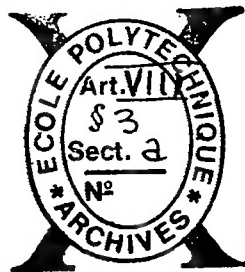


NOVEMBRE 1942 - MAI 1943

" LES GRANDES VACANCES "



Les grandes vacances
de l'École Polytechnique
du 1er novembre 1942
au 1er mai 1943
ont été marquées
par une
activité littéraire
singulière.

André DAUBOS

S O M M A I R E

	<u>Pages</u>
Avertissement	1
1 Sources	2
2 Prologue	4
3 8 novembre 1942 - 11 janvier 1943 à l'X	11
4 Lyon - Barcelone	19
A Jacques	19
B Abel, Fred, Jean, René	25
C André, Francis, Georges	31
D Pierre	42
E Hertz	42
F Commentaires	43
5 Barcelone	46
6 Barcelone - Casablanca	58
7 Marrakech	63
8 Epilogue	68
Annexes	
I Rappel chronologique	72
II Petit glossaire polytechnicien	74
III Lettre à mes parents	76
IV Lettre à mes parents	78
V Ce qui s'est passé à l'X après mon départ	79
VI Lettre codée	81
VII L'épuration	82
VIII L'X à la libération	84
IX Bibliographie	86

- Les illustrations sont de Francis.

AVERTISSEMENT

C'est dans le courant de 1981 que je me suis mis à écrire mes souvenirs.

Ce n'est pas que j'aie eu une quelconque prétention littéraire ou que je veuille passer à la postérité : simplement, je me suis aperçu que mes enfants, et a fortiori mes petits-enfants, n'avaient que très peu d'idées sur leurs arrière-grand-parents, leurs grands-parents, sur la façon dont on vivait dans les années 20 à 30, dans un petit village du Roussillon ou dans les garrigues d'Uzès.

Et quand j'en suis arrivé à cette période de fin 1942-début 1943, période où mes amis et moi avons quitté l'état de chrysalide, où nous sommes passés de l'adolescence à l'âge adulte, je me suis dit que savoir comment la mutation s'était faite pouvait intéresser aussi les enfants de Francis et de Georges qui ne sont plus là pour le leur raconter. Et puis, ensuite, pourquoi ne pas penser au reste de notre bande ? En définitive j'ai été amené à donner à ces six mois un développement disproportionné avec ce que sera le reste de mes souvenirs et à en faire plus qu'un tiré à part.

Par une coïncidence que je garantis involontaire, j'écris ces lignes le 11 janvier 1983, juste quarante ans après le jour où j'ai quitté l'Ecole par la porte de la cave.

° °
°

Certains ont critiqué le titre "Les grandes vacances", disant qu'il nous ferait assimiler à des farfelus partis pour une joyeuse équipée, et qu'il faisait bon marché de longs séjours en cellule, et de la mort de ceux qui n'ont eu notre chance.

Pour leur répondre, je ne saurais faire mieux que de citer quelques lignes de Dorgelès dans les "Croix de bois", ce livre qu'il faut avoir lu pour comprendre ce qu'a été la guerre de 14-18 :

" Les souvenirs atroces s'apaiseront, nous oublierons cette misère, cette fange, ce sang, cet esclavage; il ne restera rien dans notre mémoire que quelques images de bataille que la peur n'enlaidira plus. Et le temps viendra, peut-être, où confondant la guerre et notre jeunesse, nous aurons un soupir en pensant à ces années-là. Un jour viendra où nous nous retrouverons, où nous parlerons de nos copains, des tranchées, de nos misères ... Et nous dirons avec un sourire : "C'était le bon temps !".

1 - SOURCES

Pour raconter cette période de ma vie, qui n'a été ni la seule importante ni la seule passionnante, mais sans aucun doute la plus exaltante, et celle qui m'a donné plus que des amis, des frères, j'ai disposé des récits de Francis, Jacques, Jean et René.

Jean a écrit un à trois mois après les événements dont il parle; René trois à quatre; Jacques l'a fait en décembre 1943 et Francis à l'automne 1944 (mais le luxe des détails qu'il donne et leur précision montrent que, à cette époque, il n'a fait que mettre au net des notes prises au jour le jour). Quant à moi, je n'ai noté sur le champ que des repères, presque en sténo, sur un petit agenda et n'ai rédigé que quelques pages à l'intention de mes parents en septembre 1944.

J'ai donc dû faire appel à ma mémoire, comme j'ai dû faire appel à celle des autres pour retrouver des détails ou des impressions qu'ils n'avaient pas notés. Et cela m'a montré combien la mémoire est peu sûre.

Certains faits reviennent lorsque quelqu'un d'autre les raconte; d'autres ne reviennent pas du tout. Le pire c'est que deux personnes peuvent avoir sur le même événement, des souvenirs totalement différents (c'est bien connu dans les prétoires). Cela n'a peut-être pas beaucoup d'importance car ce ne sont pas les petits événements qui comptent; cependant ce sont souvent les détails qui permettent de mieux saisir une atmosphère.

Les récits de mes amis sont très différents les uns des autres.

Celui qui est le plus près de ce que j'aurais pu écrire - quant à la forme s'entend - est celui de René. Moi, quand j'ai dit qu'un chat est un chat et, à la rigueur, qu'il est noir, j'ai fini. Pour René c'est un peu la même chose : que le coucher de soleil soit beau, que la lune brille, que la fille qui passe soit belle, cela ne l'intéresse pas (je veux dire que la fille n'est pas dans son récit; quant au reste ...).

Francis, tout en restant très précis quant aux faits, s'intéresse un peu plus à l'environnement; plus de gens sont mis en scène, mais on y trouve très peu de lui-même et pratiquement rien sur ses sentiments.

Jacques est infiniment plus prolixe et lyrique : pour Francis notre errance en Catalogne tient en cinq pages tandis que, pour une durée équivalente, il en faut trois à quatre fois plus à Jacques. Ceci n'est pas une critique car Jacques se lit fort bien et sans fatigue.

Jean est tout différent des trois autres : prolixe autant que Jacques, touché autant que lui par l'environnement, les faits comptent moins que les sentiments ou les réflexions qu'ils lui inspirent.

Jacques démarre son récit en octobre 1942; René le 3 janvier 1943; Francis également (après une page à partir du 8 novembre).

Jean, le jour de son départ de l'École.

Tous s'arrêtent à leur arrivée à Barcelone et redémarrent le jour du départ. Seul Jean parle des Espagnols, de la religion, des femmes, de littérature; mais ce sont des réflexions à usage personnel. Et quant à ce qu'il a fait au consulat, quant à la faune des évadés, à celle du personnel consulaire, etc. : rien.

Pourquoi ? Peut-être parce que vivre dans une ville, coucher dans un lit, manger au restaurant avec un couteau et une fourchette, c'étaient des choses normales, malgré le dépaysement : l'Aventure était suspendue.

Par ailleurs, chacun a écrit pour lui-même; aucun n'a eu la prétention d'écrire l'Histoire. Moi-même, si dans ce qui suit j'ai mentionné quelques faits de l'Histoire grande ou petite, c'est soit qu'ils nous ont touchés directement, soit qu'ils définissent une ambiance, un état d'esprit. Pour replacer la narration dans son contexte historique je donne, en annexe I, un rappel chronologique des événements qui ont marqué cette période; tous les événements importants n'y sont pas; je me suis borné à noter ceux qui ont pu avoir un impact en France. Ceux qui voudront en savoir plus trouveront en annexe IX quelques références bibliographiques.

Au lieu de simplement m'inspirer des récits de mes camarades, j'ai préféré en reproduire des extraits, sans en changer un seul mot, sous forme d'un chœur à plusieurs voix. Cela donne, me semble-t-il, plus de chaleur et plus de vie mais présente un inconvénient : ces récits sentent encore l'Ecole et contiennent beaucoup de mots d'argot de l'X : pour les rendre intelligibles aux non-initiés je donne un glossaire en annexe II.

A l'Ecole nous nous appelions par nos noms; l'usage du prénom est venu après. J'ai essayé de faciliter la transition au lecteur mais il devra faire un effort pour assimiler la correspondance :

AUDIBERT	Jean
BRAUER	Georges
BRUNSWIG	Pierre
DAUBOS	André
GOURIO	Fred
MANTOUX	Jacques
PERINEAU	René
ROUGE	Francis
THOMAS	Abel

Seul Jacques HERTZ sera toujours HERTZ (à cause de l'autre Jacques).

Jean m'a beaucoup aidé à la mise en forme. En particulier le prologue et l'épilogue lui doivent beaucoup.

Je dois préciser, pour terminer, que les opinions émises sur les personnes ou les événements n'engagent que moi.

2 - PROLOGUE

En octobre 1940, l'Ecole Polytechnique s'installe à Lyon et, l'année suivante, la promotion 41 - 215 élèves environ - établit ses quartiers à Villeurbanne. A la 41 s'ajoutèrent une quinzaine d'élèves des promos 39 et 40 (x).

Sur ces 230 élèves, douze quittèrent l'Ecole en cours d'études de décembre 1942 à février 1943, à savoir :

- . Jacques Hertz 40) le 16 décembre,
- . Jacques Mantoux, le 27 décembre,
- . Jean Audibert, Fred Gourio, René Périneau et Abel Thomas le 6 janvier,
- . Georges Brauer, Francis Rougé et moi, le 11 janvier,
- . Pierre Brunswig (39), Bertaux (39) et Halpern (40) fin février.

Bertaux et Halpern sont, en ce qui me concerne, sortis de l'anonymat sur le quai de la gare de Barcelone, au moment de notre départ vers le Portugal, et y sont retombés une semaine après. Il n'en sera pratiquement pas question dans ce récit.

- *J'ai horreur qu'on se foute de moi*
(La sagesse des Nations)

Par ailleurs, on se rendra compte de ce que Hertz est un peu en marge.

Les autres forment la "Cocoños", mot dont la consonnance espagnole dit bien où il s'est créé.

Lorsque je me suis mis à assembler des souvenirs sur cette période, je me suis posé deux questions : comment nous étions-nous "trouvés" ? et pourquoi avons-nous quitté l'Ecole, nous et pas d'autres ?

Personne de la "Cocoños" n'a pu me répondre nettement. Je pense avoir pu reconstituer la réponse à la première question. Mon amié pour Georges a eu au départ une raison géographique : nous étions, en première année, dans la même équipe et logions en face l'un de l'autre.

(x) Habituellement, un retard dans les études est dû à une raison de santé; c'est pour cela que l'on parle de "cadavres". En 1941 il y eut, en plus, des gens qui, mobilisés en 1939, n'avaient pu, pour des raisons diverses - blessure par exemple - faire leur première année en 1940.

Dans notre groupe, il y avait Francis, Jacques et Jean.

Bien que je ne me sois pas senti une âme de boy-scout, je m'étais agglutiné à une équipe de routiers dont Hertz et Francis faisaient partie. A nos sorties de fin de semaine, en camping, participaient, assez souvent, Georges et Jacques.

Francis et Jacques étaient dans la même équipe et leur réaction à la défaite, en 1940, les avait vite rapprochés.

Jean et Francis se connaissaient depuis 1939; ils avaient été en 40, en taube à Bayonne, repliés de Paris.

René était un ami intime de Fred.

La campagne Caisse fut un autre maillon : Jacques, Jean, Fred et René furent des électrons du tandem BTT (Bonnet - Thomas).

En deuxième année les groupes et les équipes furent bouleversés, mais les liens existaient. Les nouveaux Krotales eurent la possibilité de choisir leurs équipiers et Jean appela avec lui Abel, Fred et Jacques.

Quant à Pierre, il était un peu en marge comme la plupart des cadavres : il participait quelquefois à nos sorties dominicales. En fait, il est venu à nous tout seul (x).

Savoir comment nous est venue l'idée de partir et pourquoi, c'est une autre affaire.

M'inspirant d'un titre de Charles Tillon, je dirai que, pour beaucoup d'entre nous, "La révolte venait de loin".

En juin 1940, Francis et Jean, ensemble à Bayonne, eurent, à l'annonce de l'arrivée prochaine des Allemands, une réaction viscérale : "les Boches, pas question !" m'a raconté Jean. Et ils faillirent partir pour l'Angleterre avec le corps-franc polonais qui embarquait à Biarritz. Francis fut repoussé, dans l'eau, d'une barque qu'il avait réussi à enjamber. Ils restèrent traumatisés par un sentiment d'échec.

Jacques, lui aussi replié en taube mais à Bordeaux, fit mieux, puisqu'il se retrouva au Maroc mais il n'y trouva aucun moyen de gagner l'Angleterre ou Gibraltar.

René, en Bretagne avec sa famille, enfourcha son vélo et partit le long de la côte jusqu'à Biarritz, cherchant désespérément un bateau.

Il convient de noter que, sauf Jacques, aucun n'avait entendu l'Appel du 18 juin.

Quant à moi, engagé en septembre 1939, je me trouvais, aspirant d'artillerie, à Salon de Provence, ville dont la position géographique n'était pas favorable à un départ qui, en plus, aurait été une désertion.

(x) Voir page 13

Les motivations de chacun peuvent sembler avoir été différentes : Jacques, Pierre, Halpern étaient catalogués comme Juifs : l'entrée des Allemands en zone sud allait les mettre en danger mais Jacques avait réagi déjà en juin 40.

On a dit que Francis avait voulu "remplacer son frère au combat"(x) mais lui aussi avait voulu partir en 40.

Pierre m'a dit : "Bof ! j'ai pensé qu'il y avait autre chose à faire que de terminer mes études".

C'est un excellent raccourci ! Et cette autre chose à faire, nous a été dictée essentiellement par le ~~nationalisme~~ : c'est le "les Boches, pas question !" de Jean.
PATRIOTISME

Mais à ce nationalisme viscéral est venue s'ajouter petit à petit une réaction politique - en donnant à ce mot son sens noble.

Peu de gens, même chez les Juifs, savaient, même en 1942, ce qu'était véritablement le Nazisme. Les exterminations de Juifs et de Tziganes - Treblinka, Auschwitz -, les massacres de civils russes, l'horreur des camps de la mort - Dora, Buchenwald ... - où l'avalissement de la personne humaine était autant recherchée que la mort des déportés, tout cela ne fut connu qu'après la guerre.

En général, notre réaction ne fut pas politiquement antinazie. Mais la défaite avait amené au pouvoir en France (pouvoir bien théorique mais pouvoir tout de même) une équipe fascisante dont les manifestations d'activité ne convenaient pas à notre genre de beauté : certaines étaient graves, d'autres simplement cucul.

Je n'analyserai pas ici en détail ce qu'a été la Révolution Nationale (renvoyant le lecteur à l'ouvrage de Aron, l'Histoire de Vichy) pour ne parler que de ce qui a eu une incidence sur notre vie à l'X

Côté grave, dès le mois de juillet 1940, la nouvelle législation réintroduit deux délits disparus depuis longtemps : le délit d'opinion et le délit d'appartenance. Le premier frappait essentiellement les Francs-maçons et le second les Juifs. Ces derniers, exclus des administrations, se voient imposer un numerus clausus dans les professions libérales. Est créée, aussi, une autre catégorie de sous-français : les enfants de père étranger, naturalisé ou non. Dans notre promotion ils seront, Juifs et fils d'étrangers, classés "bis".

L'action de Vichy ne s'exerçait pas de la même façon dans toute la France. En effet (mise à part l'Alsace-Lorraine qui avait été purement et simplement annexée au Reich) le pays était divisé en trois zones : la zone interdite - douze départements du nord et du nord-est pratiquement rattachée à la Belgique, et dans laquelle Vichy n'intervenait absolument pas; la zone occupée, dans laquelle Vichy n'était que censé pouvoir agir; et enfin la zone dite libre.

Il existait entre ces zones des différences de sensibilité, différences qui ont peut-être joué dans la composition de notre groupe

(x) Pierre Rougé (canard dans une famille d'X car il était Saint-Cyrien) a été en juillet 40, un des artisans du ralliement du Tchad à la France Libre. Il a été tué en juin 41 en Syrie, dans les stupides combats franco-français.

dont les deux tiers venaient de zone occupée.

Jean a pu connaître les trois zones car dans l'été 42 il a fait un stage dans les Houillères du Nord : "En zone interdite, tout le monde bouffait du Boche, dans les bistros, partout. En zone occupée tout le monde était contre, mais on se méfiait et on ne connaissait pas la Révolution Nationale; personnellement c'est là que j'ai acquis l'horreur du dogmatisme, de la dictature, de l'intolérance. Et quand je suis arrivé en zone libre, en octobre 41, j'ai été stupéfait de ce que j'y ai trouvé : la pagaille politique donnait la nausée, le gnanngnan pétainiste était insupportable, et quand je suis rentré à Paris fin décembre, mon père et d'autres X ont été catastrophés de l'état dans lequel était tombée l'Ecole."

Car on aurait pu penser que l'atmosphère que nous allions trouver à l'X en octobre 41 allait être stimulante. C'était oublier que " quel que soit le mode de sélection des gens, examen, concours, tirage au sort, il y a toujours la même proportion d'imbéciles" (x).

A cette époque je ne le savais pas et j'ai été assez choqué - moi qui, au fond, avais déjà coupé le cordon ombilical en m'engageant en 39/40 - de me trouver au milieu d'une bande de taupins qui n'avaient pas connu l'espèce de libération qui accompagne le passage de l'enseignement secondaire à l'université.

La Révolution Nationale avait été, en ce qui concerne l'Ecole, bourrée de bonnes intentions.

Notre Revue Barbe, en décembre 1942, a donné, dans son prologue, des extraits du décret du 14/4/1942 portant réorganisation de l'Ecole Polytechnique : "... La formation physique et morale vise à développer, chez les élèves, les qualités qui font le chef : vigueur, caractère, décision, esprit sportif, aptitude au commandement, goût de l'effort et des responsabilités... Dans chaque promotion les élèves sont répartis en groupes de 40 au maximum. Chaque groupe est sous l'autorité d'un chef de groupe qui est avant tout l'éducateur des élèves de son groupe, qu'il prépare à leur rôle de chefs ..."

Fermez le ban !

On pense bien que si ce texte a été mis au début de la Revue Barbe, c'est que la réalité ne pouvait être que toute différente !!

Au contraire, l'encadrement, formé d'officiers, tous X, fut minable, du Gouverneur aux chefs de groupes. Un seul sauva l'honneur : Trocmé qui, après le 8 novembre 1942, démissionna de l'armée; nous le retrouverons à la sortie d'Espagne. C'est le seul qui, par une action discrète a eu une certaine influence sur quelques uns, en particulier Francis (xx).

(x) Detoef, Mémoires de M. Barenton, confiseur

(xx) Trocmé appartenait peut-être à la famille du pasteur connu pour avoir, avec l'aide de toute la population du Chambon-sur-Lignon, sauvé plus d'une centaine de Juifs, en majorité des enfants.

Le reste, lamentablement conformiste, c'était de la bouillie pour les chats; sauf un, le lieutenant de vaisseau Clerc, qui était un franc salaud (il en sera plusieurs fois question (x)).

Tout n'était pas forcément mauvais dans ce qu'avait apporté Vichy; ainsi, au moins pour moi, l'importance prise parla culture physique et le sport. Il est dommage qu'on leur ait donné une enveloppe cucul venant du scoutisme (les défilés en chantant, par exemple; mais attention ! pas en chantant n'importe quoi : l'Artilleur de Metz était expurgé, privé de toute gauloiserie : le nouveau texte exaltait la pureté).

Dans la ligne du gnanngnan, on nous fit faire des "travaux manuels", manier la lime et des machines outils. Si l'idée de mettre des X en contact avec le réel n'était pas idiote en elle-même, elle ne servit à rien; cela ne nous a pas donné une idée de ce qu'est le monde ouvrier et un stage en usine sur le tas, aurait été bien plus efficace.

Un stage, la promo en fit un dans l'été 1941 - j'en fus dispensé pour avoir été militaire - mais dans les Chantiers de Jeunesse, où la propagande maréchalesque put donner à plein.

Le culte du Maréchal nous avait atteints au printemps, le jour où l'on nous fit mettre dans nos chambres le portrait de Pétain. J'avais totalement oublié cette histoire qui ne m'a pas marqué, probablement pour l'avoir considérée comme insignifiante et stupide. Jean et Jacques s'en souviennent, surtout Jacques qui raconte :

" Je suis resté le dernier à ne pas mettre une photo (cela m'écoeurait littéralement); deux chefs de groupe vinrent me dire que cela allait chauffer. Je me suis alors débrouillé pour retrouver un tirage de la fameuse poignée de main de Montoire entre Pétain et Hitler. Ça, c'était digne; je l'ai mis dans un cadre bien en vue; les chefs de groupe ont fait la gueule (et bien des copains se marraient) mais pour moi, c'était du sérieux : ils l'ont certainement compris car ils ont mis les pouces".

Tout cela, bien que découlant de positions défaitistes expliquant l'abaissement de la France par l'abandon de "valeurs morales traditionnelles", n'était pas bien méchant.

Il n'en était pas de même pour les prises de position antisémites et anti-France Combattante que prirent l'Administration de l'Ecole et une partie de l'encadrement.

A dire vrai, je n'ai pas le souvenir qu'il y ait eu de la part des autorités, en première année, beaucoup de manifestations, même en sous-main, d'antisémitisme (le classement bis n'était pas de leur fait). Il semble que la première soit de certains élèves.

Pendant la campagne de Caisse, en avril 1942, les électrons de BTT (Bonnet-Thomas) amenèrent à l'Ecole un groupe swing qui chantait (fort bien ma foi) de la musique de jazz à capella (la musique, pas les paroles) ; réaction des électrons du tandem V.J.J. (Vieillard - Jammes) "Comment BTT a-t-il pu introduire des Juifs dans l'Ecole ?" : sans commentaires.

(x) Etant fiancé, en 1945, j'ai dit à Lyna : "Si jamais, dans la rue, je crache à la figure de quelqu'un, il ne faut pas t'en étonner" : c'était de Clerc qu'il s'agissait.

JTV, lui, organisa une conférence de Charles Maurras.

Au début de la deuxième année, l'Administration prit une attitude beaucoup moins neutre quoique de façon peu apparente. Jacques raconte :
 " A propos de l'exclusion systématique, mais en sourdine, des élèves juifs du service des couleurs, je demande audience au sous-gouverneur, de Tarlé, qui me reçoit flanqué du Commandant Cassagnou, et finit par me flanquer à la porte, alléguant un "manque de tact" (celui d'être venu poser la question) et en me disant que les "bis" n'étaient pas des Français à part entière". (Jean dit que, à la sortie, Jacques était totalement décomposé; il y avait de quoi).

Un autre jour, c'est l'affaire de la filiation des promos (x), à propos de laquelle le "géné de Kommiss" (xx), d'accord avec le sous-gouverneur (ce qui est le comble en matière de Kommiss et d'affaires de promotion) crée l'appariement des "non-aryens" entre eux "afin de ne pas donner à un précédent fâcheux l'occasion de se créer" - On croit rêver !

Avant le 8 novembre 1942, il n'y eut pas beaucoup de propagande franchement antigaulle. Elle vint d'un chef de groupe, le ~~sinistre~~ ^{sinistre} de vaisseau Clerc (xxx). Je me souviens d'avoir écouté, dans la salle de mon groupe, le fameux discours de Laval, le 22 juin 1942 : "Je souhaite la victoire de l'Allemagne" - le reste de la phrase : "car sans elle le bolchevisme, demain, s'installerait partout" ne fut pas entendu : seul le début comptait. Quelques jours après, nous dûmes subir un laïus de Clerc : le seul grand homme était Maurras, Pétain le sauveur, de Gaulle un traître.

Dans un certain ronron, notre vie, confinée dans un milieu artificiel replié sur lui-même, ponctuée de "festivités" polytechniciennes - bahutage, campagne de Kès, concert du Généré... - et malgré tout (!!) les amphis, les colles, les compositions, les examgés, notre vie n'était pas très sensible aux événements extérieurs : pour être au courant il fallait le vouloir.

Néanmoins, ces événements extérieurs, en même temps qu'ils confortaient l'espoir - entrée en guerre des USA et première défaite allemande devant Moscou (décembre 1941), Bir Hakeim (juin 1942)- accentuaient la mainmise des Allemands sur Vichy (retour de Laval en avril 1942) et commencèrent à remuer un peu la masse amorphe.

Vint le 8 novembre 1942 qui agit sur quelques uns comme un catalyseur, et l'idée de partir se fit jour.

Mais pourquoi quitter la France et non pas entrer dans un mouvement de Résistance ? Pourquoi avoir attendu fin 1942 ?

Dans la Résistance n'entraît pas qui voulait; il fallait trouver un fil conducteur. Sans aucun lien avec un parti politique ou une administration comme les P.I.T. ou la S.N.C.F., non intégré à la vie active, de la Résistance je ne savais que ce qu'en disaient les émissions françaises de la B.B.C.

(x) Il s'agit d'une sorte de parrainage des conscrits par les anciens qui se faisait normalement suivant le classement à l'entrée (je pense que cet événement a dû se produire en première année pendant que la promo 40 était encore à l'Ecole).

(xx) Le sinistre Bergerol

(xxx) A ne pas confondre avec notre cocon Clerc sans C final

Les maquis n'existaient pas; ils ne se sont véritablement constitués qu'avec le S.T.O. (Service du travail obligatoire) qui a démarré pratiquement début 1943.

Pourquoi avoir attendu le débarquement en Afrique du Nord ?

A vrai dire, le saut dans l'inconnu qu'a été notre départ, inconnu pour inconnu, aurait pu se faire avant. Il est certain - mais cela n'est pas une excuse car nous ne l'avons su que plus tard - que nous aurions croupi bien plus longtemps dans les prisons espagnoles.

Le débarquement nous donna l'impression que le départ était moins difficile.

Nous n'avons pas été les seuls à le penser puisque le nombre des fugitifs allait s'accroître considérablement pour atteindre plusieurs milliers trois mois après.

Je ne sais si tout ce qui précède permet de bien cerner nos motivations. En tout cas, cela n'explique pas que les 12 qui ont fait bande à part ne représentèrent que 5 % de la promo.

Il faut y ajouter quelques uns qui, comme Cler, ont dû renoncer pour des motifs très valables.

Ajoutons ceux qui ont cherché à gagner l'AFN après la fin des études; je ne sais combien ils furent et ne connais que quelques noms : Coustet, Saint-Vincent, Lesavre .. plus Courdil et Portes qui, arrêtés à la frontière, mourront en déportation.

D'autres participeront aux combats de la libération, dont Thibierge qui a sera tué.

D'après l'annuaire, 12 ont droit à la mention "mort pour la France". Ne chicanons pas sur ceux qui ont pu être tués dans un bombardement ou autre accident et comptons large en disant que 15 % de la Promo 41 a participé au combat. C'est peut-être plus que la moyenne nationale, mais n'aurait-on pu espérer mieux d'une promotion de l'X ?

Et encore, ceux qui ont attendu la fin des études ou a fortiori 1944, doivent être comptés avec le reste des Français : ils n'étaient plus élèves à l'Ecole.

Dire cela n'est pas diminuer leur mérite, mais on ne m'en voudra pas de les compter à part.

3 - 8 NOVEMBRE 1942 - 11 JANVIER 1943 à l'X

- André DAUBOS : Le 8 novembre, notre sortie dominicale nous a conduits à l'Arbresle, à un couvent de Franciscains. Rougé est resté couché avec une forte otite (il ira à l'hôpital quelques jours après). Le débarquement en Afrique du Nord, annoncé à la radio vers la fin de la matinée, provoque une folle agitation. Nous avançons l'heure de notre retour, en nous demandant ce que nous allons trouver à Villeurbanne : l'arrivée des Allemands, l'évacuation de l'Ecole, que sais-je ? Mais tout est calme : les cocons ne semblent pas plus excités que d'habitude, c'est-à-dire fort peu !

- Jacques MANTOUX : Moi, j'étais parti le matin, en grand uniforme, pour Vichy, pour voir un ami de mon père, directeur de cabinet du ministre de l'intérieur et lui parler d'un rapport de la Légion des Combattants présentant notre appartement de Lyon comme un possible "nid d'espions" car recevant du courrier de l'étranger. Il me reçoit l'après-midi et, pendant que je lui parle, il semble agacé, faisant des allusions répétées à un événement grave. Comme je ne réagis pas, il finit par m'annoncer le débarquement : "c'est la cinquième grande date de la guerre" me dit-il (x). Je n'en réalise pas du premier coup la portée.

On s'attend à l'occupation de la zone libre et par conséquent nous nous imaginons que l'Ecole va être particulièrement visée. Le 9, je ramène un sac à dos "d'urgence" (pharmacie, vivres, couchage ...) et remets mon vélo en état. Et dès le 11, je commence à sonder des camarades, d'abord Rougé, qui est malade, Thiebault, Brauer, puis Audibert. A midi, nouvelle que les Allemands occupent le Sud.

- Francis ROUGE : Je suis à l'infirmerie et rumine déjà pas mal de projets. J'en parle à Hertz; il y a pas mal de fanas, Froissart, Daubos et Brauer forment déjà un groupe; Mantoux, Bonnet, Cler, Thiebault, peut-être un autre; Funel et Hentschel y pensent ... Hertz s'est déjà acoquiné avec des jésuites; Thomas, Gourio et Périneau ... et peut-être Audibert ... Laïus dans la petite chambre de l'infir. Il y a à côté Jullien, Rambaud, Jammes ... On parle bas. Déjà Thomas s'est fait repérer; je l'attrape.

- André DAUBOS : L'idée de partir ensemble semble avoir été de génération spontanée et nous ne savons pas comment elle a été mise en commun. En ce qui me concerne, une scène m'est présente à l'esprit avec netteté : je nous revois (quand ?) Brauer et moi, mollement vautrés sur son lit; je ne sais pas ce que j'ai pu dire et il se tourne vers moi et dit : "Toi aussi, tu penses à foutre le camp !" (xx).

- Jacques MANTOUX : Il y a fort peu à faire sinon à attendre les renseignements que Périneau, Hertz et moi promettons de procurer. Par code, je correspond avec mon père avec l'espoir d'obtenir des autorités anglaises de Suisse des renseignements décisifs; c'est un échec complet. Périneau, pendant ce temps, se lance dans des filières de zone occupée via Paris. Hertz, beaucoup plus efficace, semble-t-il, est, chaque semaine, sur le point d'aboutir à un résultat nouveau et sensationnel : une fois c'est une escadrille

(x) avec la déclaration de guerre (3.9.1939), l'offensive allemande (10.5.1940) l'attaque de la Russie (21.6.1941) et Pearl Harbour (17.12.1941).

(xx) Ceci a dû se passer avant le 15 : voir Annexe III, une lettre à mes parents datée du 22 et qui fait allusion à une correspondance antérieure : cette lettre montre que notre décision n'a pas été prise sans déchirements.

de bimoteurs qu'un groupe-franc est prêt à couvrir ... mais à qui il manque des pilotes; une autre fois c'est un avion qui est censé partir d'Ambérieux ...

Nous tâchons de ne pas trop nous faire remarquer quoique, sur diverses questions, notre attitude commune et minoritaire nous mette déjà un peu à l'avant-scène de la promotion. Nous déguisons un peu notre croissante intimité, sans pouvoir nous défendre de bavarder souvent, le soir après l'appel dans nos chambres peu discrètes. Et certains parlent trop, toujours les mêmes.

- André DAUBOS : Moi, je ne me mêlais pas trop de tout cela. La raison première était que ne connaissant personne à Lyon ou ailleurs je ne pouvais rien apporter pour la préparation du départ. Ensuite j'avais, inconsciemment, la notion du secret : moins on parle, mieux ça vaut. Je discutais seulement avec Rougé et Brauer.

- Jean AUDIBERT : Je ressentais la même chose et me réfugiais dans les maths.

- André DAUBOS : Ce mouvement brownien nous agitait tandis que se poursuivait la vie de l'Ecole. Cette vie était double. D'un côté les activités normales, cours, colles, compositions et le 17 décembre la revue Barbe (sur le programme de laquelle Brauer m'a écrit "Jouerons-nous la revue Barbe 44 ou 45 ?"). De l'autre, les conséquences des événements extérieurs.

- Jacques MANTOUX : Le 27 novembre à midi, des rumeurs graves circulent : il s'agit ouvertement de l'arrestation des officiers, de l'expulsion des troupes des casernes, de la rupture de toutes communications avec Toulon. Inquiétude : que va devenir l'Ecole ? Les chefs de groupes en tremblent pour leur grade. Hâtivement les sous-officiers sont envoyés aux tableaux d'affichage pour couper fébrilement toutes les mentions de grade dans les signatures, le lieutenant-colonel est châtré de ses cinq galons; le Général de ses étoiles.

L'Administration donne l'ordre de se mettre en civil ... simple trouille. Dès l'alerte passée, contre-ordre fut donné. Mais une délégation alla voir Bergerol et obtint de lui l'ajournement de la décision de porter l'uniforme jusqu'à ce que la Promotion elle-même ait statué. A quoi suivit une injonction formelle à l'obéissance du Gouverneur. Cependant, Audibert faisait circuler rapidement une pétition demandant un vote de la promo; il fallait un tiers de signatures pour que ce vote soit organisé; ce fut fait en moins de 24 heures, mais le clan opposé, mené notamment par les fils de généraux de l'Armistice (de Royer-Dupré, Saint-Vincent, Vauthier) réunissait dans le même temps un nombre égal de signatures contre le principe d'un vote ! Finalement le vote, arraché de haute lutte, eut lieu secrètement un matin, nous donnant 6 voix de moins que le nombre de signatures de la veille... La promo 41 avait laissé échapper la seule occasion de donner un camouflet à sa direction et d'affirmer ses attaches et son appartenance militaire en refusant de sortir en uniforme (en solidarité avec la dissolution de l'armée de l'armistice).

J'étais de plus en plus inquiet; il y avait eu des arrestations à Lyon. Et surtout le 27 novembre, avait eu lieu rue Bugeaud une visite de police de nationalité très louche (cet appartement avait été celui de mes parents en 40-42; ils l'avaient passé à une famille de cousins réfugiés de la zone occupée). Cette visite avait failli tourner en perquisition et mon

frère avait planqué, je ne savais où, des tracts et journaux clandestins. Les filles, impressionnées, n'avaient pas gardé un silence aussi grand qu'elles auraient sans doute pu le faire, mentionnant notamment mon nom, ma présence à Villeurbanne et la résidence en Suisse de mon père.

Par égard à ma situation particulière, mes camarades étaient d'accord pour me donner une priorité éventuelle de départ. Aussi, je suis désagréablement surpris lorsque le 16 décembre, j'apprends que Hertz est parti seul. Nous ne sommes que trois ou quatre au courant, Rougé, devenu le centre de transmission, Brauer, Daubos.

- Francis ROUGE : Le surlendemain, je remets à la Kès la lettre de Hertz pour le sous-gou; laïus du Gou lundi 21, Inté couvatural; pénible : une heure vingt (exposé de la situation, collaboration, solutions possibles).

- Jacques MANTOUX : Les chefs de groupes font par ordre un topo sur la question; chacun y met son accent propre; on voit donc la réserve prudente (Guerrier) cotoyer la tendance foncièrement hostile de Clerc qui déclare qu'il tuerait volontiers Giraud, parjure envers Pétain et envers les Boches !!

Arrivent la fin du trimestre et les vacances de Noël. J'ai encore une longue conversation avec Audibert qui ne me paraît pas encore décidé; Rougé ne veut pas partir sans avoir revu sa mère et veut partir avec Daubos et Brauer; Thomas, Gourio sont de zone occupée également. Il est décidé que je serai associé avec Clerc et Monteil; je connais à peine ce dernier dont l'attitude plate envers Bergerol m'a déplu. Le matin du 23 je prends un premier contact avec eux. Restant à Lyon, je suis la tête du groupe et dois les rappeler, Clerc d'Orange, Monteil d'Ussel, dès l'arrivée des renseignements. A Perrache, je serre la main à Rougé, Bonnet, Thomas, Périneau, Audibert ... Le train est parti. Dans dix heures ils pourraient aller chez moi où je ne suis pas allé depuis deux ans et demi.

Je retourne à Villeurbanne où je retrouve Brauer. Soudain vers 21 h, coup de téléphone : c'est Roger Hertz qui nous demande de venir immédiatement en ville et annonce qu'il a des nouvelles de son frère et l'avis d'envoyer immédiatement les suivants. Juste à ce moment, Brunschwig vient m'entretenir de questions de ce genre. Il est plus ou moins désireux de passer la frontière mais n'a aucun tuyau. Tenu par nos conventions je l'éconduis mais en parlant avec Brauer nous décidons de le mettre au courant. Je cours dans sa chambre et lui dis tout, très ému. Lui aussi est un peu abasourdi.

Chez Roger Hertz en vélo : il nous fait le topo. Il s'agit de passer la frontière avec un guide. Si au-delà il y a autre chose, il n'en sait rien, du moins lui-même. Le mieux est de se rabattre sur la Junquera, d'y prendre le train, se présenter au consulat américain. En cas de difficulté, une adresse à Barcelone, une aussi à Lisbonne, si le hasard nous y mène. La clef de tout ce voyage, une adresse à Perpignan. De son frère, on a la certitude qu'il a passé la frontière (une carte mise à la poste par le guide sans doute). Il demande qu'on se presse.

Je fixe mon départ au dimanche 27. Roger me laisse son adresse à Grenoble pour toute éventualité. Nous retournons à l'Ecole Brauer et moi; il est près de minuit; bien que crevés, nous bavardons jusqu'à 4 heures. J'aimerais fixer là des paroles historiques mais nous avons plutôt envie de dormir. Georges s'en va en vacances à Megève et me laisse seul dans la maison presque vide.

- André DAUBOS : Malgré l'impatience de Jacques, il était normal que ceux de la zone occupée profitent des vacances pour revoir leur famille et même, pour certains, pour demander l'accord de leurs parents (x).

° °
°

- René PERINEAU : Lundi 3 janvier la rentrée est à 11 heures pour l'amphi. En attendant, nous voyons rentrer les cocons, même ceux qui auraient dû partir pendant les vacances, sauf Mantoux. Nous avons alors des nouvelles : Cler, Monteil et Mantoux devaient partir par la méthode que nous allons suivre. Mais pour jouer au petit conspirateur, cet idiot de Roger Hertz les a prévenus très tard et Cler a dû parler à sa mère sans ménagements : cette dernière, veuve de guerre, a eu une crise nerveuse quand il l'a mise au courant (il est fils unique). Il n'a pas osé la quitter et, navré, a été obligé de se retirer du jeu. Quant à Monteil, il a molli stupidement et raconte des bobards à qui veut l'entendre (xx).

- Francis ROUGE : C'est un crétin fini.

Le soir, réunion chez Daubos (avec Brauer) avec des fruits, des cigarettes et du petit vin de chez lui, très bon. Nous partirons mercredi, après-demain. Audibert, Gourio, Périneau et Thomas suivront dans une dizaine de jours.

Emotion du départ si proche. J'avais cru, sans me le dire, que ce serait un peu plus tard.

Rien reçu de Roger Hertz. Le 4, rien de neuf. Je me rends chez Daubos. Brauer et lui iront (en vélo à Lyon) chez ce couillon de Roger qui ne veut pas venir à Villeurbanne.

- André DAUBOS : Nous trouvons porte close. Au retour, sur le chemin qui longe le stade de Villeurbanne, nous doublons le pitaine Leroy. Certains d'avoir été reconnus, nous nous payons le luxe de rentrer par la grande porte et les gens qui se trouvent dans le hall sont un peu étonnés. Le lendemain sanction : 2 Jars. Enfermés au "petit château". Nous serons tenus au courant de ce qui va se passer par Francis qui, en tant que membre de la Kommiss, dispose de fausses clés.

- Francis ROUGE : (le 5) - Nous ne pouvons donc partir demain. Je vois Audibert et ses cocons; ils sont prêts à partir : discussion ...

- René PERINEAU : Le plan est simple : il consiste à aller en train à Perpignan; de là, en car jusqu'à Amélie où un passeur nous ferait traverser la frontière. Ensuite, nous devons gagner, par nos propres moyens, Vich, qui n'est qu'à 20 km et là, prendre le train pour Barcelone où le Consulat américain nous donnera de l'argent, des papiers et nous expédiera. Tout de

(x) Claude Bonnet était bien décidé à partir mais son père s'est formellement opposé à ce projet : cela n'a pas empêché ce dernier de féliciter, par la suite, le père d'Abel Thomas en lui disant : "vous pouvez être fier de votre fils". Comprenne qui pourra !

(xx) Voir plus loin le récit de Jacques - 4A.

suite nous voyons trois os principaux : aller à Vich, prendre le train, ne pas être arrêtés dans le train. De plus nous n'avons pas de pesetas, mais Brauer pourra peut-être nous en procurer. Alors Rougé avoue que le plan consiste à se faire flanquer presque exprès en camp de concentration d'où, paraît-il, le consulat américain nous tirerait. Nous refusons de partir dans ces conditions. Mais, comme nos billets pour Perpignan sont pris pour demain, nous prévoyons encore une réunion avec Roger, dans l'espoir d'un gigon d'explics qui nous permettrait de partir.

- Francis ROUGE : Le soir, Roger Hertz vient me voir ... Audibert passe en colle. A son retour, conférence. Je téléphone à Pairault (X 19 S); j'irai le voir à 6 heures. Audibert m'y rejoindra : nous retrouverons Thomas et Gourio chez Roger; Périneau, cranté comme par hasard, nous rejoindra si ça colle. Discussion au petit château; le soir coconnage dans la chambre de Bonnet; nous nous couchons tard, Thomas plus tard encore malgré nos remontrances.

Le 6 - Amphi Pairault : pas de pet en Espagne; il faut se presser, a dit Mantoux. Enlevé c'est pesé, après une orageuse discussion avec Roger.

- René PERINEAU : Après le zurlin, Audibert, Gourio et Thomas font un beta impressionnant : descente de la terrasse par une corde tenue par deux ou trois copains, sous les yeux d'une cinquantaine de cocons.

- André DAUBOS : Et c'est alors qu'Audibert prononce ces paroles historiques : "Et si le mandant vient, ne lâchez pas la corde !"

- René PERINEAU : Ils vont demander à Roger s'il n'a pas de certitudes nouvelles à nous donner. Nous pensons qu'il n'en aura sans doute pas et que le départ n'est pas pour cette fois; c'est pourquoi, étant cranté, je n'y vais pas pour ne pas me faire renvoyer bêtement au petit château comme Brauer et Daubos. Mais, comme malgré tout les billets sont déjà pris, les trois cocons sont partis en pékin avec de petites valises contenant le nécessaire pour la route. Si tout marche bien, ils doivent me téléphoner à 8 h (le train part à 11 h). Sinon, Thomas et Gourio qui ne sont pas décomptés (x) essaieront de rentrer pour le magnan : je passe les quelques heures qui me séparent du magnan assez calmement... Au magnan, ni Gourio ni Thomas ne sont là ... Soudain, on m'appelle au téléphone. Je bondis : Audibert me dit simplement que tout va bien et que je peux venir : c'est beau d'avoir confiance dans ses cocons ! Je l'ai, mais c'est égal, je suis vraiment ému en terminant rapidement mon magnan. Bien entendu, j'ai toute mon équipe sur le dos; elle me demande ce que je vais faire; Cler leur répond que je vais voir le chamo qui vient de me donner un coup de fil et les cocons me regardent avec admiration mettre mon pyjama dans ma valise (en fait je fais semblant et je me demande ce que les cocons auraient dit s'ils m'avaient vu la bourrer avec du fromage et autre magnan !)(xx) Je pars par la fenêtre de la pharmacie, escorté de Cler et Bonnet. Ils sont émus, surtout Cler qui me donne une longue poignée de main. Les cocons que j'ai rejoints chez Roger, m'expliquent rapidement : nous avons une adresse où acheter des pesetas à Perpignan, un hôtel adéquat à Amélie : à part cela, je trouve que les tuyaux ne sont pas beaucoup plus gigonnaires, si ce n'est que Rougé qui est allé voir un antique, nous affirme qu'il n'y a pas de pet en Espagne et que si nous intégrons un camp de concentration, la Croix Rouge américaine nous en tirera en trois jours. Enfin, il nous donne deux adresses à

(x) avec permission de sortie

(xx) Note d'André : Est-ce qu'il a pensé à arroser une dernière fois son paradoxe ? : au passage en 2ème année, son chef de groupe lui avait donné comme cote d'amour "cultive un peu trop le paradoxe". René mit alors sur sa fenêtre une boîte remplie de sable et tous les soirs, avec un petit arrosoir, il arrosait son paradoxe.

Barcelone où nous pourrons, au besoin, être logés et conseillés (en particulier un certain Jimenez) : donc en avant.

- Francis ROUGE : Je rentre tranquillement à Carva. Je monte à minuit au petit château où nous coconnons une bonne heure, Brauer, Daubos et moi... Silence ... La nuit tout est rangé dans les turnes par Bonnet et Clerc. Les cocons croiront plus tard que les évadés sont revenus la nuit ranger leurs affaires... Nous partirons samedi.

Le lendemain, jeudi 7, bran à l'appel du matin; tout le monde a tout compris et tout de suite ! Le soir Bouquet, un adjudant, nous dit que Clerc a emporté les fiches signalétiques et les photos des cocons à la P.J. : émotion, violence (il y a des balles qui se perdent me dit Brunschwig). Nous apprendrons plus tard par la Kès, mise au courant, que les fiches ont été gardées par le Gouverneur chez qui Clerc les avait apportées. Leroy me dit : "Alors Rougé, vous n'êtes pas parti avec Audibert ?". "Pas encore, vous voyez, mon lieutenant".

Des cocons facétieux, dont Hentschel, écrivent leurs adresses en Afrique du Nord sur le tableau d'affichage : "bon gîte et accueil Carva !" Le bruit se répand que Hertz est déjà arrivé. On m'interroge là-dessus.

Le 8 - Fernique m'a emporté mes affaires civiles à Lyon et acheté une valise.

Le 9 samedi - coup de tonnerre dans la matinée : toutes les permissions sont supprimées - consigne générale.

Entre les deux amphes, le sous-gou annonce que l'Ecole ne peut être complice de semblables départs tant qu'il y aura un gouvernement en France, que ces départs risquent de faire dissoudre l'Ecole; que la consigne générale est instituée, que les suivants seront donnés à la police, que le Ministre arrive le soir ; qu'il y aura réunion des caissiers et du Maj. avec lui; que Mantoux et Hertz seront jugés en conseil de discipline dans l'après-midi.

Je reçois au courrier du matin une lettre de Mantoux : immédiatement transmise à la Kès et tapée à la machine avant d'être remise au sous-gou.

Les cocons désignés pour représenter la Promotion au conseil de discipline sont Chazy et Aulard. Je vais avec Viollet, Bertaux, Laballery, les trouver pour leur souffler un peu ce qu'ils doivent dire ; qu'ils votent contre l'exclusion; ce conseil est irrégulier, le ministre n'a pas à faire pression sur lui et surtout à le présider; il n'a pas le droit de juger par contumace. Ces garçons sont mous et, de plus, Chazy est un ennemi personnel de Périneau; conformiste, il craint la dissolution. Ils vont s'habiller ... Je vois Roger Hertz, lui annonce la consigne et lui demande de prendre les billets pour lundi soir.

Mantoux et Hertz sont exclus par 5 voix contre 2 et une abstention. Attitude défavorable pour Mantoux dont la lettre, rendue publique, a fait mauvais effet; celle de Hertz n'a pas été communiquée au conseil; conseil ajourné à huitaine pour statuer sur le cas des quatre suivants.

- André DAUBOS : Le ministre, Bichelonne, chambre les Caissiers et, le lendemain, ces derniers réunissent la promo à l'amphi pour rendre compte. "J'ai parlé ce matin au Maréchal - a dit le ministre - il a été très net : vos camarades sont des traîtres. Si d'autres se laissaient entraîner à suivre leur exemple, ils endosseraient une grave responsabilité car le risque est

grand de voir fermer l'Ecole de façon définitive". Cette grande nouille de Vieillard est tout ému : il y croit. Comment a-t-il pu être élu caissier ? Il est vrai qu'il est à l'image de la majorité de la promo.(x)

- Francis ROUGE : L'après-midi, réunion par équipes avec Clerc dans la salle du groupe. Clerc essaie de savoir ce que nous pensons des déserteurs (de ceux que le Maréchal a qualifiés de traîtres) et si nous les dénoncerions, car c'est notre devoir. Silence morne. Thibierge refuse qu'on attribue aux cocons le vocable de déserteurs, Bonnet aussi. Je demande innocemment pourquoi l'Ecole a fait tant de bruit autour de cette histoire; il ne me semble pas que c'était son intérêt.

Le lendemain, lundi 11, jour du départ ! Personne n'étant parti, la Strass trouve tout naturel que nous ayons renoncé à nos tentatives, si nous en avons eu une quelconque intention. Il n'y aura plus de départs et la surveillance est nulle ! Vu ~~Host~~ (39); il est au courant; il s'occupera du gigonnage. J'assiste par curiosité à une petite classe de math, près de Monteil qui veut me parler; le pauvre, il n'en aura jamais le temps. Je remonte et coconne avec Latham (40) "Prends garde à Daubos, il y a quelque chose qui ne va pas" dit-il. Je lui dédicacerai "Diagnostics" en souvenir de sa perspicacité !

- André DAUBOS : Brauer et moi étions sortis du petit château le 6. Le 11 après-midi à lieu un match de hand-ball intergroupes; j'étais goal : dans l'état où je me trouvais, l'esprit ailleurs, il n'est pas étonnant que je me sois laissé passer un nombre considérable de buts, ce qui n'était pas mon habitude : c'est probablement cela qui a inquiété Latham.

- Francis ROUGE : Ma chambre est rangée, mes papiers sont en lieu sûr; les valises sont prêtes. Ois rapidement au revoir aux cocons et au krotale. Je descends en tenue d'inté à la cave sortir les vélos; dans le clair de lune, les bagages descendent de la chambre de Fernique au bout d'une ficelle; Laballery et Bonnet les reçoivent et les fixent sur les vélos. Daubos est dans le hall. Je grille cigarettes sur cigarettes en attendant Brauer ...

- André DAUBOS : (Quest-ce que je pouvais bien faire dans le hall ?)

Dans mon équipe, je n'en parle qu'à Hornus, et encore peu de temps avant que je ne descende. Je lui donne quelques lettres - le gouverneur, mes parents (xx). Il n'est pas d'accord, mais en protestant rigide qu'il est il ne dit rien pour me dissuader et je suis sûr de lui.

Fernique et Host sont venus reconnaître les lieux pour le gigonnage qui sera à double détente : ceux qui occuperont nos lits seront remplacés dans les leurs. En cas de contre-appel il faudra du temps pour comprendre. Ce soir et demain nos places aux amphis seront également occupées (notre absence ne sera découverte que le lendemain soir).

(x) Vieillard était un bon garçon, d'une grande valeur morale - il a fini prêtre - mais il lui manquait la force de caractère qu'il aurait fallu au représentant de la promo en cette période difficile. Il m'est revenu une anecdote. Un jour, Brunissen, par gloriole ou à la suite d'un pari, amena une fille et passa la nuit avec elle à l'Ecole. Vieillard, défenseur de la morale, lui infligea, de son propre chef, un blâme au nom de la promo. Brauer fut furieux ; "de quoi se mêle-t-il celui-là ?" Il engueula Vieillard et aurait voulu qu'un vote soit organisé pour le désavouer.

(xx) Cf. Annexe IV.

- Francis ROUGE : Brauer ne vient pas. Je remonte furieux : pas de Brauer. Hentschel l'a déjà appelé; il est avec son équipe. Je redescends. Qu'est-ce qu'ils foutent là-haut ? Ca commence bien ! On entend sonner l'amphi, bruits de pas dans le grand escalier, dans le petit aussi; les voilà ... Enfin ! je suis furieux; engueulade; poignées de main au hasard ... Bonnet est déjà parti. Brave Laballery ! Il est plus ému que nous. Vélos pris au schiksal; nous filons dans la brume le long du stade; le clair de lune est très beau.

Veine, personne ! D'ailleurs nous sommes en tenue d'inté, mais il y a les valises. Et la chemise de Brauer s'enroule à ma roue, la petite valise tombe. Rage ! Et cette bécane qui ne roule pas, la roue arrière frotte et je pédale comme en côte; coups de pieds dedans ! Si on se fait foutre dedans par des gendarmes, ce sera complet ! ... Pavés qui sautent. Voilà les maisons neuves, tourné à gauche; au fond de la rue Claudius Ferret le jardinet est très tranquille, la maison toute noire ... Pas de madame de Vaud ! (x) Je l'avais bien prévenue que nous serions là vers 8 h 30, mais avec ce crétin de Georges il est près de 9 h. Nous crions, frappons, perdons toute pudeur. Courant chez le voisin, j'apprends que Mme de Vaud prend sa tisane habituelle chez ses voisins, en face. Je suis tellement excité que je ne trouve pas la porte et frappe à la fenêtre. "C'est Francis ! Madame de Vaud est-elle là ?" Elle est là. Elle va venir. La voilà ... Elle est d'ailleurs complètement bouleversée. Elle nous ouvre et nous grimpons au deuxième étage ... Lavés sommairement, changés à toute allure; empilé les affaires dans les valises, triage approximatif. Nous dévalons, baise-main. Nous fonçons sur Perrache, comme des voleurs, dans le noir.

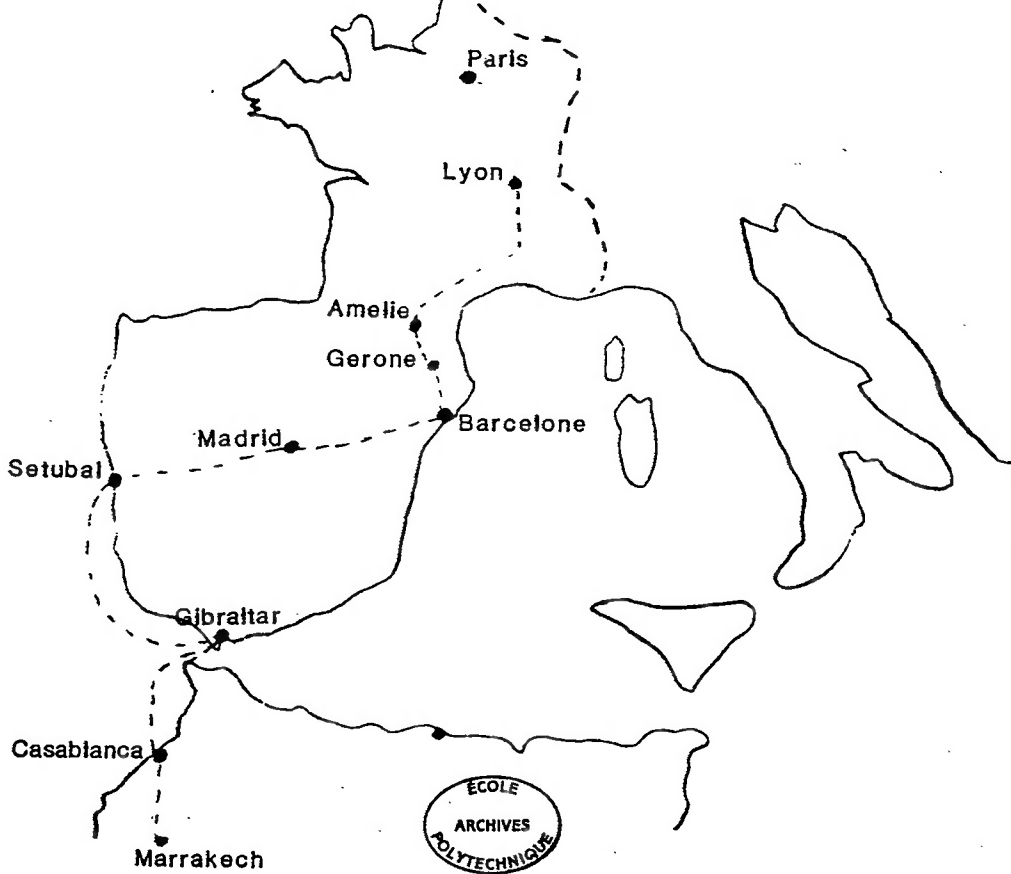
21 h 20. Brasserie Georges, voici Bonnet et Roger Hertz; nous sommes en sueur et assoiffés. Nous emmenons les bécanes sur la place dans le noir; après brève discussion, petit café près de la gare. Bonnet va mettre les vélos en consigne. Bauer téléphone à Fernique pour savoir si nous avons été repérés. Rien. Ca va.

Horreur ! Entrent deux feldgendarmen et des agents. Est-ce une rafle ? Ils s'installent. C'est une histoire avec un conducteur de car : pas grave. Tickets, cigarettes, billets, une espèce de jus de fruit à l'orange. Nous allons à la gare, il est 10 h 1/4.

- André DAUBOS : Bonnet nous précède sur le quai pour voir si, notre absence étant découverte, un pitaine ne serait pas sur le quai pour nous intercepter. R.A.S.; nous entrons cependant par une petite porte. Adieux à Bonnet très ému; il va rentrer en vélo. 11 heures : nous partons (xx).

(x) Une parente de Rougé.

(xx) Cf. Annexe V - Ce qui s'est passé après notre départ.



4 - LYON - BARCELONE

A - Jacques MANTOUX (27-12-42 - 9-1-43)

Le 24 décembre, j'ai Clér au téléphone; nous prenons rendez-vous pour le 26. Je télégraphie à Monteil, je prends les billets. Je vois Térésa Xirau, fille d'un ami de mes parents qui me donne l'adresse de ses grands parents à Bascara (Province de Gérone).

Voici Clér. mauvaise nouvelle : sa mère a très mal reçu la nouvelle de son départ : elle est veuve de guerre, il est fils unique. Il n'ose plus la quitter et m'annonce, navré, qu'il doit se retirer du jeu. Je ne suis pas moins désolé. je dois dire, et pour lui et pour moi, car me voici seul avec Monteil que je ne connais presque pas.

Le 27 au matin, ce dernier arrive, l'air en forme, un peu superficiel dans ses réactions, très gosse devant ses responsabilités envers nous deux.

Derniers préparatifs, derniers adieux.

23 h 05, nous voilà partis ... partis ...

Voyage sans histoire jusqu'à Perpignan.

On saute du train, l'air le plus dégagé possible. Il y a vraiment beaucoup de Boches en uniforme.

"Vos papiers ?" C'est un flic, ou plutôt deux en civil. Nous n'avons pas même atteint le trottoir d'en face. Ca commence bien. Très athlétiques, les flics; ce sont sûrement des Boches, à l'accent. Nos cartes d'identité, un coup d'oeil rapide : "merci". Surprise. Je pensais avoir à fournir des explications. Rien. Sans doute à la recherche de déserteurs de l'armée de l'armistice.

Quai Vauban, au bord de la Têt, le Comptoir des Fers (l'adresse donnée par Roger). "M. Palazine ?" - "au premier". - "M. Palazine ?" - "c'est moi-même" - "je viens de la part de Mulatier du Pont" - "ah vraiment ? entrez plutôt par ici". Il n'a pas l'air plus chaud que cela. Il ne l'est pas du reste. Il en a assez de toutes ces histoires. Après tout, il est père de famille; tout cela n'est pas un jeu. Qui m'envoie ? Il ne sait rien; ne dira rien; il est d'ici mais ne connaît pas la frontière; du reste, s'il la connaissait il ne dirait rien. Je peux y aller si je veux mais c'est 99 chances de capture sur cent. J'é l'assure qu'il n'a rien à craindre de moi; je suis comme Hertz (quel Hertz ? quoi ? comment ?) un élève de Polytechnique. (Aie ! ma langue ! décidément ce métier demande de l'entraînement); je l'assure qu'il peut compter sur ma discrétion.

Lui parle très fort, les parois sont minces. Peut-être le fait-il exprès pour se disculper auprès d'éventuels indiscrets.

Je m'en vais à contre-cœur mais heureux de disparaître. Me voici dans la rue. Ouf ! mais quelle douche !!!

Monteil est interdit, comme moi. Nous sommes sevrés de moyens de continuer quoi que ce soit.

Mais Monteil se réveille. Notre cocon Jean-Pierre, avec qui il est assez copain, est à Céret où son père est directeur d'école primaire. Monteil y part le jour même. Rendez-vous demain à toutes les arrivées de bus ...

Monteil est là enfin : bonnes nouvelles. Jean-Pierre, bien que peu enthousiaste, lui a ouvert des portes à Céret.

A Céret (où nous arrivons en car, sans contrôles), nous avons deux adresses où l'on est censé nous donner celle d'un M. Bardes qui habite la vallée quelque part... Après avoir beaucoup cherché, on trouve quelqu'un qui nous la donne : Palalda près d'Amélie.

A Palalda, longue attente dans le froid. Enfin des pas, une lumière. "Entrez donc". On s'assied et, tout de suite, on déballe le paquet. "Eh bien ! vous voici arrivés, je peux vous faire passer" et on se raconte des histoires et on boit du banyuls et on est contents. Le moral touche au maximum. On peut nous faire partir demain soir. Nous n'avons plus qu'à coucher à l'hôtel Combes à Amélie. Voici un mot pour l'hôtelier. A demain.

Cinquante pas sur la route. J'éclate de joie, je saisis Monteil par le bras et l'embrasse. Il a l'air un peu surpris.

A l'hôtel, notre situation est instantanément vue par le patron Armengaud, dit M. Simon.

C'est là que Monteil exprime ses premiers doutes. Ah ! ce n'est pas la filière en or jusqu'à Barcelone, Lisbonne ou Casablanca en chrysler ou en avion multiplace. Non, de l'autre côté de la frontière, on ne nous a encore rien garanti. C'est ennuyeux, du reste, de ne pas avoir remis la main sur la filière Hertz dont personne jusqu'ici n'a entendu parler. Moi-même, je suis un peu rêveur.

Le lendemain à midi arrive le neveu de Bardes : nous devons prendre à 4 h le car pour Prats de Mollo et descendre, avec un petit mot de sa part, à l'hôtel des Touristes. A 9 h ce soir nous serons définitivement en route. "Bon, épatant, mais de l'autre côté ?" - "eh bien quoi ?" - "N'y a-t-il donc aucune filière continue ?" - "Pas du tout, le reste est l'affaire du client". Monteil est visiblement ému; je le convaincs une fois encore que nous sommes dans la bonne voie.

Je rédige pour les cocons une lettre en code (voir annexe VI) pour les diriger sur l'hôtel Combes et deux autres lettres que je donnerai au dernier moment à Prats.

A Arles-sur-Tech, le car est envahi par deux ou trois inspecteurs. D'autres sont dehors. Nous sommes éjectés du car avec 5 ou 6 autres. Gendarmerie. Je pense soudain au mot de recommandation et l'avale; les lettres passent au plus profond de mes sous-vêtements. A notre tour d'être interrogés. On prend nos identités, on nous fait la morale. Visiblement personne n'a de doutes sur quoi que ce soit. On nous gronde gentiment ... et on nous informe que nous devons nous considérer comme refoulés sur Perpignan. - "Du reste, il vaut mieux ne pas faire

les malins : plus haut dans la vallée, des jeunes viennent d'être tabassés par des douaniers allemands qui les avaient pincés".

Libres, mais penauds, nous regagnons à pied l'hôtel Combes. Tout cela n'est pas bien parti et cet idiot de neveu de Bardes aurait mieux fait de nous trouver quelque chose de plus astucieux qu'un car qui, nous dit-on maintenant, est visité invariablement à Arles.

Monteil est complètement dégonflé, à plat. Très mauvaises réactions. Suite de jurons grossiers et d'incohérences de langage puériles.

Simon nous présente un petit jeune homme qui paraît avoir 17 ans : mais non, c'est un X promo 38, Sciama ! Arrivé depuis 8 jours, il attend des compagnons de route. Il a des tuyaux complets qui viennent d'un quincailler d'ici, Gustave Pouzens. (Tiens, un autre quincailler, après le Comptoir des Fers).

Sciama est bourré de fric et voit tout à travers l'argent. Monteil est un peu effaré. Il trouve qu'il y a trop de Juifs et de fric dans cette affaire. Il est de minute en minute plus rétif. Il lâche pied nettement. Je m'en fous éperdument maintenant, ayant de nouveau le vent dans les voiles.

31 décembre, nous voici chez Pouzens. Parfaitement, il a vu Hertz ! (x) Hourrah ! tout est rétabli, sauf Monteil.

On peut passer par Massanet. Il a un guide. En cas d'ennuis, il vaudrait mieux avoir sa carte d'alimentation, la carte d'identité de l'X, une tenue moins voyante. Enfin, il me faut aviser les cocons du chambardement de la filière, avec moi qui suis le seul chaînon maintenant. Aussi, je décide de retourner à Lyon.

Sciama vient avec moi à Perpignan où il me présente à son changeur de pesetas (Martinez, 53 route de Cabestany) (autre adresse pour les cocons !) après avoir reconduit Monteil au train où il a disparu comme un pet.

A Lyon, je retourne rue Bugeaud; stupéfaction de me voir de retour. Explications. Je convoque Roger Hertz. Je suis très fort aujourd'hui : j'ai en moi, seul, les renseignements qui vont permettre à mes camarades préférés de partir. C'est Roger, cette fois-ci, qui prend des notes : état des barrages de police, trajets à suivre dans Perpignan, heures de car, hôtel, changeur.

Il reste encore des incertitudes graves : route à prendre de l'autre côté, appuis, prix des choses, la langue, pas de carte ...

Avec Roger, je monte chez Xirau qui me donne de nouvelles adresses dont celle de Mme Jimenez, 657 avenida José Antonio à Barcelone, son ex-voisine d'en dessus.

Retour pénible à Perpignan; un accident retarde beaucoup le train. Saut chez le changeur. Le car. Seul pépin possible le gendarme de Céret. Contrôle : - "Vous êtes de nationalité française ?" - "oui" la gorge sèche, - "Ce n'est pas indiqué sur votre carte" - "Comment !" Je n'y crois pas moi-même; et en effet non ! Ah ! voilà quand même : "de parents français" Ouf ! Amélie. Hôtel. Sciama.

(x) Ceci a été fortement démenti par Hertz. Par coïncidence pure nous avons rebâti une filière neuve sans le savoir (voir p.44).

Finalement nous ne partirons que le 5 janvier, jour où doit être remise ma lettre au Gouverneur : il était temps ! (x)

4 h du matin. Passage de la frontière pas très pénible et sans histoire. Pas de carte, une boussole. Aucun de nous deux ne parle l'espagnol; nous ne pouvons faire autrement que de suivre les routes; Vich est trop loin; le mieux est de rejoindre la grand route le Perthus-Barcelone.

Nous y arrivons le 6 vers 2 h du matin, un peu avant Pont de Molins(xx) et après une marche fatigante dans de petits chemins, des collines et des terrasses cultivées.

Nous plongeons dans le fossé quand nous voyons les phares des autos, peu fréquentes heureusement. Croyant que Pont de Molins est un pont, nous suivons la route et nous apercevons que c'est un village que nous traversons sans encombre car les rues sont désertes. Il fait froid et nous ne pouvons guère nous reposer ...

Au petit matin, une ferme refuse de nous ouvrir ...

La route semble passer par la périphérie de Figueras mais bientôt nous sommes en ville. C'est embêtant mais nous ne pouvons que continuer.

Un ouvrier nous interpelle : "Hé ! vous êtes Français ? n'allez pas par là, vous allez être pris !" Je ne réponds pas. L'avis est peut-être bon, mais que faire ? Du reste, c'est la dernière ligne droite avant la campagne. Aïe ! nouvelle guérite, éclairée et habitée d'une silhouette en casquette; le type est debout. Une inspiration subite : je siffle le seul air espagnol que je sache, et encore je me le suis rappelé dans le car pour Amélie, en me disant : "on ne sait jamais !". Le garde n'est pas sorti : je continue à siffler aussi loin que le son peut porter...

Plus loin, nous quittons la route sur les conseils d'un cycliste qui nous parle en français, mais auquel nous n'osons répondre ...

Après beaucoup de marches et contre-marches, d'alertes vraies ou fausses, nous arrivons à Bascara. Nous finissons par trouver la maison des parents de Xirau. Mais, déception, ces deux personnes âgées ne parlant pas le français et, de plus, trop marquées politiquement à gauche, ne nous sont d'aucun secours, si ce n'est en envoyant la bonne nous acheter des provisions de route.

Et la marche reprend. Nous sommes rarement bien accueillis dans les fermes auxquelles nous osons nous adresser.

(x) Commentaires d'André :

- a) Sciama ne sera pas le compagnon idéal : totalement immature et fragile, ce sera pour Jacques une lourde charge, et bien plus que ce dernier ne le dira.
- b) Je ne sais pas si le lecteur se rend bien compte de ce qu'a pu représenter pour Jacques le retour à Lyon. Il faut avoir à l'esprit qu'il était le seul d'entre nous qui avait légitimement le droit d'avoir peur. Bien sûr, il raconte qu'il avait besoin de brouilles mais en réalité il est revenu uniquement pour nous : ce geste est pour moi un grand acte de courage.

(xx) (voir carte page 36)

C'est le 7 janvier au matin que nous arrivons près de Medinya. Nous demandons à deux hommes qui flânent sur le bord de la route s'il y a un café ici. Le plus petit répond à moitié en français qu'il peut nous donner du café et qu'on pourra peut-être s'arranger ... L'excitation pointe : de quoi s'agit-il ? Nous le suivons dans une petite hutte en mauvaises briques. Pain, lait, vin, légumes ...

Le type parle beaucoup mieux le français qu'il ne le montrait sur la route : moyennant 5 pesetas par kilomètre il nous mènera à pied à Barcelone, peut-être en deux jours.

Conciliabule à deux. Nous pouvons voir les risques de la chose : seuls, sur de petits chemins, avec une espèce de contrebandier, il peut se passer bien des choses. Mais les risques, en continuant seuls, ne sont pas moins clairs ...

C'est décidé. Le guide va aux provisions pendant que nous trions nos affaires, ne gardant que le strict minimum et abandonnant les sacs à dos; ce qui ne tient pas dans les poches est noué dans un fichu.

En route, il est presque deux heures. Et commence une marche forcée dans des chemins écartés, en montagnes russes. Nous traversons Gérone par la périphérie, marchant à cent mètres les uns des autres.

Le guide est silencieux, il donne tout juste son nom : François Colomel. Puis il se dégèle un peu. C'est un républicain. Il a un dossier à la Seguridad et vit hors des grands chemins. Il fait de la contrebande de vivres entre les provinces de régimes de rationnement différents, et de toutes sortes de choses avec la France (couteaux de poche, pierres à briquet).(x)

Notre rencontre lui permet d'aller à Barcelone "pour affaires" tout en gagnant un peu d'argent. De toute façon, il ne se déplace qu'à pied.

Le moral est haut malgré la fatigue. Le guide, qui doit avoir l'habitude, nous "tire", sourd à nos demandes de pause, ou nous la promettant pour des distances toujours fausses.

8 janvier - Colomel quitte la route pour suivre une voie ferrée; la marche n'en est que plus pénible. De petites gares, des haltes. Il faut faire appel à toutes ses réserves pour continuer à marcher.

Minuit sonne : enfin un arrêt. Mais le plus dur reste à faire, car il faut arriver à Barcelone à huit heures du matin, au moment de l'entrée des usines, sinon il faudra attendre six heures le soir, et demain c'est dimanche, jour moins favorable.

9 janvier - Colomel reçoit la moitié de la somme convenue et en route ...

Nous arrivons à l'octroi; Colomel réclame le reste de la somme. Nous lui donnons notre adresse, puis il semble hésiter ... et nous dit son vrai nom : il s'appelle Pedro Villarte, a commandé un bataillon de brigade internationale. Sorti du rang, on le sent très résolu et dur, nullement

(x) André : cette contrebande de pierres à briquet est une chose ancienne et je me demande bien pourquoi.

prétentieux; il est convaincu que Franco tombera dans le sang avant la victoire des alliés ...

Nous reprenons la marche en colonne étirée, mêlés aux ouvriers. On semble nous dévisager. Que c'est long ! Nous sommes à bout. Enfin l'Avenida Jose Antonio, au numéro 753. Le 657 n'est pas à côté, et encore l'immense Plaza de toros Monumental compte pour du beurre.

Enfin, le voilà le 657. Colomel a promis de parler à la concierge. Il le fait, mais s'esquive aussitôt. La vieille femme nous emmène à l'ascenseur. Quatrième. On sonne. La concierge nous "présente" à la bonne. Je demande "la señora Jimenez". On nous fait entrer. La dame arrive : "Soy un amigo de Maria Teresa Xirau" - "Oh ! asseyez vous" ...

Cent heures ...

Mais ... - mais le mari de Mme Jimenez est un officiel haut placé de la Phalange !

Aussi, dans les minutes qui suivent, elle nous emmène vivement en taxi chez une copine à elle, et nous n'avons plus remis les pieds chez les Jimenez !

N.B. - Les Xirau qui, à Lyon, m'avaient donné cette adresse, avaient été, avant leur départ en exil en 1939, les voisins du dessous des Jimenez. Ils ignoraient certainement tout, trois ans passés, de l'activité politique du monsieur.

4 - LYON - BARCELONE

B - Jean AUDIBERT, Fred GOURIO, René PERINEAU, Abel THOMAS

(du 6 au 17 janvier 1943)

Jean - 22 h 30 ... Le train part dans quarante minutes; nous attendons patiemment, dans un état mal défini. Nous sommes partis sans l'être. Nous avons tout quitté, parents, amis, biens matériels, nous avons rompu; maintenant c'est le vide. 23 h, tandis que l'élève de semaine fait l'appel à l'école, nous montons dans le train : alea jacta est ! le train s'ébranle. La Grande Aventure est commencée.

Calé dans un coin du compartiment, je fais le point des chances de succès. L'entreprise la plus difficile c'est, semble-t-il, d'atteindre Amélie les Bains; nous courons le risque d'être démasqués par les polices allemandes et françaises; on dit que les trains et les cars sont surveillés; je vois, du reste, en chaque voyageur qui nous observe un agent de la Gestapo, celui-ci parce qu'il n'a pas de bagages, celui-là parce qu'il porte un bérêt basque, une moustache, la médaille militaire, et qu'il nous observe avec une curiosité que je trouve peu naturelle.

Evidemment, notre plan est assez simple : chemin de fer jusqu'à Perpignan où nous nous procurerons des pesetas; car pour Amélie, où un hôtelier complice nous hébergera et nous présentera à un passeur; à pied jusqu'à Vich où nous prendrons le train jusqu'à la gare avant Barcelone; là, le consulat américain nous dépannera. C'est compter sans les contrôles de police tant en France qu'en Espagne. On verra bien !

Voyage tout simple; pas de contrôle à la gare : une émotion de moins. Laisant les trois autres dans un café, je file chez le changeur de pesetas et lui en demande 400, et lui de lever les bras au ciel ! - "Il en faut au moins mille par personne. De plus, en prenant le train à Vich, on est certain de se faire coincer par les carabiniers; c'est à pied qu'il faut gagner Barcelone !".

Que faire ? à part maudire les agents informateurs de Lyon. Mais cela ne sert à rien. Au café, nulle trace des cocons; si, voilà là-bas René; il est seul, les autres sont déjà partis pour Amélie : malédiction ! Je suis furieux.

- René : Je suis embêté car c'est moi qui ai eu l'idée de pousser Fred et Abel à partir sans attendre, afin de ne pas être à quatre dans le même car, ce qui aurait attiré l'attention. Jean parle de retourner à Lyon pour chercher de l'argent, mais il pense soudain à un cousin providentiel qui est bijoutier à Montpellier.

- Jean : Après avoir téléphoné pour annoncer ma visite, je prends le train, le soir; j'emprunte 30 000 francs et le lendemain matin je retourne à Perpignan, laissant cette famille dans le trouble et la consternation: ils n'ont pas pu refuser de prêter leur concours à un acte

qu'ils désapprouvent complètement. J'ai dû jurer que mon père est d'accord.

- René - Pendant ce temps, je suis allé à sa place au rendez-vous que lui a donné Martinez. C'est un médecin espagnol qui est ici chauffeur de taxi, ce qui lui permet de faire du marché noir et de faire passer des voyageurs en Espagne (120 000 F jusqu'à Barcelone). Il est très sympa et me donne gigon de tuyaux. Il ne faut pas prendre le train car on y vérifie constamment les papiers des voyageurs; d'ailleurs, Vich n'est pas à 20 mais 100 kilomètres de la frontière; il faut gagner Barcelone à pied, en marchant la nuit droit au S.S.E. en évitant les villes; mais il faut avoir carte et boussole, qui sont introuvables à Perpignan; cependant il va essayer de m'en trouver.

Vendredi 8 - J'ai passé la nuit dans un hôtel plus que crasseux. Jean arrive avec l'argent. Pendant qu'il se repose dans ma chambre, je retourne vers 15 h chez Martinez qui me donne les pesetas. Nous allons vers le car pour 18 h 30, en cherchant partout carte et boussole, et quand nous arrivons pour embarquer, c'est pour apprendre que l'horaire c'était 17 h 30. C'est moi qui me suis trompé. Il n'y a pas moyen de prévenir les autres : l'inter est fermé. Retour à l'hôtel.

Samedi 9 - Jean téléphone à Abel et Fred qui commençaient à croire que nous avions été arrêtés. Nous allons vers le car toujours en cherchant la Michelin 43. Laisant Jean me retenir une place, je vais voir à un kiosque plus loin : oh joie ! j'en trouve une, mais quand je reviens au car, il est déjà parti avec Jean.

Je prends le suivant. Au Boulou, deux gendarmes montent. Ils me demandent mes papiers; ils gardent ma carte d'identité après l'avoir examinée et en font autant pour un type à côté de moi. Au bout d'un moment, l'adjudant s'approche et me demande tout bas : "Voyons, c'est pour passer de l'autre côté que vous êtes ici ? Répondez franchement". Je nie énergiquement et lui dis que je vais chez un industriel d'Amélie (dont Roger nous avait donné le nom). Au bout de deux minutes il revient et me pose la même question; comme je m'en tiens à ma version, il retourne, mécontent, dans son coin. Je suis de plus en plus embêté car j'ai les poches bourrées de pesetas. L'adjudant revient et me dit : "C'est bien ! Vous ne voulez pas dire la vérité; nous allons vous emmener à Prats de Mollo et vous redescendre à Perpignan". C'est la tuile; mais le sergent semble mieux disposé : il me demande si j'ai un bon tuyau. Comme il a l'air d'un brave type, je lui crache le morceau et lui dis qu'il faut que je descende à Amélie. Il intercède auprès de l'adjudant qui dit, toujours furieux : "On n'y voit pas d'inconvénient, mais on n'aime pas être trompés : d'abord les gendarmes sont Français, eux aussi, et quand on fait un coup pareil il faut au moins se faire faire une carte d'identité de Perpignan".

Je me retrouve enfin à l'hôtel Combes où les autres sont arrivés sans problèmes, bien qu'ayant été eux aussi contrôlés par la police française, et où nous attendons tranquillement jusqu'au lundi 11, 4 heures du matin.

Le passage se fait sans alertes. Le passeur nous quitte. A ses heures c'est un philanthrope car il nous demande 2 000 F pour nous tous ! Nous n'en revenons pas.

- André - Munis de la carte Michelin, mais sans boussole, les quatre ont décidé de se rapprocher de la grande route Le Perthus-Barcelone.

La première partie de leur voyage se déroulera suivant l'itinéraire suivant (x) :

- 11 janvier - Frontière (7 h 30) Massanet-Darnius
- 12 " - Buadella (arrêt de 3 à 16 h) - Terradas - Vilarig
Cistella (20 h 30) Vilanant (arrêt de 21 h à 3 h)
- 13 " - Avinyonet - Figueras - Borrassa (le soir) Bascara
Vilademuls.

Mais la carte est à grande échelle (1/400 000); les détails y sont rares et souvent faux; les petites routes espagnoles ne sont pas balisées par des bornes ou des panneaux. Ceci fait que les erreurs sont nombreuses; par exemple, alors qu'ils voulaient contourner Figueras, ils se retrouvent presque en plein dedans.

Par ailleurs, ils ont trop préjugé de leurs forces. Pour aller à pied à Barcelone, ce qui, compte tenu des détours, représente au moins 200 kilomètres, il ne fallait pas espérer faire plus de 40 kilomètres par jour (c'est-à-dire 8 à 9 heures de marche) et encore !

Jean est très mal en point : il a une crise de foie et de la fièvre. Abel non plus n'est pas très en forme. Il fait froid.

Ils marchent de jour ou de nuit, en prenant quelquefois le risque d'entrer dans les boutiques. Aucun ne parle l'espagnol; ils rencontrent toutefois pas mal de gens qui parlent plus ou moins le français. Ils trouvent des "Rojos" qui leur indiquent où ils risquent de rencontrer des carabiniers. Ils sont plus ou moins bien accueillis dans les fermes (plutôt bien en moyenne semble-t-il).

Ils ont un instant la tentation de chercher un consulat anglo-saxon à Figueras, mais un quidam leur dit qu'il n'y en a pas. Un jour, sur les conseils d'un autre, ils détruisent leurs papiers d'identité sur lesquels est notée la nationalité, pour ne garder que la carte de l'X, qui ne la mentionne pas, et préparent une histoire comme quoi ils sont des soldats canadiens échappés après l'affaire de Dieppe.

Après trois jours d'une marche, qui a déjà pratiquement épuisé leurs réserves, ils arrivent à Vilademuls.

. .
.

- René : Jeudi 13 - Alors que le jour commence à tomber, nous nous arrêtons sur le bord de la route pour magnaner. Nous sommes si peu reconnaissables que deux cyclistes s'arrêtent et l'un d'eux nous parle en français.

- Jean : "Vous êtes Français ?" - "Canadiens français" - "Et vous

[x] Voir carte p. 36]

allez à Barcelone ?" - "Oui" - "A pied jusqu'au bout ?" - "On va prendre le train de marchandises une fois Gérone passé" - "Dangereux, vous savez. Si vous voulez, nous pouvons vous emmener à Barcelone à pied en quatre jours". Conciliabule en espagnol entre les deux compères, pendant que les cocons, alléchés, s'interrogent du regard. "750 pesetas, 500 pour mon copain qui vous conduira à Granollers, et 250 pour moi, pour la fin; la moitié au départ, le solde à l'arrivée". - Entendu, marché conclu (x).

- René : Nous suivons les deux drôles pendant deux heures, vers (xx) Medinya où habite l'un d'eux. Pendant le trajet, nous apprenons un tas de choses. Celui qui ne parle pas français (que nous appelons "Dudule") est un Rojo qui, après la guerre, ne s'est pas présenté aux autorités par crainte de représailles; il vit sans papiers; complètement en marge, il ne se sépare pas de son pistolet et quand nous le quitterons nous serons sûrs qu'il n'hésiterait pas à s'en servir. L'autre (Dudule's copain) est muni d'un tas de faux papiers et c'est pour cela que c'est lui qui ira à Barcelone. Ils vivent de marché noir (estraperlo), tuant un cochon par-ci, un autre par-là, et de contrebande intérieure entre les provinces qui ne sont pas soumises au même régime de rationnement (c'est pour cela que le passage de la province de Gérone à celle de Barcelone est très surveillé).

- Jean : Vers 22 h, par des chemins impossibles, nous arrivons à la cahute des passeurs, plutôt minable et encombrée d'un fatras indescriptible. L'un d'eux fait notre lit : de la paille et des sacs crasseux par dessus : le Ritz ! Mon portefeuille est bouclé dans ma poche revolver et, comme dit René, si demain matin aucun de nous n'est mort, nous pouvons avoir confiance ...

- René : Nous réveillant à 9 h, nous avons le plaisir de nous retrouver tous en vie avec nos portefeuilles. Dudule's copain prépare la bouffe pour midi et, ayant pris nos commandes, va faire les achats au village.

o o
o

- André - Dans l'après-midi, les guides s'occupent de donner aux quatre un air de pays : pas de chaussures cloutées : des espadrilles (qu'ils abandonneront rapidement : un pied habitué à des chaussures est trop tendre pour marcher en espadrilles). Pas de sac à dos ni de valise visible : le minimum indispensable dans des sacs de jute accrochés à l'épaule (René dit qu'on aurait dû leur faire, au charbon, de longues pattes sur les tempes : même les gardes civils s'y seraient trompés).

Jeudi 14 aux environs de 2 heures de l'après-midi, départ sous la direction de Dudule.

(x) Jacques a payé 5 pesetas par kilomètre; le tarif est à peu près le même; sous un régime totalitaire, il devait y avoir un contrôle de prix.

(xx) C'est aussi aux environs de Medinya que Jacques et Sciama ont trouvé leur guide : cela aurait été trop beau que c'eût été le même ! Ayant confronté leurs souvenirs, ils ont vu que les physiques ne collaient pas; d'ailleurs le guide de Jacques aurait eu difficilement le temps de revenir à Medinya pour y trouver les quatre.

Alors commence une étape hallucinante de 60/70 kilomètres, qui ne se terminera que le lendemain matin à 8 heures : 12 heures de marche effective, les deux tiers dans de petits chemins coupés de ruisseaux, souvent sous la pluie, la fin le long de la voie ferrée où la marche n'est pas moins pénible.

N'ayant rien à faire, sinon suivre le guide, chacun est livré à ses pensées; rien ne vient détourner l'attention; on ne sent que la fatigue.

Jean marche comme un automate, la tête vide, profondément vexé d'être à la charge des autres, René et Fred le déchargeant des colis lourds. Ces derniers tiennent plus ou moins le coup. Quant à Abel, sa fatigue s'extériorise par des colères : il crie, engueule le guide qui heureusement ne comprend pas ou fait semblant, tant et si bien que, à la fin, Fred le prévient qu'il finira par lui cogner dessus s'il ne se tait pas. Le guide refuse de s'arrêter parce qu'il se trouve à la limite de deux provinces.

Enfin, le vendredi 14 à 8 heures il s'arrête. Mais, au grand désappointement des cocons, rien n'est prévu pour le repos : pas de ferme, pas de cabane. Le guide refuse de demander asile dans une des fermes que l'on voit : il n'a pas confiance. Finalement, après une discussion en sabir, il les laisse faire ce qu'ils veulent mais s'en va, leur donnant rendez-vous pour 23 heures.

Laissant Jean et Abel couchés au soleil qui, heureusement, se lève, Fred et René, chacun de son côté, vont tenter leur chance chez des paysans des alentours : rien à faire, personne ne veut les abriter (x).

23 h : départ pour la deuxième étape, une bonne trentaine de kilomètres jusqu'à Granollers où ils doivent changer de guide.

Au début cela ne va pas trop mal; mais cet arrêt de douze heures a été trop inconfortable, en plein air, dans l'humidité, dans le froid quand le soleil s'est couché, pour que la fatigue ait eu le temps de s'estomper longtemps.

A dix kilomètres du but Jean est à bout; il souffre terriblement d'un pied. Puisant dans ses dernières ressources, épaulé par Fred et René, il arrive à suivre jusqu'aux abords de Granollers, où ils retrouvent le copain de Dudule.

Ils logent dans les fonds d'une auberge.

Mais il n'est pas possible de continuer ainsi jusqu'à Barcelone.

o o
o

- René - Jean et Abel, complètement crevés, sont confiés à une aubergiste qui n'accepte de les garder que jusqu'au surlendemain soir (la négociation ayant été faite par Dudule's copain). Nous repartons de Granollers, notre guide, Fred et moi, dans la nuit de

(x) Ils ont rejoint la voie ferrée à Sils. L'étape a dû se terminer un peu avant la Batlloria qui se trouve à quelques kilomètres de Breda, non loin de l'endroit où Francis, Georges et moi serons arrêtés une semaine plus tard. Nous aussi avons trouvé dans cette zone les gens beaucoup moins accueillants qu'ailleurs. La proximité de la frontière intérieure et l'intensification des contrôles de police que cela entraînait, expliquent la méfiance : nous, nous ne saurons rien du danger.

samedi à dimanche et marchons le long de la voie ferrée; le trajet est sans histoire, sinon sans fatigue. Nous arrivons à l'entrée de Barcelone à la pointe du jour et quittons la voie aux alentours d'une gare pour rejoindre une large avenue. Là, accompagnés de Dudule's copain, nous prenons un premier car que nous quittons pour un second, mais seuls cette fois. Avant de monter nous avons mis nos beaux souliers cirés, enlevé notre bérêt et payé notre guide. Celui-ci a indiqué au chauffeur à quel endroit nous descendrions. Nous sommes seuls dans le car avec un autre voyageur. Le temps est gris et nous, silencieux et incrédules de toucher au but.

A l'arrêt indiqué nous descendons et trouvons sans difficulté 657 José Antonio où l'excellent Sr Jimenez est supposé nous ouvrir ses bras tutélaires. Nous sonnons, la concierge vient nous ouvrir car il est 8 heures du matin; tout le monde dort à Barcelone, sauf nous. La concierge ne comprend pas un mot à nos explications. Comme, providentiellement, des Français habitent au sixième étage, elle nous y expédie sans hésiter. Après avoir sonné longuement, nous sommes sur le point d'abandonner quand une dame vient nous ouvrir. Elle nous éconduit en catalan, gentiment mais fermement. J'ai le temps (et l'idée) de lui laisser ma carte, sur laquelle figure la mention "élève à l'Ecole Polytechnique" (je ne sais quelle idée saugrenue j'avais eue de faire faire de telles cartes).

Un peu hébétés et découragés nous repartons lentement. Nous ne sommes pas loin quand nous nous entendons appeler d'un balcon du sixième, et en FRANCAIS ! Nous remontons et une dame en robe de chambre : "Dans mes bras, mes enfants ! Mon mari est le seul Polytechnicien de Barcelone !"

C'était sa domestique qui nous avait reçus; ayant entendu une conversation insolite, elle lui avait demandé de quoi il retournait et nous avait aussitôt hélés.

Ce n'est plus le sixième mais le Paradis ! M. Vernis est l'agent général des assurances l'Abeille; quant au Jimenez du quatrième, c'est en réalité un sale fachos qui ne nous aurait fait aucun bien (x).

Petit déjeuner, douche, jamais autant appréciés. Raconté sommairement notre histoire. Nous confions à la sollicitude de Vernis la récupération de Jean et Abel. Il est sans enthousiasme, à cause des contrôles policiers, mais en fin de journée une voiture de la Compagnie les ramène sans encombre.

(x) Voir voyage de Jacques p. 24

4 - LYON - BARCELONE

C - Georges BRAUER, André DAUBOS, Francis ROUGE

(du 11 janvier au 25 février)

- André : 11 heures, le train démarre. Nous partons munis de trois adresses : Martinez, Combes, Jimenez - c'est bien peu ! Enfin nous verrons bien.

Notre voyage se déroule sans incidents. En gare d'Avignon Georges voit sa mère; à Tarascon, son oncle Faréano : pas de pesetas. Et moi, en gare de Nîmes, j'embrasse mes parents : que leur dire ? Bouleversé, j'abrège les adieux; je garderai toujours le souvenir de leurs pauvres silhouettes qui s'éloignent quand le train démarre ...

Changement de train à Narbonne; nous petit-déjeunons au buffet. Dans le train nous écrivons une lettre en code à Froissart. Le code a été inventé par Jean : notre cours de calcul des probabilités contenait un tableau de chiffres tirés au hasard (je n'ai jamais compris quel était son intérêt). Jean les avait groupés en nombres successifs (8, 17, 26 ...) qui définissait la place que les mots du message devaient avoir dans le texte. Cela donnait des lettres bizarres qui sentaient le codage de loin, mais enfin ...(voir annexe V).

- Francis : Nous arrivons à Perpignan vers 11 heures. Pas de contrôle à la gare, quelques soldats; mais il ne s'agit pas de rester longtemps ici. Je vais avec Georges voir M. Bertrand pendant qu'André va chez Martinez. Une mesure pour rien, le Monsieur est très vieux et sa femme a peur, elle ne dira rien.

- André : (N.B. - Je ne sais plus du tout qui était ce M. Bertrand, ni pourquoi nous devons le voir !).

Je vais chez Martinez : signe de reconnaissance : un billet de 5 francs plié en diagonale. Je retrouve Francis et Georges au restaurant de l'hôtel de France.

- Francis : Au milieu du repas, arrive Martinez, avec ses lunettes noires. Il nous donne 1 400 pesetas (à 18,50 F).

- André : Je vérifie qu'elles sont bonnes; pas de celles de la République qui n'ont plus cours chez Franco. A 13 h 30 nous prenons le car pour Amélie, séparément, Francis et Georges d'un côté, moi de l'autre. Parlant catalan avec mes voisins, j'essaie de me "fondre dans l'environnement". Passant à Ortaffa, je vois le clocher de Palau ...(x)

- Francis : Il y a un gendarme dans le car : on verra bien. Avant Céret le receveur me dit en sourdine : "Si vous venez

(x) Palau-del-Vidre, où je suis né.

pour passer la frontière, descendez à Céret, je vous reprendrai après le pont." Nous faisons, Georges et moi, les idiots, mais prenons bonne note. Voilà Céret, le pont : pas de contrôle. Nous rencontrons les gendarmes plus loin, mais ils n'arrêtent pas le car. Débarqués à Amélie, ça va. Nous allons prendre un chocolat à l'hôtel de Bordeaux, en face de l'arrêt du car. André parle catalan avec le patron.

- André : Au bout d'un moment, je vais à l'hôtel Combes, tout proche. Accueil tout simple; dans une chambre, j'attends les autres. Le temps passe; je commence à m'inquiéter; enfin ils arrivent !

- Francis : Quand nous sommes sortis du café, nous avons été suivis par un petit gros à chapeau noir. Nous n'irons donc pas directement chez Combes. Une autre rue ... "Hep, jeunes gens, où allez-vous," Discussion. Il n'est pas dupe le commissaire, mais il est bon enfant. "Réfléchissez; vous allez faire une gaffe; les choses, en face, ne sont pas comme vous les croyez; les clandestins sont arrêtés et mis en taule pour longtemps. Croyez-moi et rentrez chez vous". Ouf ! A l'hôtel, je loge avec Georges, André est seul dans une chambre du bas.

Trouvé une lettre de Jean : joie ! Il nous donne les derniers tuyaux qu'il tient de Martinez.

- André : Rendus méfiants à la suite de l'incident policier, Francis et Georges ne sont pratiquement pas sortis de l'hôtel. Ils tuent le temps à l'aide de lecture, batailles navales, mots croisés et... cigarettes (un des premiers motifs d'engueulade entre les deux, outre le fait que Francis donnait des coups de pied la nuit).

L'utilisation du catalan me donnant une certaine couverture, c'est moi qui fais les courses : cigarettes, journaux, livres, courrier ... C'est à Amélie que j'ai acheté Pilote de guerre, qui était sorti en novembre et allait être interdit.

Nous mangeons au restaurant de l'hôtel, sans précautions particulières, sinon que nous restons toujours séparés (je pense que cela n'a trompé personne); il semble qu'il y ait deux ou trois autres clandestins; il y a aussi des gendarmes qui logent à l'hôtel et qui ne veulent rien voir.

Nous voyons deux fois le guide. Nous partons dimanche matin à 4 heures; dernières lettres aux cocons, à la famille. Ne sachant rien de ce qui avait pu se passer après notre départ de Lyon, j'ai peu écrit et peu dit; j'ai retrouvé deux lettres à mes parents, sans date et sans lieu d'origine et bien vides; la suite a montré que ces précautions étaient inutiles mais je ne les regrette pas.

Le dimanche 17, nous nous réveillons à 3 heures; tout est prêt; nous descendons sur la pointe des pieds, à cause des gendarmes ! le père Combes nous donne du pain et nous sert du café, ou plutôt ce qui en tenait lieu à l'époque. Nous réglons la note (très raisonnable), nous prenons congé de lui.

C'était un homme simple qui faisait son devoir sans bruit et sans panache. Il a traversé la guerre sans ennuis majeurs, mais il n'en a pas été de même pour quelques guides. Je l'ai revu en 1947 et, comme je le remerciais

de ce qu'il avait fait pour nous, il m'a répondu : "Nous sommes quittes" : qui aurait dit mieux ?

- Francis : Voilà le guide; le dernier coup de 4 heures sonne; En route.

Départ dans les rues noires, nos souliers ferrés sonnent; nous grimpons très raide dans un vallon, avec les lumières d'Amélie, tout près, à gauche. Nous trouverons rapidement une route que nous suivrons près d'une heure, dans une belle vallée. Une lumière à gauche : c'est Saint Laurent de Cerdans. Nous tournons à droite; la route monte sec; un village, un hameau plutôt; nous coupons en traversant une rivière étroite. Arrêt. Reprise le long de plaques inclinées sur lesquelles on glisse. Voilà des sentiers. Arrêt devant une chaîne de collines; un petit col, là-haut, à droite : c'est là.

Montée; des maisons; des chiens aboient; deux maisons encore; nous les longeons sans bruit. Marche dans des genévriers, dans des bruyères, dans l'herbe. Voilà le col, l'Espagne. Il fait un petit jour gris; des feux dans le lointain; le ciel est rouge vers la mer. Nous descendons dans la caillasse; Georges tombe, puis c'est moi qui casse ma montre et me froisse la jambe droite, pas fort heureusement. Cela ne me fera vraiment mal qu'au bout de quelques jours de marche. Castillon, le guide, s'arrête : c'est là !

- André : Nous étions tous les trois bien entraînés à la marche; le trajet n'a duré que 3 h 1/4.

Au moment de quitter le guide nous lui demandons combien nous lui devons : "Rien si vous voulez" - "mais encore ?" - "d'habitude on me donne 1 000 francs" (600 F de 1983). Nous lui donnons tout l'argent français qui nous reste (nous oublierons 1 000 francs dans un coin de portefeuille). Quand on pense à tous les fugitifs qui ont été escroqués, volés, assassinés, livrés aux Allemands ... Aux innocents, les mains pleines !!

Compte tenu de l'achat des pesetas (26 000 F), du guide, des frais de voyage et d'hôtel, notre sortie de France nous a coûté un peu plus de 30 000 francs de 1943, qui représentent environ 25 000 francs de 1983. D'où provenait cet argent ? Bien sûr, mes parents m'en avaient donné, mais ils n'avaient pas de gros moyens. Je suppose que la majeure partie en est venue de Georges.

- Francis : Adios ! Nous commençons notre camping erratique.

Nous descendons sur la gauche. Nous avons deux heures d'avance sur les carabiniers. André va en reconnaissance; Georges, qui s'est endormi, se casse la figure; nous attendons tous les deux le retour d'André. Déjà nous sommes perdus. Nous ne ferons que cela pendant six jours ! Il n'est que huit heures du matin, cependant il y a trois quarts d'heure que nous avons quitté le guide.

Nous continuons à descendre vers la vallée ... Cailloux, rochers. Il y a par là-bas des charbonniers qui nous regardent; ils ne disent rien, ils doivent avoir l'habitude. Vers dix heures, nous nous étendons pour faire un solide casse-croûte. Une maison à gauche, assez loin, des aboiements de chien. On voit mal, ce doit être Massanet. Nous descendons après une pause

d'une heure; il fait froid, nous n'avons pas pu dormir, bien que serrés l'un contre l'autre. Nous rencontrons un Catalan sur une petite route qui monte vers un col. Rencontré pas mal de monde, des femmes; quitté la route, trop de gens. Nous nous perdons dans le maquis et, au prix de grands efforts arrivons à une ferme isolée où le patron nous donnera une soupe de maïs, de l'eau et un coin pour dormir dans sa grange. Soirée splendide, feux, soleil couchant; très en forme.

Nous partons tôt. Soleil ! nous l'aurons jusqu'au jour de notre arrestation. Nous recevons un bon petit déjeuner dans une ferme où un petit gosse nous regarde curieusement. Marche en montagne. A la fin de la matinée, une autre ferme nous tente; nous revenons sur nos pas ... Le patron et la patronne sont affolés ... Les carabiniers passent tous les matins, ils vont venir ! ils nous donnent de l'eau, du pain et des oeufs; nous nous dépêchons de filer par les champs.

- André : J'arrête là le récit de Francis parce que, au fond, c'est toujours la même chose : nous marchons, montons, descendons, nous nous perdons, on nous donne à manger etc ...

Je me suis rendu compte, en lisant son récit, que, si les souvenirs de Francis ne sont pas, en gros, différents des miens, nous n'avons pas, dans le détail, retenu les mêmes choses. La raison en est que, moi, je parlais le catalan, tandis que Francis et Georges étaient coupés de la population. Et je ne sais pas comment nous nous serions débrouillés sans que l'un de nous ait pu se faire comprendre car, n'ayant pas de carte, mais seulement une boussole, nous ne pouvions que voyager de jour, donc pas par les routes, en demandant notre chemin.

Sauf le dernier jour où, mal conseillés, nous sommes descendus vers la plaine, nous sommes en général bien accueillis.

Selon les gens auxquels je m'adresse, nous sommes des déserteurs; depuis des siècles, la zone frontrière en a vu tant passer, dans un sens ou dans l'autre, que cela n'étonne personne. Pour les plus évolués, nous sommes des élèves officiers, des "cadetes".

Pendant la journée, on nous offre du vin ... et du pain, car "il ne faut pas boire sans manger, cela coupe les jambes".

Nous achetons des oeufs, du pain, mais pour les repas je n'ai payé qu'une seule fois et encore c'est moi qui l'ai voulu, car les gens étaient vraiment trop pauvres. Nous mangeons du farou (soupe épaisse de maïs), de l'oullada (sorte de potée avec des haricots et du porc un peu rance), des butifarras (boudin catalan), du fromage, des oeufs au plat avec des rustas (tranches de lard qui remplacent le bacon).

L'hospitalité catalane c'était quelque chose !

Et le summum dans le genre, nous l'avons rencontré le soir où nous avons été reçus comme j'imagine qu'on l'était dans la Grèce antique, lorsqu'on ne demandait pas au voyageur ni qui il était, ni où il allait, car c'était peut-être un Dieu qui visitait la terre.

Après que nous ayons installé nos affaires dans une grange et fait un peu de toilette à la fontaine, on nous conduit pour dîner, seuls, dans une pièce où brûle un feu de bois. En passant devant la porte d'une grande salle à manger, nous apercevons le maître de maison assis au haut bout de la table, entouré de sa famille et de ses domestiques. A la fin du repas, notre hôte nous rend visite; il nous demande si nous avons été bien traités; de questions sur nous : aucune, mais il nous fait l'honneur d'entendre les explications que nous voulons bien lui donner ...

Un autre jour, à midi, à proximité de Santa Coloma, un paysan nous indique la maison de l'Alcade (le maire); voyant notre étonnement, il insiste : "Si, si, allez-y : les gens comme vous il les rassasie (x). Et effectivement, nous sommes très bien nourris, dans le jardin. L'Alcade nous tient compagnie et me questionne : qui sommes-nous, comment est la situation en France, l'attitude des Allemands etc ... Puis il me demande s'il y a beaucoup de "judios" en France; comme je ne comprends pas ce mot prononcé avec la jota castillane, il va chercher un lexique : judio = juif. Que fallait-il répondre ? "Avant on n'en parlait pas et on n'en voyait pas; maintenant on en parle et on en voit quelques uns". Il a l'air satisfait, répétant plusieurs fois "esta bien".

Un soir, nous ratons notre affaire. Reçus dans une famille où nous jouons avec les enfants, un jeune d'une vingtaine d'années m'explique en détail le chemin à suivre sur une assez grande distance; le lendemain matin il me le donne par écrit. Nous avons pensé, mais après coup, qu'il n'aurait pas demandé mieux que de nous conduire moyennant finances.

Nous prenons notre temps, nous ne sommes pas pressés. Une contracture que j'avais attrapée en courant, tout seul, un trois mille mètres, pendant une des sorties qui étaient accordées durant un séjour au petit château (c'était malin !) et qui m'avait gêné le premier jour, a disparu. Francis est assez handicapé par sa chute mais il le cache bien.

Notre itinéraire a été le suivant :

17 janvier	Passage de la frontière entre Montalba et le Roc de France - Massanet de Cabrenys
18	Albanya
19	San Eus - Funt Cuberta - Banyolas - Cornella
20	Canet - San Gregorio - Bescano
21	Santa Coloma de Farnès - San Hilario
22	Arbucias - Breda

Ces agglomérations ne sont que des points de repère, car nous n'en traversons aucune.

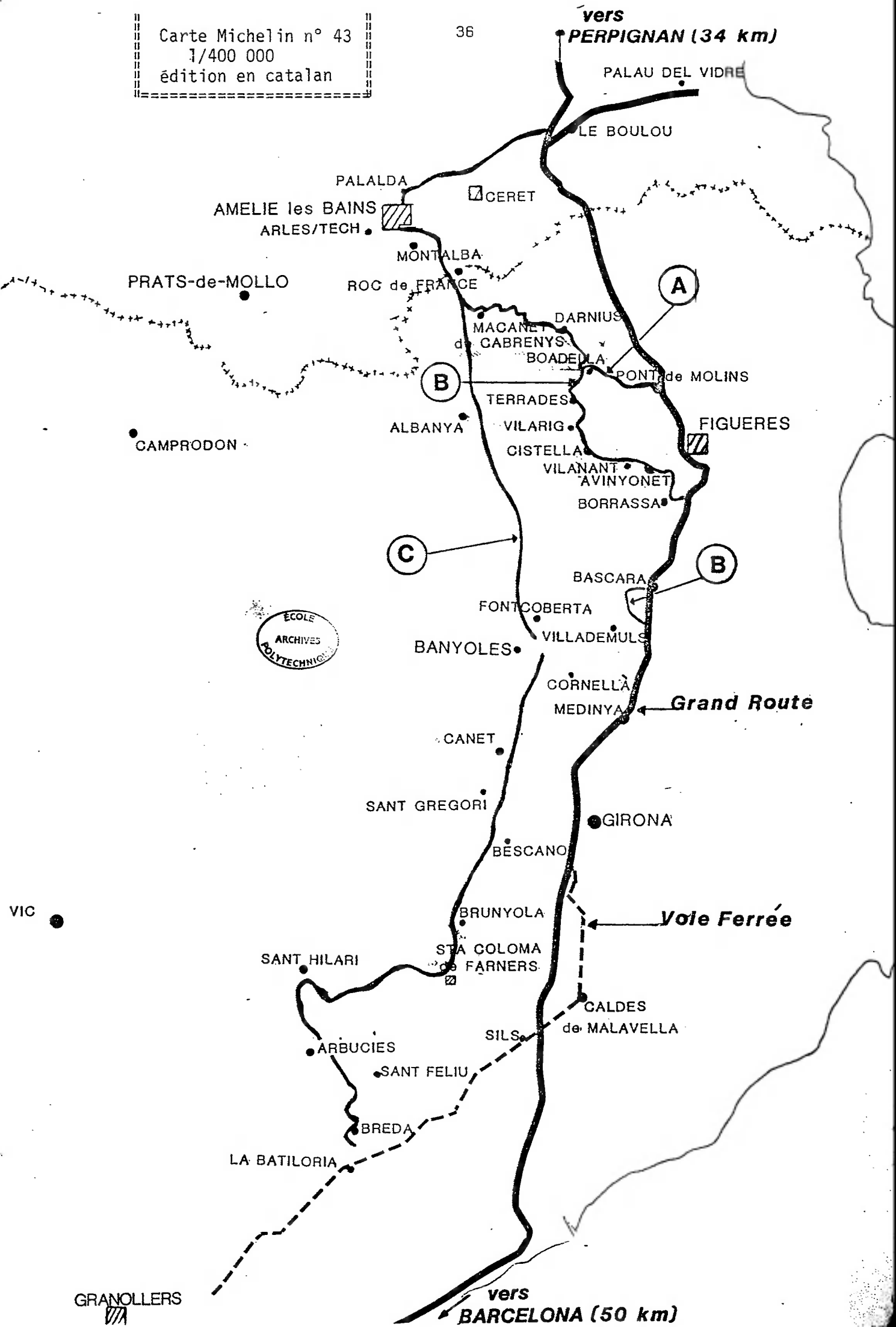
Nous nous entendons bien, sans trop de disputes, même quand nous nous perdons ou traversons un gué où Georges se casse la figure. Une seule fois cela tourne à l'aigre : le jour où, après une longue discussion sur le chemin à suivre, nous nous trouvons enserrés dans un maquis épineux, sur une

(x) "Les rassasie" ne traduit pas bien le catalan "los farta" : il faudrait ajouter "à ventre déboutonné".

Carte Michelin n° 43
1/400 000
édition en catalan

36

vers
PERPIGNAN (34 km)



PRATS-de-MOLLO

AMELIE les BAINS
ARLES/TECH

PALALDA

CERET

MONTALBA

ROG de FRANCE

MACANET
de CABRENYS

DARNIUS

BOADELLA

PONT de MOLINS

TERRADES

ALBANYA

VILARIIG

FIGUERES

CISTELLA

VILANANT

AVINYONET

BORRASSA

(C)

BASCARA

(B)

FONTCOBERTA

BANYOLES

VILADEMULS

CORNELLÀ

MEDINYA

Grand Route

CANET

SANT GREGORI

GIRONA

BÈSCANO

BRUNYOLA

Voie Ferrée

SANT HILARI

STA COLOMA
de FARNERS

ARBUCIES

SANT FELIU

CALDES
de MALAVELLA

SILS

BREDA

LA BATILORIA

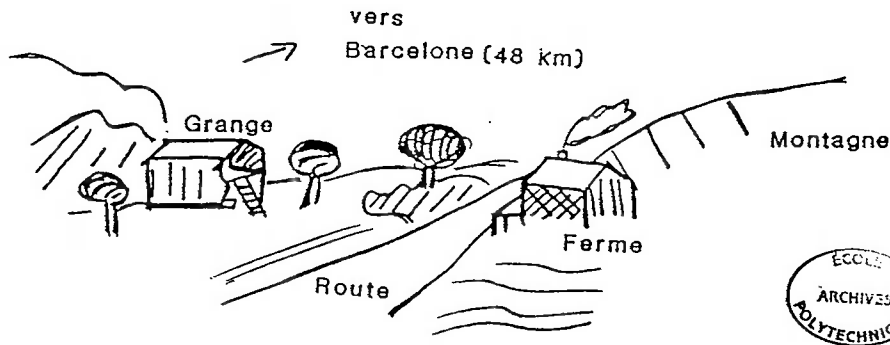
GRANOLLERS

vers
BARCELONA (50 km)

pente à 40 degrés au moins; nous finissons par en sortir, sous l'oeil ébahi de bûcherons qui ont l'air de se demander comment diable nous sommes arrivés à monter par là !

Le dernier jour, nous avons le tort de suivre les conseils d'un quidam (que nous avons appelé Morisot, du nom d'un de nos cocons, mais je ne sais plus pourquoi) et de ne plus continuer par la montagne, mais de descendre vers la plaine. Les gens sont plus méfiants.

- Francis : Brume et pluie ... nous nous arrêtons sur le bord de la route d'Arbucias. Contourné Breda; nous prenons le chemin de San Lupia. San Lupia ! Pas de place; nous redescendons vers la plaine. La nuit vient vite. Tout le monde nous refuse le logement. Marché le long de la route. Enfin, quand il fait nuit (il est plus de 21 h) un paysan nous donne du vin, du tabac et nous indique une grande grange de l'autre côté de la route, où nous pourrions dormir ... Gratias. Nous y allons, dînons solidement, déchaussés. A peine avons-nous fini que voici des lumières qui s'agitent, des ombres qui viennent vers nous ... Nous sommes faits !! Deux gardes civils et le fermier nous parlent en castillan; nous ne comprenons rien; ils tirent un coup à blanc (?) puis le patron monte et nous dit de descendre. Il a l'air très embêté ... Descendus par l'échelle. Les gardes nous fouillent et nous conduisent à la ferme. Nous buvons un verre de lait, la fin de l'alcool, fumons. Les gardes déballent tout et retiennent les couteaux, puis nous conduisent à pied à Breda.



- André : Sur le coup, j'ai cru que c'était notre logeur qui nous avait donnés, mais un des gardes me fait comprendre en castillan, car en Catalogne les gardes civils ne sont pas Catalans, qu'ils nous poursuivaient depuis plusieurs heures grâce aux traces laissées dans la boue par nos chaussures à clous : il n'y en a pas en Espagne.

A Breda, nouvel interrogatoire plus compliqué.

Georges nous avait dit : "Quoiqu'il arrive, je garderai mon nom. J'ai connu des gens qui, après 1918, ont couru plus de vingt ans après leur identité sans jamais la rattraper". Donc, nous gardons notre nom et notre nationalité ... ce qui est facile puisque nous avons gardé nos papiers d'identité.

- Francis : Nous attendons tard, mangeons un pain; puis vers minuit les gardes nous conduisent au cachot; nous sommes enfermés. Ca y est !

Il y a une paillasse métallique, deux planches, deux détritrus de couvertures, des bougies, une ou deux chaises. Je coucherai avec André par terre. Couchés vers 2 heures, après une soirée très gaie passée à chanter des airs de la Revue Barbe. Très peu et mal dormi.

- André : Une fenêtre garnie de barreaux donne sur la rue (fenêtre par laquelle des enfants sont venus nous proposer d'aller nous acheter de quoi manger). La rue est éclairée; les Espagnols se couchent tard, les barreaux sont gros ... aussi je renonce à me servir des morceaux de lame de scie à métaux que j'ai planqués sous la semelle intérieure de mes chaussures. Je n'en dis rien aux deux autres. Lorsque, plus tard, je les ai mis au courant, ils m'ont enguirlandé (en partie avec raison, car, pourquoi n'ai-je rien dit ?) mais je suis toujours persuadé d'avoir eu raison de ne rien tenter.

Le lendemain matin, nous prenons le train pour revenir en arrière à Gérone. Les gardes nous avaient dit que nous serions tout de suite libérés et envoyés en Angleterre. Nous étions sceptiques ... mais enfin ! Nous sommes vite détrompés car, dans le train, se trouvent des Françaises dont les maris sont, justement, en taule à Gérone : elles nous donnent tout ce qu'elles ont à manger, en disant que nous allons en avoir besoin.

Nous arrivons au greffe au moment où nos frères de douleur rentrent de la promenade. Leur nombre nous enlève nos dernières illusions quant à une libération rapide.

Mêlé un instant à la foule, j'en profite pour faire passer livres et jeu de cartes.

- Francis : Nous sommes incarcérés, fouillés, tondus, vaccinés; en combinaison de mécano pendant qu'on désinfecte nos affaires, nous déjeunons en bas, avant de retrouver la pagaille pouilleuse du tercer piso, l'étage des étrangers. Le soir, sales et tondus, nous nous couchons par terre dans la salle n° 1, pleine de crasse, de puanteur. Notre vie de prisonniers a commencé. Notre dernier gueuleton convenable s'est fait ce soir là. Vide, impression déprimante ... Nous resterons là un mois, sûrement un des plus instructifs, sinon le plus, de notre existence jusqu'à présent.

- André : Je n'ai absolument pas gardé le souvenir de crasse et de saleté qui ont tant frappé Francis. Il est vrai que, en 1939, j'avais connu la caserne (et les chambrées, ça ne sent pas très bon la nuit quand on y entre) mais tout de même je crois que Francis exagère. D'ailleurs, nous saurons, après, que nous avons eu de la chance d'être emprisonnés à Gérone et non à Figueras ou à la Carcel Modelo de Barcelone : nous ne sommes pas en cellules et on ne nous a tondu que la tête !

La prison de Gérone est un ancien couvent; les bâtiments entourent une cour assez grande. Les détenus sont logés dans les étages où la circulation est libre entre les salles : un étage d'évadés, un autre de républicains espagnols. Nous n'avons aucun contact avec ces derniers, sauf avec ceux qui s'occupent du "service" (distribution, nettoyage, interprète). Ces Rojos,

condamnés à des 20, 30 ans de prison, et même à mort (ces derniers attendent depuis quatre ans) pour des "délits" forcément mineurs, sinon ils auraient été déjà fusillés, que sont-ils devenus ?

La population des clandestins comprend peu de non-Français, une douzaine de Hollandais, quelques Belges, quelques Juifs allemands ou autrichiens qui sont arrivés à passer; l'un d'eux en était à sa septième année de prison; il avait pu se tirer d'un camp en France, juste au moment de l'occupation de la zone sud; il subsistait à l'économie; je me souviens de son briquet : une petite boîte en fer contenant des déchets de tissus à demi brûlés servant d'amadou, un silex et un clou.

Les Français, eux, étaient en général ... Anglais, Américains, Canadiens (surtout Canadiens car il était difficile de se prétendre anglo-saxon si on ne parle pas l'anglais). Les Français-Français étaient moins de 30 pour cent. L'opinion générale était que ces derniers risquaient d'être refoulés ou, au mieux, qu'ils seraient libérés les derniers. En fait, ce fut le contraire qui se passa, car les Anglo-Saxons ne s'intéresseront qu'aux spécialistes (aviateurs, mécanos ...).

On trouvait de tout : beaucoup d'officiers d'active, un groupe de mécaniciens de Belleville, des pieds-noirs qui rentraient chez eux, pas tellement de jeunes de notre âge (x). Il y avait en particulier deux marins de l'Iris; ce sous-marin était arrivé à sortir de Toulon au moment du sabordage de la flotte et s'était réfugié dans le port de Barcelone à cause d'une avarie. Le consulat de France avait obtenu des autorités espagnoles la prolongation à plusieurs jours du délai de 24 heures qu'un bâtiment de guerre peut passer dans un port neutre, pour réparation. Mais le commandant avait demandé à être rapatrié en France avec tout son équipage !! La majorité de ce dernier s'était égaillée et on trouvait des marins dans plusieurs prisons.

Le fait de ne pas être en cellules mais de pouvoir circuler dans tout l'étage rend la vie plus facile; j'ai pu sauver de la fouille Pilote de Guerre, qui passe de mains en mains, un jeu de cartes qui permet de tuer le temps au bridge; Jean-Jacques Vital, animateur du Poste Parisien, offre de temps en temps un récital de chansonniers, et quelques conférences sont organisées. Nous sommes pris pour des leçons de math.

La nourriture est de qualité acceptable mais en quantité insuffisante. Ceux qui ont de l'argent peuvent acheter à la cantine oranges, figues sèches, harengs saurs (xx), tomates, touron, lait chaud, cigarettes. En fait, notre argent a été échangé au greffe contre des bons (j'ai gardé des pesetas camouflées dans de fausses cigarettes : les billets enroulés et entourés d'un papier, avec un peu de tabac aux deux bouts, le tout dans un paquet entamé, mêlé à de vraies

(x) Nous couchions à côté de deux Juifs algériens, plutôt sympas, dont l'un, Ben-je-ne-sais-plus-quoi était chemisier à Marseille. Un jour, vers 1960, avant d'entrer à l'Opéra, je vais prendre un café dans un de ces petits bars aux lumières tamisées et d'une certaine clientèle. Je reconnais de loin mon chemisier et dis à voix haute : "Je crois bien que nous avons été en prison ensemble" : il paraît que cela a jeté un certain froid.

(xx) Envelopper dans une feuille de journal; piquer une fourchette; enflammer le papier qui, en brûlant, cuit le hareng : c'est un peu salé !

cigarettes : je ne m'en suis jamais servi). Les prix, à la cantine, nous semblent scandaleux, mais une fois en liberté, nous constaterons qu'ils étaient honnêtes et, par ailleurs, les bons qui nous resteront nous seront scrupuleusement remboursés à notre sortie de prison. Francis ne peut se passer de tabac; Georges gueule car c'est la communauté qui doit alimenter son vice !

Nous organisons notre budget pour durer un mois : après on verra !

Les "Anglo-Saxons" reçoivent un peu d'argent de leur consulat. Les "Français" et autres étrangers, rien. Une sorte de caisse de secours est organisée, mais les gens ne sont pas partageux. Dans le groupe de Hollandais, un seul est fauché et les autres ne s'en occupent pas. Moi-même, j'ai quelque chose qui m'est resté en travers de la gorge : un jour, je pèle une orange et me prépare à en manger la peau; un gars s'assied à côté de moi et me la demande; je la lui donne, mais j'ai mangé l'orange au lieu de lui donner le tout.

Malgré tout, les journées s'écoulent sans trop d'ennui : réveil 7 heures, appel 8 heures, déjeuner (plutôt maigre) 8 h 30, appel 11 heures, paseo de 11 à 13 heures, magnan en rentrant, magnan 18 h 30, appel 20 heures.

Le dimanche, tout le monde va à la messe; une brève sonnerie de clairon commande les mouvements réglementaires; un petit orchestre de prisonniers fait un peu de musique : soudain, à l'élévation, il entonne l'air de "Y a un ch'veu sur la tête à Mathieu". La première fois nous avons beaucoup de mal pour contenir notre fou-rire : nous apprendrons que c'est l'hymne de la Phalange ! (ou l'hymne national ?).

Il y a des douches dont l'accès est libre à toute heure de la journée; je les essaie, mais renonce : elles sont trop sales. Francis, lui, persévère, probablement à cause de sa bonne éducation bourgeoise, et c'est pour cela que, seul de nous trois, il attrapera des morpions. Pardi ! dans les douches ils pouvaient changer de menu !

Ils pouvaient le faire aussi au lavoir. Tous les matins nous sortons tous ensemble dans la grande cour pour deux heures. C'est là que l'on peut faire ses achats à la cantine ou essayer de laver son linge; mais, outre que l'eau du lavoir, peu souvent renouvelée, est d'une couleur peu engageante, une cinquantaine de poux y nagent à qui mieux mieux ... je renonce à laver chemise ou slip : entre les morpions et la crasse, j'ai choisi (x).

A la fin de la récréation, les détenus sont mis en rangs au garde-à-vous : "España" crie un gardien, et nous de répondre "Una - España - Grande - España - Libre". Mais au lieu de "Libre" beaucoup crient "Bordela". Leurs voix sont bien noyées dans la masse, mais les gardiens se rendent compte que le cri est anormal; ils prennent l'air méchant mais n'insistent pas.

A chaque appel, les gardiens nous comptent et cela dure longtemps car ils se trompent "Falta uno" - et ils recommencent.

Nous dormons par terre; j'ai eu beaucoup de mal à m'habituer au

(x) Durant toute la guerre, je n'ai eu ni poux ni puces. Par deux fois, en Corse, je me suis fait accrocher par des tiques, très, très mal placées : les ayant arrachées sans précautions, je conserve des cicatrices que je ne peux montrer à n'importe qui.

ciment; l'hiver est doux, le froid est supportable.

Incarcérés le 23 janvier, nous commençons par récupérer. Le 26, Georges écrit à un cousin par alliance, Aftalion, à Barcelone, Francis à un parent dans une compagnie d'assurances à Madrid, Rondeau, et chacun de nous au consul de France à Barcelone (après tout, nous étions Français !). Aftalion réagit le premier et vite puisqu'il nous rend visite le 2 février (pour juger de la rapidité, il faut tenir compte de celle de la poste espagnole) : il laisse royalement 1 000 pesetas au greffe (il paraît que cela a jeté un de ces jus).

Le 4 arrive un représentant du Consulat (lui aussi fait vite). Il voit chacun des Français qui lui ont écrit : "on s'occupe de vous" qu'il dit. Effectivement, le 12 février, les premiers libérés sont des Français. L'espoir renaît.(x)

Le 18, pendant la promenade, Francis est appelé au greffe. En rentrant, Georges et moi passons devant lui : nous lui voyons une figure longue, longue, et il nous dit, d'un ton pas joyeux du tout : "je suis libéré". Poussés par la foule et les gardiens, nous n'avons pas le temps d'en savoir plus. Le soir, nous recevons un colis et, à l'intérieur de l'emballage d'une tablette de chocolat, il nous raconte : son cousin de Madrid n'est pas un vague employé mais le directeur d'une compagnie d'assurances. Ayant le bras long, il a su nager dans les ministères; son agent à Gérone est venu chercher Francis, qui passe directement de la prison au meilleur hôtel, où il pourra s'épouiller. Quelques jours après il sera logé à Barcelone, chez le directeur local dont la femme était ... enfin, disons qu'elle avait un certain tempérament. Ayant invité Francis pour le thé, elle le reçut dans une tenue plutôt légère : il eut beaucoup de mal pour se sortir des griffes de "Madame Putiphar" comme il l'appelait. Il paraît qu'elle était grosse, très grosse. C'est peut-être cela qui a permis à Francis de ne pas avoir eu trop de mal à jouer les Joseph.

Le 24 février au soir, grande nouvelle : nous serons libérés demain. Un peu sceptiques, car "mañana" est un futur indéterminé, nous constatons le lendemain que c'était un futur immédiat, puisque, en début d'après-midi, nous prenons le train pour Barcelone, en compagnie d'un second groupe de "Français".

Ceux qui restent font grise mine, surtout ceux qui ont cru bien faire en changeant de nationalité et qui se disent qu'ils n'ont pas fait le bon choix.

Georges et moi ne nous rendons pas encore compte de notre chance (un seul mois de prison, c'était vraiment rare). Nous croyons que nous devons notre libération à Francis.

(x) Sur la libération des Français, voir "Barcelone" p. 46 .

4 - LYON - BARCELONE

D - Pierre BRUNSCHWIG -

- Pierre : La filière était la vôtre, mais elle a lâché car, à l'arrivée à Perpignan, il y avait une rafle monstre qui désorganisait tout. Nous nous sommes raccrochés à une possibilité, avec départ le jour-même, en car, pour une ferme dans la montagne. Le passeur, vénal et espagnol, a pris un groupe important. Après une nuit à la ferme, il nous a passés en zone interdite, en cheminant dans une tranchée de voie ferrée, par groupes de 3 et 4. Une patrouille allemande nous a obligés à quitter la tranchée et à nous camoufler. Ceux qui n'ont pas pu sortir ont été pris. Je ne les connaissais pas.

Après, nous avons marché à l'estime, sans guide : il avait décampé avec les fonds. A la nuit, des charbonniers nous ont guidés, bénévolement, vers la frontière et nous ont indiqué le passage, en se tenant à distance. Nous sommes passés au lieu dit le Roc de France et descendus sur Figueras, où nous avons été cueillis.

Nous avons été ensuite transférés à Gérone, puis en liberté surveillée à Caldas de Malavella.

Vous avez trouvé notre piste, nous avez aidé matériellement et mis en bonne place sur les listes.

- André : La prison de Figueras a été l'une des plus surpeuplées, avec 30 personnes par cellule de 20 mètres carrés. Cela tient au fait que beaucoup d'évadés étaient arrêtés peu après le passage de la frontière. Figueras se dégorgeait périodiquement soit sur Gérone, soit sur le camp de Jaraba, réservé aux officiers, soit sur celui de Miranda de Ebro en pays basque, qui accueillait surtout les faux "Anglo-Saxons", et enfin sur Caldas de Malavella.

E - HERTZ

- Hertz : Je suis parti par une filière des jésuites de la rue d'Auvergne, à Lyon, et des Amitiés Africaines. Je n'ai averti personne de mon départ, sauf Francis à qui j'ai donné une lettre pour le sous-gou, mais je ne lui ai pas donné le tuyau, ni non plus à mon frère Roger.

A Prats de Mollo, nous nous sommes trouvés un groupe de huit, en majorité des officiers et quelques Juifs, dont J.J.Vital.

Le 19 décembre, nous avons passé la frontière, sans problèmes.

Le guide nous a indiqué une maison, plus bas, où une femme nous

accueille, mais avertit immédiatement les gardes civils.

Ceux-ci, très aimables, nous invitent le soir à un bal et, le lendemain, nous conduisent à la prison de Camprodon. J.J. Vital essaie de se suicider en se tailladant les veines.

Nous sommes emmenés le lendemain à la prison de Figueras.

Interrogé par un officier espagnol qui m'accuse d'être communiste, je suis classé officier grâce à la carte d'identité de l'X que, par hasard, j'avais avec moi.

Je suis resté en cellule 45 jours et, le 2 février, j'ai été transféré au Balneario de Jaraba, qui était un camp pour officiers. Je l'ai quitté le 20 mars, grâce à la Croix Rouge, et envoyé sur Madrid.

- André : J.J. Vital a été transféré à Gérone (et non Jaraba, car il n'était pas classé officier) où il aurait pu me parler de Hertz !

F - COMMENTAIRES

a) Les interventions de la police ou de la gendarmerie françaises ont été finalement assez anodines. Elles se bornèrent à des pressions morales : comme le raconte René "après tout, ils étaient français, eux aussi !".

b) Jacques et les quatre sont arrivés jusqu'à Barcelone, et par les mêmes moyens. Or, il semble que ce soit eux qui aient pris le plus de risques en n'évitant pas systématiquement les agglomérations et en voyageant souvent de jour. En fait, il est évident a posteriori que les irréguliers qui les ont guidés ne pouvaient circuler commodément dans les régions écartées où je suis passé.

c) Pour voyager en clandestin dans un pays étranger, il est indispensable de ne pas se faire remarquer, c'est-à-dire avoir l'air autant que cela est possible, de gens du pays. Les guides, qui le savaient bien, ont toujours commencé par modifier l'aspect extérieur de leurs clients.

C'est bon à savoir pour la prochaine fois.

d) Sauf Pierre, nous avons eu affaire à des gens honnêtes : le changeur, l'hôtelier, le guide en France, les guides en Espagne, les gens en Espagne, et même en prison.

Nous avons eu beaucoup de chance.

e) A partir de la mi-février, les Allemands allaient essayer de boucler la frontière, en établissant une zone interdite de 15 kilomètres tout le long des Pyrénées. Si nous, nous sommes passés les doigts dans le nez, les passages allaient devenir plus difficiles et plus dangereux (Pierre en a fait la triste expérience).

f) Trois choses ont contribué à écourter notre séjour en prison et en Espagne :

- l'afflux d'évadés qui par leur nombre posait un problème délicat aux autorités espagnoles;
- les revers allemands (outre le débarquement en AFN, la perte de la Tripolitaine en janvier et la chute de Stalingrad le 3 février) amèneraient Franco à adopter une politique plus souple;
- Enfin, les difficultés alimentaires en Espagne, qui allaient donner aux Alliés un moyen de pression (on a dit que nous avons été échangés contre du blé - ou du phosphate, ce qui est plus vraisemblable).

De tout cela, bien sûr, nous ne savions rien : intuitivement, nous sommes partis au bon moment.

g) La filière.

- Jacques : J'ai cru jusqu'en 1976 que la filière que j'avais reconstituée à Amélie était celle même de Hertz.

En effet, l'adresse donnée par son frère comme point de départ du présumé fil d'Ariane, était celle d'un quincailler et retrouver un quincailler à Amélie, Pouzens, m'avait fait penser que c'était, en fait, la suite retrouvée de la filière; et Pouzens m'avait entièrement confirmé cette croyance, me disant qu'il avait vu passer entre autres un gars qui répondait au signalement de Hertz, tout à fait à la date correspondante !

Je n'avais jamais pensé à un recoupement. Ce n'est qu'incidemment, en 76, que Hertz m'a complètement détrompé, me précisant que sa filière passait par des religieux et l'avait amené à Prats-de-Mollo et non Amélie.

Donc, en fait, la filière d'Amélie était nouvelle et aucun d'entre nous ne le savait.

Roger Hertz ne m'en paraît que beaucoup plus coupable de n'avoir rien dit à l'époque du pénible voyage que j'ai fait pour être sûr de la continuité pour vous autres, et faire comme si tout cela ne tenait qu'à sa seule perspicacité.

- André : Roger se prenait très au sérieux et avait un côté agaçant avec ses airs de conspirateur.

Nous avons été très sévères envers lui, rendant sa légèreté responsable des ennuis de Jacques à Perpignan.

En fait, la filière par le M. Palazine a pu casser sans que Roger ait pu en être averti, et sans qu'il s'agisse d'une légèreté de sa part. Mais mystère : d'où la tenait-il ?

Nous avons cru que c'était celle de son frère. Or, celui-ci dit n'en avoir parlé à personne. Peut-être était-il tenu au secret le plus absolu, mais, même ainsi, comment n'en a-t-il pas dit un mot à Francis qu'il chérissait tant ?

Et si Francis avait su quelque chose, pourquoi n'en aurait-il jamais parlé ni en Espagne, ni en AFN, ni en Angleterre, alors que la divulgation du secret ne présentait plus de dangers ?

Nous avons mis au passif de Roger l'adresse de Jimenez-Phalangiste : il nous a caché qu'elle venait de Jacques.

En ce qui concerne la marche à suivre après la frontière (aller à Vich, prendre le train), Roger a bien dit à Jacques que ce n'était qu'une idée sans garantie.

Finalement, je le déclarerai non coupable.

Par contre, ceux qui, bien que ne sachant rien, donnaient des conseils (prendre le train, se présenter aux consulats anglo-saxons) sont des criminels.

h) Certains lecteurs seront étonnés de voir combien notre départ a été un saut dans l'inconnu, sans beaucoup de préparation et sans filet.

Des sauts dans l'inconnu, on en fait d'autres : quand on change de situation, quand on se marie ... (il est vrai que, dans ces cas-là, on ne risque pas sa vie). Mais sans inconscience on ne fait rien (le courage, c'est plus de 80 pour cent d'inconscience).

Etait-il possible de faire autrement ? J'en doute : seuls les réseaux de résistance pouvaient avoir leur filière jusqu'au Portugal, mais nous n'en étions pas.

i) Il y aurait eu environ 33 000 évadés de France, dont 5 000 ont été arrêtés ou tués au passage de la frontière, ou morts de fatigue ou de froid. 1 000 d'entre eux sont morts en déportation.

Sur les 28 000 restants, 5 000 étaient des non-combattants (enfants, femmes, personnes âgées).

Les engagés ont été 23 000 et 10 000 d'entre eux seraient morts au combat.

5 - BARCELONE

Comme je l'ai dit au début, je n'ai disposé pour cette période que de très peu de documents écrits. Je n'ai donc transcrit que des souvenirs des uns et des autres. Par ailleurs, adopter un ordre chronologique était impossible, d'autant que ce que je peux raconter intéresse des domaines très différents.

Aussi, ai-je présenté les choses par thèmes.

a) - Le Consulat de Vichy

Après avoir récupéré Fred et René, M. Vernis s'occupe de ramener Abel et Jean. Bien que les contrôles de police soient toujours à craindre, c'est chose faite le jour même, grâce à un chauffeur débrouillard.

Jean et Abel font une courte escale chez les Vernis, puis sont hébergés par la veuve d'un officier de Franco tué pendant la guerre civile, tandis que Fred et René le sont par un ouvrier, non loin des deux autres.

Ils reprennent figure humaine mais ne peuvent sortir. Jean en profite pour écrire son journal de route, commencer à apprendre l'espagnol et discuter avec les deux fils de son hôtesse (âgés de 12 et 16 ans, élevés dans la casuistique des Jésuites, qui fera à Jean l'effet d'un truc moyenâgeux).

Pendant ce temps, Vernis cherche un moyen pour régulariser leur situation ou mieux, pour leur permettre de poursuivre le voyage. Il prend contact, à titre privé, avec M. Castéran, Consul Général de Vichy certes, mais dont la sympathie va toute entière vers la France combattante.

Grâce aux contacts que Castéran a noués avec les autorités espagnoles, les quatre ne sont plus obligés, au bout de deux ou trois semaines, de rester cloîtrés. Castéran essaie, sans succès, de les faire partir en règle sur Madrid.

Finalement, ils sont présentés à la police comme des mineurs de moins de 17 ans (qui, comme les gens âgés de plus de 40 ans, n'étaient pas jetés en prison).

Jean, à la fin d'un interrogatoire fort pénible (heureusement, a-t-il dit, que je savais comment déjouer les pièges d'un colleur) arrive à faire croire aux policiers qu'on ne peut entrer à une certaine école, l'Ecole Polytechnique, si on a plus de 17 ans. Non, il n'a pas de preuves, mais ses camarades ont une carte d'identité de cette école (Jean sait que la date de naissance n'y figure pas). Les policiers n'ont certainement pas été dupes, mais comme nos cocons ne se sont pas coupés, ils ont jeté l'éponge, et voilà nos mineurs libres de leurs mouvements à Barcelone.

A côté de Castéran, il y avait au consulat Besse-Desmoulières,

Gastembide, Roger et tout le petit personnel. Sans vouloir diminuer les mérites de Castéran qui était le patron, on doit dire que Besse-Desmoulières était la locomotive qui tirait les autres.

La question ne nous ayant pas préoccupés à l'époque, nous ne savons pratiquement rien sur l'évolution du consulat, sur la façon dont s'est mise en place l'aide aux évadés.

Beaucoup de questions se posent : quelle a été son attitude avant le débarquement en AFN (si elle a été favorable aux Alliés et à la France Libre, cela n'a pu être que de façon clandestine) ; quelle a été la "tendance" après le 8 novembre : Giraudiste ou Gaulliste ? (je n'ai pas le souvenir que la question ait été débattue à Barcelone, et c'est ce qui explique le choc que nous avons reçu en arrivant au Maroc (voir dernier chapitre).

Quelles ont été les liaisons avec les services américains ou anglais ? Jacques fait du Consulat de France, puis de la Croix Rouge, une simple annexe du Consulat américain. Cette opinion est vraisemblablement le résultat d'une intoxication (voir plus loin). Si des contacts ont forcément existé, cela n'a pu être qu'à très haut niveau. Si elle a bénéficié d'appuis, financiers entre autres, l'action du Consulat a été, à mon sens, une affaire purement française; Jean et Abel qui y ont participé d'infiniment plus près que moi, sont de mon avis. - Et une preuve en est que les faux Américains, Anglais, Canadiens, n'ont pu être libérés et gagner l'AFN qu'à partir du dernier trimestre 1943. Les Anglo-Saxons leur versaient un petit subside, mais ne se sont occupés que de leurs vrais nationaux, des techniciens dont ils avaient besoin (pilotes, mécaniciens), d'hommes politiques en vue (par exemple Jules Moch) dont ils espéraient qu'ils gêneraient de Gaulle, ou enfin de personnes qui présentaient des références particulières (tel Jacques) (x).

La pagaille politique qui régnait en AFN avec la présence de Darlan, puis son assassinat, l'attitude des Américains qui s'étaient appuyés sur les Vichystes, mais qui étaient débordés par les querelles entre Français auxquelles ils ne comprenaient rien (ils ont dû faire libérer le groupe de résistants qui avaient préparé le débarquement et qui avaient été arrêtés comme traîtres !), la totale inexpérience du brave général Giraud en matière politique : tout cela ne facilitait pas les choses en Espagne.

C'est pourquoi il est hors de doute pour moi que la mise en place du système de libération des évadés se doive, plus qu'à une volonté gouvernementale, à l'action d'individualités de la base tels Besse-Desmoulières ou Castéran; et ce, d'autant plus que les premiers résultats ont commencé à apparaître fin janvier : nous avons écrit de Gérone au Consulat le 26 et reçu la visite le 4 février de quelqu'un du Consulat.

Ce qui a facilité les choses, ce sont les défaites allemandes en Cyrénaïque et surtout Stalingrad et les difficultés économiques en Espagne qui amèneront Franco à commencer à changer de camp.

Il convient de noter que tout le personnel consulaire en Espagne n'a pas agi comme celui de Barcelone (par exemple celui de Valence).

(x) On mesure combien ce qu'on nous racontait en France, avant notre départ, était faux.

Cette situation du Consulat de Vichy travaillant pour la France Combattante, ne pouvait durer longtemps. D'autant que l'Ambassadeur à Madrid, Piétri, n'était pas, mais pas du tout, du même bord. Aussi, un beau jour (fin mars ?), alors que la visite de ce dernier était annoncée, tout le monde déménagea quelques immeubles plus loin, toujours sur la place de Catalogne, sous l'égide de la Croix Rouge Internationale.

Et ce ne furent pas seulement les gens qui déménagèrent, mais aussi tout ce qui pouvait servir : les cachets, les sceaux ... Jean et Abel s'étant chargés du bureau du consul.

Ce déménagement fut précédé d'une semaine curieuse où l'on vit des employés qui avaient un papier à faire signer, aller d'un bureau à l'autre : "Ah ! non, je ne peux pas signer ça, voyez un tel" - "mais j'en viens" ... Je suppose que les gens n'avaient pas donné leur démission tous en même temps (à moins qu'ils aient été révoqués). Il en resta un, peut-être tiré au sort, pour assurer une continuité administrative (à moins que ce fut comme espion).

Castéran fut remplacé provisoirement par le consul de Valence, puis par d'Héricourt (un ex-journaliste de Gringoire, journal de sinistre mémoire) qui tentera de s'opposer aux libérations, mais il était trop tard, la mécanique était bien rôdée.

b) - Jacques

Jacques, arrivé le premier à Barcelone en compagnie de Sciama (x), s'est trouvé amené par les circonstances à suivre une filière, qui fut tout à fait différente de la nôtre, et qui permet de comparer la façon d'agir des Anglo-Saxons à celle des Français.

Mme Jimenez, pour les sortir des griffes de son phalangiste de mari les conduit chez une de ses amies où ils sont accueillis en héros et où ils ne resteront que quelques jours, car Sciama peut contacter des amis de sa famille, lesquels les mettent en contact avec le consulat américain.

Ils y tombent entre les mains d'un Français "Gaston" - lieutenant Liévin-Maujeol (?) - et de son adjoint "Albert", un Grec francophone : "Tout va aller très bien, mais un tas de gens attendent, il y a des départs périodiques. Vous avez de l'argent ? Tant mieux car nous avons peu de fonds".

Jacques et Sciama sont logés chez deux familles d'ouvriers communistes, l'une pour le jour, l'autre pour la nuit. Ils ne sortent que pour aller de l'une à l'autre (300 m) et sont totalement coupés du monde extérieur. Des rares visites de Gaston ne sortent que des propos dilatoires. L'esprit tournant en rond, ruminant seuls toute la journée, ils finissent par être nerveux et très inquiets : que cachent ses propos si peu crédibles ? Les dévaliser ? Les faire disparaître ? Le consulat n'est-il pas une simple couverture cachant des activités louches ?

Finalement affolés, ils pressent vivement Gaston qui leur promet un départ rapide sur Madrid, par le train, avec un faux "triptico" (document que

(x) Il est venu vite : ayant passé la frontière le 5, il arrive le 9 ; les quatre arrivent le 17.

tous les Espagnols doivent obtenir pour pouvoir voyager).

Sensation de piège; ne parlant pas espagnol, le triptico ne résistera pas un instant au moindre contrôle. Jacques et Sciama refusent; ils sont déménagés au Barrio Chino, chez deux Françaises accueillantes aux hommes seuls. Ils y resteront une semaine et ce séjour sera comme un rayon de soleil; en tout bien et tout honneur je pense. Jacques y sera soigné d'un phlegmon comme par deux mères. Je me souviens d'une anecdote qu'il m'a racontée : un soir les deux Françaises ont recueilli un troisième clandestin. N'ayant pas de lit disponible, elles l'ont fait coucher entre elles deux : commentaires le matin "Eh ! il n'a pas été très tranquille, cette nuit, le petit".

Ils retournent chez leurs logeurs antérieurs, mais les fonds sont en baisse et la nourriture s'en ressent.

Un beau jour, Gaston leur dit que des camarades à eux sont arrivés; mais il faut attendre encore quelques jours pour que Gaston se décide à leur donner l'adresse et les engage à y aller à pied, ce qui est contraire à la politique de réclusion volontaire qui leur a été conseillée jusqu'à présent.

Après une demi-heure de marche - munis de leurs accessoires de toilette et de vêtements de rechange, par crainte d'être arrêtés - ils retrouvent deux des quatre (Jacques ne se souvient plus desquels, ni quand) qui ont été frappés par leur air de bêtes traquées sortant d'un trou et pressées d'y rentrer le plus tôt possible.

Il est difficile de faire la part entre ce qui a pu être de l'auto-intoxication et la réalité. Il est vrai que l'histoire du départ sur Madrid n'était pas sérieuse et que Gaston qui venait parfois grenouiller au Consulat de France, y était considéré comme un personnage louche.

Jacques ne sait plus exactement à quel moment se placent les retrouvailles : il semble que ce soit entre celui où les quatre ont pu sortir sous la garantie officielle du Consulat, et celui où ils ont été mis en règle comme mineurs de moins de 17 ans.

Jacques et Sciama retournent dans leur tanière, mais Abel apprend à Jacques qu'un de ses cousins, Lhemann, est arrivé à Barcelone avec sa famille, dont trois filles; les Lhemann les recueillent et les mettent en relation avec leur propre protecteur, Marsans, un Espagnol qui joint à une banque une grosse agence de voyages.

Sur l'insistance de Lhemann, Marsans qui, par ailleurs, a pris Jacques en amitié - il envoie un télégramme aux parents de Jacques en Suisse - s'occupe de le faire prendre en charge par le Consulat anglais. Il donne sa garantie, mais cela n'aurait pas suffi si Jacques n'avait pas eu des références.

Son père, normalien, avait été mêlé, à la fin de la guerre 14/18, comme interprète, à la conférence de la paix. De là, il était passé au secrétariat de la Société des Nations à Genève.

Grâce à ces références et à la garantie de Marsans, Jacques reçoit une carte d'identité de Canadien, né à Halifax. (A partir de là, je ne sais pas ce qu'est devenu Sciama).

Et le 15 mars, Jacques prend le train pour Gibraltar, avec une escale à Madrid chez Marsans (qui lui appelle par téléphone ses parents à Genève).

Ce départ, seul, tandis que nous restions pour un temps indéterminé à Barcelone, n'a pas été sans tourmenter Jacques-le-scrupuleux. Le problème a été débattu entre nous et nous avons estimé que s'il avait la chance d'avoir "sa filière" qui paraissait sûre, il fallait qu'il en profite. (Il sera question de son passage à Gibraltar dans le dernier chapitre).

En définitive, si Georges et moi avons été accueillis en gare de Barcelone par Francis et Jacques, nous n'avons vu ce dernier qu'à peine deux semaines.

Ce que je viens de raconter montre bien ce que j'ai déjà dit, à savoir qu'il n'était pas facile d'obtenir une aide efficace des Anglo-Saxons.

c) - La coconos au Consulat.

Je devrais mettre comme titre : "Abel et Jean au Consulat" car, s'il est vrai que Francis, Georges et moi avons participé, le travail le plus important a été fait par les deux premiers.

Le surcroît de travail provoqué par l'afflux des évadés, amène Castéran à demander de l'aide. Après la régularisation de leur situation, Abel et Jean s'installent dans le hall du Consulat, derrière une petite table. Ils font des fiches, tiennent des registres. Ils reçoivent des clandestins, les font parler, essaient de faire une petite enquête. Bientôt, ils alternent Consulat et Police à laquelle ils remettent la caution du Consulat (de Vichy) comme quoi il s'agissait bien de citoyens français, même s'ils n'avaient pas de papiers d'identité. Et, au bout de quelques jours, le clandestin était présenté à la police, ou le prisonnier libéré. Chacun recevait une carte d'identité de résident temporaire à Barcelone : ce n'était pas le billet de départ pour l'Afrique, mais c'était cependant un grand pas.

- Jean : C'est ainsi que nous devinmes amis du senor Alonso, jefe superior de policia, oficina de extranjeros, de son adjoint (qui interrogeait le menu fretin en notre présence) et des secrétaires.

Nous avions nos petites entrées, de plus en plus faciles au fur et à mesure que le front allemand reculait en Russie et en Afrique; nous calmions les impatiences des compatriotes qui languissaient dans les antichambres. L'atmosphère était celle d'un commissariat de police, à la fois brutale et bon enfant.

Les moments les plus émouvants étaient ceux de l'accueil, à la sortie de la Carcel Modelo, de Français libérés. C'était souvent la nuit tombée, mais on pouvait lire sur leurs visages une joie si intense; on entendait leurs poumons aspirant avec délices l'air de la liberté, et ils nous considéraient comme leurs sauveurs.

L'accueil au Consulat nous permettait de voir défiler des personnes

de tous types, depuis l'homme sans papiers, à l'accent oriental, me glissant des billets pour que j'assure plus vite son départ, jusqu'à cette femme exigeant qu'on l'envoie d'abord à Madrid où elle voulait visiter le musée du Prado (!!).

Mais il y a eu pire. Un beau jour, je vois arriver, très condescendant, un attaché de l'ambassade de France à Ankara, qui rentre de Turquie et désire continuer son voyage sur Paris. Il me donne l'impression de vouloir remonter le courant. J'en parle à Castéran qui prend son passeport diplomatique et me dit de le faire lanterner. J'ai eu droit à plusieurs visites de cet énergumène qui, s'impatientant, finit par demander à être reçu par le Consul Général; celui-ci, d'une voix grave, lui "avoue" qu'il a perdu son passeport : que faire ?? Comme cela faisait un certain temps qu'il était là, qu'on commençait à se connaître, que je lui avais raconté notre voyage du nord vers le sud, il a fini par se porter volontaire pour partir avec nous ... ce qu'il fit. Il devait être décoré de la Légion d'Honneur pour avoir conduit le premier char de la 2ème DB qui entra dans Paris !!!

- André : Jean et Abel auraient pu, s'il y avaient pensé, se constituer un carnet d'adresses qui leur aurait été fort utile pour leurs carrières ! Car combien d'officiers supérieurs, de généraux, de diplomates, de hauts fonctionnaires, désarmés parce que sortis de leur cadre de vie et de leur routine habituels, en prison ou en situation irrégulière, se sont sentis sauvés quand ils ont vu Jean ou Abel à la sortie de prison ou dans l'antichambre du Consulat !

La situation des apatrides, des ressortissants des pays annexés au Reich ou de ses alliés, était souvent dramatique, car il n'existait à l'époque aucun organisme pour les prendre en charge. Si Jean, de sa propre autorité, a pu en faire passer quelques uns dont il avait jugé le cas digne d'intérêt, la grande majorité était impitoyablement refoulée. Je me souviens par exemple d'un officier autrichien qui avait grande allure et qui avait su impressionner Jean favorablement. Ce dernier en parle à Besse-Desmoulières, qui sort de son bureau pour éconduire brutalement et même grossièrement l'Autrichien. Nous en fûmes assez choqués, mais Besse qui ne pouvait rien faire pour lui avait voulu s'en débarrasser définitivement.

On voyait rôder, surtout au début, des personnages louches ("Gaston", un évêque plutôt défroqué) ou mystérieux, comme le colonel (?) Malaise, qui passait pour représenter le 2ème Bureau.

Quelquefois se présentaient des gens intéressants, comme ce costaud, blond aux yeux bleus, 25 ans, qui arrive directement de France d'un maquis de Savoie : il vient aux renseignements : qu'est-ce qui se passe ; qu'est-ce qu'on peut espérer et, probablement, autres demandes à Malaise. Puis il est reparti pour la France ...

J'ai cru longtemps que Georges et moi devions notre libération à Jean ou Abel. Ils ne s'en souviennent pas et pensent avoir seulement donné nos noms, car ils n'étaient en contact qu'avec la prison de Barcelone.

Il semble bien que Pierre, Halpern et Bertaux aient été repérés sur une liste et ajoutés au convoi. Par contre, il est un peu étonnant que Hertz ne l'ait pas été : Jaraña était-il en dehors du circuit normal ? en tout cas, moi, je n'en avais jamais entendu parler.

Peu de jours après notre arrivée, Francis, Georges et moi sommes embauchés. Je ne sais plus ce que faisaient les deux autres, disons le "contentieux"; moi, sous prétexte que je parlais catalan, je me suis mis à assurer la liaison avec les hôtels ou pensions de famille où le Consulat logeait les Français. En fait, beaucoup d'hôteliers parlaient le français.

Les façons d'agir dans les administrations ont beaucoup choqué Jean :

- Jean : Le meilleur moyen pour un étranger entré clandestinement, quels que soient son âge, sa nationalité, ses desseins, le meilleur moyen pour lui de sortir rapidement de prison est de connaître un Espagnol influent ou riche. Les prisonniers doivent avoir le crâne rasé, mais si vous avez quelques pesetas ou si vous connaissez le coiffeur, n'ayez aucune crainte : personne ne vous dira rien, pas même le directeur de la prison. Que de matinées il fallait passer à attendre dans l'antichambre de la préfecture de police pour de multiples formalités. Une relation suffit pour passer devant tout le monde et, aux yeux de tous, obtenir en cinq minutes ce que d'autres doivent attendre dix, vingt heures, et ces messieurs trouvent cela tout naturel. Mon métier consistait à faire passer les Français avant les autres; à cet effet, je devais taper sur le ventre des employés et faire avec eux de grosses plaisanteries; parfois, il fallait aller jusqu'à une distribution générale de cigarettes (le chef aime beaucoup les gauloises : c'est le plus précieux conseil que j'ai pu donner à mon successeur).

- André : Le système des passe-droits, des tours de faveur, existe partout : il ne devient scandaleux que lorsqu'il s'étale sans pudeur à la vue de tous. Mais taper sur le ventre des employés, plaisanter, distribuer des cigarettes, n'est-ce pas tout simplement mettre de l'huile dans un rouage administratif, créer un bon contact ? Ce qui me paraît caractéristique des Espagnols, c'est justement que tout cela se faisait sans bakchich, sans dessous de table : une cigarette, un geste de caballero avaient autant d'importance que l'argent.

d) - Notre vie à Barcelone - Les Aftalion

A notre arrivée à Barcelone, Georges et moi sommes accueillis par Francis, Jacques et les Aftalion. Nous passons par le Consulat pour nous faire enregistrer et y retrouvons Abel, Jean. Puis, toujours avec Francis et Jacques, nous allons dîner chez les Aftalion, où après une bonne toilette, nous réapprenons à manger à une table.

Madame Aftalion (x) nous a loué, tout près de chez elle, un petit meublé, avec deux chambres (xx).

Nous jouissons d'une situation particulière, alors que les Français sont logés en pension, nous touchons une allocation journalière de 30 pesetas (je suppose que les Aftalion payaient le loyer).

(x) Armando Aftalion Rosanes et Victoria Pennaroya de Aftalion (Marqués del Duero 151)

(xx) Chez la Sra Miret (Rocafort_7)

Le matin, tout en allant à pied au Consulat, je déjeûne d'oranges et d'une livre de figues sèches, cela tenait au corps. Le soir, nous dînions pour 10/12 pesetas, quelquefois avec les autres, dans un petit restaurant non loin de chez nous, le Rocio. En 1948, nous sommes retournés à Barcelone, Jacques, Francis, Abel et moi avec Lyna, et sommes allés au Rocio : le patron a prétendu nous reconnaître (?)

A midi, nous mangions dans un autre restaurant où nous retrouvions d'autres Français : Debay, qui sera mon capitaine, Boucher de Crèvecoeur, etc... et Pierre Dac. Ce dernier, refoulé en France après une première tentative, s'était retrouvé à la Carcel Modelo, mais avait trouvé un truc pour se faire libérer.

- Jean : Un jour, el Sr Alonzo me dit qu'il y avait dans la Carcel un prisonnier français devenu fou. Son nom ? Pierre Dac ! On s'est empressé d'en débarrasser notre "Jefe Superior".

- André : L'oeil pétillant de malice, un "os à moëlle" en breloque, il nous aimait bien. Un jour, dans cette atmosphère d'attente où couraient tous les bobards, il s'approche de notre table, l'air tout excité : "vous savez la nouvelle ?" - "non !" - "Quoi ?" - "Il faut attendre". C'était idiot, mais nous avons tous éclaté de rire.

Passé en Angleterre, Pierre Dac fera les beaux jours des émissions françaises de la BBC. Je n'ai pu l'entendre, on m'a raconté quelques uns de ses gags : par exemple, parlant des revers allemands en Russie : "Pour la marche en avant, en arrière !". Abel est resté en relation avec lui. Plusieurs fois il a voulu nous réunir : cela ne s'est jamais fait.

Armando Aftalion, cousin de l'oncle par alliance de Georges, était un gros poussah. Au dîner, le soir de notre arrivée : "Mangez mes enfants, nous dit-il, moi, le soir, une assiette de soupe et un morceau de fromage me suffisent". Effectivement, entre la soupe et le fromage il ne mange rien, mais arrivé le plateau, il se saisit d'un gros reblochon et s'en coupe la moitié !

Il était bien brave, comme on dit dans le Midi. Je n'ai jamais bien su ce qu'il faisait : un commerce de tissus, plutôt du genre marché noir (l'estraperlo). Il aurait très bien compris que nous soyons restés en Espagne jusqu'à la fin de la guerre : "Georges, disait-il, vous savez, la guerre c'est dangereux". Il nous aurait monté un petit commerce.

(A notre voyage de 1948, sa seule réaction devant la voiture de Jacques, une Citroën traction-avant 11 CV : "qu'est-ce qu'on pourrait faire comme contrebande avec ça !").

Victoria ne lui ressemblait pas. Vive, souriante, elle débordait de gentillesse (x). Elle était cultivée, parlant et lisant sept langues. Petite bourgeoise certes, catholique pratiquante, elle avait cependant une largeur d'esprit que je trouvais étonnante, mais qui n'était peut-être que typiquement espagnole, témoin cette conversation :

(x) Utilisant le nom de Victoria, j'ai écrit à mes parents (le 27 avril, la veille de notre départ) une lettre à mots très couverts. Ma mère répondra à Victoria et elles resteront en relations épistolaires. En 1945, à l'annonce de ma blessure, Victoria répondra par une lettre fort touchante.

Victoria : L'autre jour, doña Térésa rencontre le curé, qui boitait : "Pobrecito, que vous est-il arrivé ?" - "Ce n'est rien, voyez, il manque un talon à ma chaussure" - "Voici 100 pesetas et achetez-vous une paire de chaussures neuves". Quelques jours après, doña Térésa revoit le curé, qui boitait toujours : c'est qu'il avait préféré acheter du parfum pour la fille de sa bonne.

Armando : Tu vois ! ces curés ! tous les mêmes !

Victoria : Mais enfin, mon chéri, les curés, ce sont des hommes comme les autres !

La messe c'était quelque chose de curieux : après l'évangile, un prêtre restait en chaire et, tandis que l'office continuait, il tenait la gazette de la paroisse : "certaines d'entre vous se sont plaintes de ce qu'on leur avait volé leur parapluie pendant la messe; que voulez-vous que le curé y fasse ? vous n'avez qu'à faire attention à vos affaires". Aussitôt, grand bruit, et chacune place son parapluie entre ses jambes.

e) - L'Espagne en 1943.

La guerre civile a laissé à Barcelone même, peu de traces matérielles. En 1936, il n'y eut que des combats de rue et l'incendie de nombreuses églises. En 1939, les bombardements ont fait dans les 4 000 victimes (tués et blessés), plutôt dans la périphérie, et les Républicains ont évacué la ville sans combats.

Dans la campagne, on voit plus de dégâts : bâtiments détruits, églises incendiées, munitions abandonnées, canons, chars, véhicules hors d'usage, éclats de bombes (ceci est valable pour la plaine côtière par où s'est fait l'exode des Républicains : dans la montagne par où je suis passé, je n'ai rien vu).

Pour nous qui venions de France, l'animation générale, la circulation intense, voitures, taxis, bus, trams, les brillants éclairages, la foule le soir sur les Ramblas, les magasins dans le centre, richement approvisionnés, tout cela nous a donné un choc.

Ceci est la façade. Côté cour, c'est différent, mais il est difficile de dire ce que la situation économique et le niveau de vie doivent à la guerre civile ou à la guerre mondiale. Les différences entre les classes sociales, la grande richesse côtoyant la grande pauvreté, existent 40 ans après dans d'autres pays.

Un ouvrier gagne 12/15 pesetas par jour; un repas très modeste dans un restaurant en coûte 10, un pantalon de flanelle 100, une paire de chaussures 100 (il est vrai que l'on va chaussé d'espadrilles).

On ne trouve pas ce que l'on veut sur les marchés, même pour les objets de première nécessité. Les produits alimentaires sont rationnés. On dit qu'il part beaucoup de choses en Allemagne.

Aussi le marché noir, l'estra-perlo, fleurit. Et il fleurit au grand jour. Dans les boulangeries, on vend du pain à deux prix : avec ou sans tickets.

Les cigarettes et le tabac de contrebande - contrebande intérieure puisqu'il s'agit de tabac espagnol - se vendent dans la rue "Hay tabaco ! Rubio y negro !" (x)

La pauvreté de l'Espagne se voit aussi aux uniformes des gardes et des soldats.

Le jour où se fête la libération de Barcelone, les fenêtres sont pavoisées (par ordre ?) de drapeaux jaune et rouge ou, à défaut, de draps de lit. Après la Phalange et les anciens combattants, défilent les fantassins : leurs uniformes de toile kaki sont défraîchis et froissés et, comme ils sont en espadrilles, le défilé n'est pas très martial.

J'ai dit drapeau jaune et rouge et non sang et or, car il n'y a pas un seul drapeau catalan. Franco a banni tout ce qui pourrait rappeler l'indépendance de la Catalogne. S'il n'a pu interdire dans la rue l'usage du catalan, dans toutes les administrations, les bureaux de poste, les banques etc ... une affiche rappelle que "l'espagnol est le seul langage légal" et que "les chefs de service sont responsables de son utilisation par leurs employés et leurs visiteurs".

Dureté de la vie et puritanisme n'ont rien changé au Barrio Chino - l'équivalent de l'ex-quartier du Vieux-Port de Marseille, avec sa prostitution. Mais ici, les officines prophylactiques ont pignon sur rue, avec des enseignes au néon "Vias urinarias" (en dehors du Barrio Chino, il y en a une grande face à la Faculté).

Les corridas sont très courues ainsi que le parc d'attractions du Tibidabo qui, cependant, semble avoir connu des jours meilleurs.

Aux parties de pelote qui se jouent sur trois murs, un peu comme au squash, avec des joueurs tout vêtus de blanc pour une équipe, avec une large ceinture rouge pour l'autre, les paris vont bon train : les books s'égosillent à crier la cote qui varie au cours de la partie "Blancos ... Colorados ..."

Les vendeurs de billets de la loterie nationale, à tirage peut-être quotidien, crient à tous les coins de rues "Para hoy ! Sale hoy !".

La circulation des personnes est contrôlée par une police nombreuse : pour prendre le train, tout Espagnol doit se munir d'un "triptico" (nous n'aurions eu aucune chance en prenant le train).

Tout cela - répression et contrôles - explique l'existence des "irréguliers" dont ont profité mes copains.

Toutefois, à Barcelone les contrôles sont, au fond, inexistants. Une fois passée l'émotion de l'arrivée, mes camarades se promènent sans papiers, avec prudence et pleins de crainte au début puis, petit à petit, plus largement, sans qu'on leur ait rien demandé; moi-même, en deux mois on ne m'a jamais demandé mes papiers.

(x) Ce tabac espagnol, coupé en petits morceaux, ne tient pas bien dans les cigarettes. On en vend roulé en forme de cigarette dans un papier grossier qui ne se fume pas. Il faut en changer soit directement à la main, soit à l'aide d'un "gadget" constitué simplement par un morceau de store en bois d'une dizaine de centimètres au carré : on met le vrai papier, le tabac presque en poudre, on fait rouler et on colle : c'est plus facile à faire qu'à décrire !

Les gardes civils nous semblent omniprésents, ils patrouillent le soir sur les Ramblas, ils sont nombreux aux arènes pour les corridas, ils gardent les banques, les consulats. (Mais étaient-ils plus nombreux que les agents ou les CRS aujourd'hui à Paris ?) (x)

Les Argentins ont un jeu de mots : pour "dictatura", ils parlent de "dictadura" - dicta-dure, ou de "dictablanda" - dicta-molle.

L'apparence est celle d'une dictablanda; la réalité est plutôt dure avec les dizaines de milliers d'emprisonnés et les exécutions. Car on fusille encore dans les fossés du fort de Montjuich, nous dit Abel, ainsi qu'à la prison de Gérone. (A vrai dire, je ne garde aucun souvenir de ceci, même après que Jacques m'ait dit qu'il le tenait de Francis) : lorsque le café du matin tardait à venir ou manquait complètement, c'était parce que, à l'aube, on avait exécuté des condamnés et bloqué, à cause de cela, la circulation à l'intérieur de la prison.

Nous n'avons pas assisté à Barcelone à des actions de "résistance". Seul Jacques raconte une scène qui ne paraît pas vraie tant elle est extraordinaire, mais à laquelle il a assisté à Madrid alors qu'il était en transit pour Gibraltar, vers la mi-mars : "C'est la veille de l'inauguration des Cortes, les paseos sont décorés de drapeaux, dont quelques uns nazis, mais ces derniers sont en berne car la veille, l'ambassadeur allemand s'est suicidé. Les hauts-parleurs sont en train d'être réglés. On entend : "ola, ola, 35, 34, 33 ..." et soudain est lancé à toute force, parfaitement clair, le bulletin d'informations de la BBC, en anglais, avec toutes les nouvelles bonnes pour les Alliés, mauvaises pour les Boches : bombardements sur l'Allemagne, reculs en Russie ou ailleurs, sous-marins coulés, ambassadeurs suicidés ... C'est vraiment de première. Je me marre bien, avec les drapeaux en berne, cela a un sel rare."

Les gens se méfient et ne manifestent leurs opinions qu'en catimini - comme ce coiffeur glissant à l'oreille de Jean "Yo, soy un rojo" - ou lorsqu'ils se sentent en sécurité, au Consulat par exemple.

Ce qui est émouvant c'est la confiance que beaucoup, surtout les petites gens, ont dans la victoire des Alliés, victoire qui amènera la chute du régime.

Il n'en a rien été. Et il nous en reste une certaine amertume.

J'ai conservé un article écrit par André Boulloche (X 34), député S.F.I.O., frère de Christiane, la future femme de Jean. C'était en janvier 1951, au moment où la France a renoué les relations diplomatiques avec Franco. En voici un extrait :

Nous ne les oublions pas

.....

De l'Allemagne, les barbelés des camps de concentration m'ont caché presque tout. J'ai mieux vu l'Espagne, dans les premiers mois de 1943 comme voyageur clandestin. J'ai connu la misère et les terreurs de ce peuple, les

(x) Un jour, avec Georges, j'ai observé l'entrée du Consulat anglais : les deux factionnaires n'ont interpellé aucun visiteur. Il est vrai que ces derniers, qui ne devaient avoir rien à se reprocher, entraient hardiment et étaient bien habillés.

Moralité : un clandestin doit avoir du culot, emporter un beau costume et passer chez une repasseuse.

maisons où les veuves de fusillés nous recueillaient pendant le jour - la nuit nous marchions - la présence universelle de la police, les dénonciations. Nous étions "los rojos", les ennemis. J'ai connu surtout les prisons où les futurs soldats de la France combattante étaient envoyés dès leur capture presque inévitable. Dans ces prisons, j'ai cotoyé les républicains espagnols enfermés par Franco depuis plus de quatre ans. La camaraderie active de ces hommes, je l'ai connue, et aussi leur admirable confiance dans la proche victoire des Alliés, dans leur intervention immédiate pour ramener en Espagne la liberté et la dignité humaine, au nom desquelles ils s'étaient battus comme les Alliés se battaient.

Encore six mois ou un an, disaient ces hommes, et nous serons délivrés, grâce à vous, amis ! J'ai quitté la prison le coeur serré par l'optimisme de ces camarades, que je savais exagéré. Mais aussi le coeur plein de l'engagement de les libérer dès que nous en aurions le pouvoir, nous qui avons la certitude d'être à même de nous battre à bref délai.

Cet engagement nous ne l'avons pas tenu, le Gouvernement vient d'en décider autrement. Mais a-t-il pensé aux républicains espagnols - ceux qui ne sont pas morts - qui sont toujours en prison pour avoir défendu, sept années avant nous, la cause que nous prétendons avoir gagnée ?

Nous, nous ne les oublions pas."

f) - La préparation du départ

Un petit convoi d'évadés est parti à la mi-février et depuis, rien. Si nous, grâce à nos activités, nous avons un exutoire, il n'en est pas de même pour la majorité des Français, dont le moral est assez bas (au fond, notre passivité n'est pas très glorieuse). Certains, plus entreprenants, disparaissent, cherchant à sortir d'Espagne par leurs propres moyens. Fred et René se dépensent dans les milieux les plus variés, entrant en relation avec des individus parfois louches et souvent dangereux.

Malgré tout, les choses avancent. Les tractations avec les autorités espagnoles portent sur la quantité de partants - finalement 600 au départ de Barcelone - et non sur leur identité.

C'est donc la "Croix Rouge" qui établit la liste à partir de toutes les personnes inventoriées, dont certaines sont encore en prison - comme Pierre, Halpern et Bertaux.

Jean veille à ce que nous soyons tous inscrits; il peut ajouter quelques noms de protégés et il laisse volontairement des noms de certains qu'il sait partis, pour garder une certaine souplesse.

Et nous arrivons au 28 avril, mais pour terminer ce chapitre, je laisse la parole à Jean : "La veille du départ, nous fîmes une petite fête avec la police : petits gâteaux, etc... et le Jefe ne put pas nous faire plus de plaisir qu'en disant au Consul, en nous désignant Abel et moi : "Ils feront tous les deux d'excellents officiers".

6 - BARCELONE - CASABLANCA

- André : Enfin le grand jour arrive, le mercredi 28 avril; il y a presque quatre mois que nous avons quitté Lyon.

La veille, nous avons rendu à la police notre carte de résident provisoire et signé sur la liste des partants.

Cette liste comprend 600 noms qui ne sont pas tous émargés.

Certains, présents à Barcelone, ne se sont pas présentés. D'autres, lassés d'attendre, sont partis par leurs propres moyens. D'autres, enfin, figurent deux fois, une sous leur vrai nom, l'autre sous un pseudo.

- Francis : Levé tôt, je pars à la recherche de cigarettes et en achète une quinzaine de paquets; (André : les cigarettes et la bouffe, ça comptait beaucoup pour Francis !). Passage au Consulat, distribution des rôles à nos successeurs. Adieux aux patrons, aux secrétaires, Gastambide et Besse viendront avec nous. Je retourne au Rocio où nous avons fait la veille un magnan d'adieu, tous les sept; déjeuner en vitesse.

- André : A la gare de France, grosse pagaille : les partants excités de joie, plus ceux qui ne partent pas, qui voudraient partir et qui ne sont pas sur la liste, plus les amis, ça fait du volume.

Dans un coin, une cinquantaine de gars sont parqués : ils viennent de Caldas de Malabella et, parmi eux, Pierre, Bertaux et Halpern. D'autres viennent tout juste de sortir de la Carcel Modelo : ils n'ont pas l'air de comprendre ce qui leur arrive ! Je leur distribue chaussettes et chemises.

La Cocoños arbore des brassards avec la croix rouge. Pendant que je reste sur le quai, les autres filtrent les partants en pointant les noms et en donnant à chacun un billet. Et à la fin, Jean attribue les noms disponibles à des clandestins "officiels" à qui il donne un bout de papier où est écrit leur faux nom pour qu'ils ne l'oublient pas (on verra que cette précaution n'était pas inutile).

Il y aura en gros une cinquantaine - mais à ceux-ci s'ajoutera une dizaine - de "clandestins clandestins" qui ont échappé au filtrage !

Pendant ce temps, je travaille à faire embarquer les gens (dix par compartiment, dans les trains espagnols) : au début, c'est facile, mais à la fin, quand il s'agit de remplir les compartiments ... j'attrape une extinction de voix !

- Francis : Tout est fini vers 20 heures. Adieu aux Aftalion.
Départ 20 h 30.

Nous sommes tous les sept dans un compartiment, dit "des enfants de chœur", à côté, des policiers et les gens du Consulat. Méga magnan. Nous essayons de dormir à la "vuelta".

- André : Francis veut dire que nous nous assoupissons appuyés sur l'épaule du voisin; puis quelqu'un, fatigué, dit "à la vuelta !" et, avec ensemble, la rangée se penche de l'autre côté : inutile de dire que nous n'avons pas beaucoup dormi !

Le lendemain, dans la matinée, voilà-t-y pas qu'un contrôleur veut contrôler : que faire des "clandestins clandestins" qui n'ont pas de billet ? Aidé de quelqu'un d'autre, je me propulse dans le train avec un wagon d'avance et à chaque compartiment, "Messieurs, est-ce que tout le monde a un billet ?" Si la réponse est négative : "Mettez-vous sous la banquette", et les autres le camouflent au mieux. Eh bien ! croyez moi si vous voulez, arrivé en queue du train, le contrôleur est tout content, parce qu'il a poinçonné 600 billets ... et a trouvé un passager clandestin, mais espagnol, dont on se demande ce qu'il est venu faire dans ce train !

Aux environs de 14 heures, nous arrivons à Madrid où un autre train de Français est à quai; il nous précède vers la frontière.

Vers la fin de l'après-midi, alerte sérieuse : les policiers, listes en main, décident de faire un contrôle. Jean, très embêté, en touche un mot à Besse qui réfléchit quelques secondes. "Evidemment, c'est très gênant, mais s'il y avait un peu de bordel ...". Jean qui n'est pas idiot "organise", aidé de Georges et Abel. Moi, je suis complètement HS car je ne puis plus parler.

- Jean : Nous embrouillons si bien le policier qu'il finit par ne plus rien y comprendre; il ne trouve pas deux fois le même total de voyageurs. Enfin, après une heure de travail, sur la banquette mal éclairée, le nez enfoui dans ses listes, il adopte un chiffre moyen; il écrit le décompte définitif sur une feuille, la 35ème au moins, et la pose sur la tablette devant la fenêtre ouverte : quelqu'un ouvre la porte et la feuille s'envole ! Nous rions sous cape, mais le policier, qui n'est quand même pas idiot, sait bien qu'il nous coincera à la frontière, où nous arrivons vers 22 h 30, en gare de Valencia de Alacantara.

- Francis : Le train de Madrid est arrivé avant nous et, sur le quai, nous retrouvons Hertz et Trocmé.

Gastambide me charge de faire passer les gens à la fouille et à la douane. Jean, Abel et Georges s'occupent du contrôle policier.

- André : Les policiers et Besse sont installés avec les listes devant une grande table; les gens entrent par une porte et sortent par une autre. Les policiers ont le tort de faire partir le train de Madrid avant que le contrôle du train de Barcelone ne soit terminé et quelques clandestins clandestins, malins, s'y sont glissés après avoir donné un nom figurant sur la liste. Au fur et à mesure que le contrôle avance, les choses deviennent plus difficiles car il y a des clandestins-officiels qui ont oublié le nom que Jean leur a donné !

- Jean : Il reste une bonne douzaine de gars : Abel regarde par dessus l'épaule du policier et repère un nom de libre; il sort le souffler à Georges, qui vient me le dire et je le transmets à un des corniauds.

Un des policiers me hèle sur le quai et me dit d'un air tragique : "il y a deux Français qui sont partis sur le premier convoi en empruntant les noms d'autres". Scandale ! Heureusement l'un de ces autres peut prouver son identité grâce à des papiers français, et le second avait déposé sa carte et signé sur la liste; on lui demande sa signature : elle est conforme : allez, passez !

Je commence à ne plus sentir mes jambes, je n'en puis plus. Je liquide les dernières pesetas qu'il me reste en buvant une quinzaine de cognacs; j'envie Fred et René qui dorment à poings fermés allongés sur une banquette.

Il est 5 heures du matin; les policiers, et Besse aussi, sont crevés.

Debout dans un coin, cinq attendent leur sort. Deux d'entre eux ont des noms qui ne figurent pas sur les listes : ils croyaient y être ! (Voilà ce qui vous arrive quand vous êtes de bonne foi). Ils seront refoulés, nous ne pouvons les défendre. Les trois autres sont des clandestins, ils ont donné des noms déjà cochés mais n'ont aucun moyen de prouver leur identité, et pour cause.

- André - L'un d'eux se lance dans une histoire comme quoi il n'a pas pu aller à la police, qu'il a laissé sa carte au Consulat, il ne sait plus à qui, etc ...

Après une discussion pénible et âpre, le policier excédé finit par dire à Besse-Desmoulières : "si vous me garantissez que ces trois messieurs ont déposé leur carte à la Croix Rouge, je les laisse partir". Je revois encore Besse debout, sa serviette fermée bouclée entre ses mains, la cigarette au coin des lèvres, l'oeil à demi fermé à cause de la fumée; il réfléchit vingt secondes : "D'accord, je vous fais un papier" Ouf !!

J'ai trouvé, sur le coup, qu'il prenait une grave responsabilité. Mais lui, qui connaissait bien les Espagnols, savait bien que cela se réglerait avec quelques pesetas.

6 heures du matin, le jour va se lever. "Adieu, les petits", nous dit Besse. Nous sommes crevés; nous remontons dans le train et nous nous laissons tomber sur les banquettes, tassés les uns sur les autres, et tentons de dormir.

- Jean : 7 heures : réveil. Nous sommes au Portugal, en gare de Marvao; tout le monde descend.

A tour de rôle nous faisons l'appel et au fur et à mesure, les gens remontent; les clandestins n'ont pas oublié leur nom. A l'appel de Soufflet Jacques, se présente une femme; les gens sourient, le policier ferme les yeux; tout se passe bien.

- André : Les Portugais s'en fichent : si tous ceux qui entrent, sortent, ils seront contents; une sentinelle à chaque bout des wagons, le train repart.

L'accueil du Portugal est extraordinaire. Nous roulons lentement,

les deux trains ayant été réunis en un seul. Les maisons sont pimpantes, blanchies à la chaux ainsi que les troncs des arbres autour; les gens nous font le V de la victoire; nous répondons par des hurrah. Dans une gare, la Croix Rouge portugaise nous distribue des paniers-repas somptueux.

Je discute un moment avec une sentinelle; je parle catalan, lui portugais et miracle ! nous arrivons à nous comprendre (péniblement il est vrai !).

A la nuit tombante, nous arrivons à Sétubal. Deux bateaux nous attendent : le Gouverneur Général Lépine et le Sidi Brahim.

La Cocoños embarque sur le second vers 1 heure du matin.

- Jean : Je suis à bout de forces; les copains me déchargent de corvée, mais me chargent de trouver des places confortables. Suivant la file, je descends au fond d'une cale mal éclairée dont le sol est couvert de tapis de rafia et de quelques matelas. J'en retiens cinq pour nous huit, tout ce qu'il reste.

Un peu déçu, je remonte sur le pont : il ne reste plus de cabines libres. Dommage ! nous l'aurions après tout mérité ...

1 heure. Tout le monde est à bord, massé sur le pont où l'on nous distribue un repas froid.

Vers 2 heures le navire s'ébranle; quelques personnes sur le quai nous saluent. Marseillaise, même les douaniers sont au garde à vous. Nous quittons l'Europe : quand la reverrons-nous ?

- André : Le Sidi Brahim est un cargo mixte (d'où la cale) qui a la réputation d'être le meilleur rouleur de la Méditerranée mais, grâce au ciel, le temps est beau. Nous établissons notre quartier général dans un canot de sauvetage. Bridges, orgies de cigarettes anglaises, des Players. Mes copains préfèrent coucher sur le pont; je reste dans la cale à cause du froid. Jean est malade à crever avec une crise de foie.

- René : La côte portugaise se déroule à notre gauche. Le Lépine marche à côté de nous et deux petits patrouilleurs anglais nous escortent; ils suivent une route sinueuse de chaque côté de nous. L'un d'eux approche, son commandant nous salue par mégaphone et nous annonce que notre destination est Casablanca : hurrah !

Samedi. Nous sommes convoqués dans la salle à manger des secondes : il s'agit comme par hasard de remplir des fiches. Cette fois ce sont de véritables policiers qui en sont chargés, et ils savent leur métier car, quand on leur demande si, après "antécédents judiciaires" il faut mentionner les mois de prison faits en Espagne ou les contraventions pour absence de plaque à sa bicyclette, ils répondent sans hésitation (quoiqu'après mûre réflexion) que c'est inutile.

Dimanche 2 mai - Très tôt, vers 6 heures, le bruit se répand que nous approchons de Gibraltar. Le bruit a couru que nous avions été détournés à cause de sous-marins allemands qui rôdaient dans les parages.

Nous restons quelques minutes au large pour attendre le pilote qui nous fait passer le filet. La rade est couverte de bateaux, pétroliers, cargos de tous types, liberty ships, tous peints de gris et armés. A côté de nous, un cargo anglais, qui a reçu une torpille à l'avant.

- André : Nous restons à Gibraltar jusqu'au 5 mai.

A bord de notre bateau se trouve Pucheu, ancien ministre de l'Intérieur à Vichy. Bien qu'isolé par une garde discrète, il essaie d'avoir des contacts et de justifier sa politique. Certains veulent le foutre à l'eau; Abel, lui, se contente de l'engueuler copieusement (voir annexe VI, l'Épuration et le procès Pucheu).

Enfin, à la mi-journée, nous arrivons à Casablanca !

Nous défilons devant les carcasses de bateaux que la Marine Française a sacrifiés à son "honneur" en se battant contre les Américains le 8 novembre; les cons ! : un contre torpilleur coupé en deux, le Primauguet à la côte, des cargos, un paquebot, le Jean Bart à travers lequel on voit le jour ...

Arrivés à 14 heures nous débarquons deux heures après. Le quai est pavoisé. Nous défilons entre deux rangées de femmes en uniforme (dans les yeux desquelles Jean et René lisent de l'admiration et de la pitié !!??), pour entrer dans un grand hall, lui aussi garni de drapeaux. On nous distribue des feuilles pour envoyer des messages à nos familles; moi, je n'en ferai rien, ne sachant pas quelles avaient été les réactions après mon départ.

Nous sommes un peu étonnés de voir qu'il n'y a aucun contrôle; on ne sait pas qui a pu se glisser dans le convoi.

Laïus d'un contrôleur civil, plutôt minable, puis d'un général : félicitations, l'armée qu'on réorganise, le matériel américain qui arrive; puis il annonce que l'on nous décore de la médaille des évadés (!!).

Ensuite, tout le monde se précipite devant un buffet somptueux où l'on s'empiffre, même Jean, qui décide que sa crise de foie est terminée.

Nous prenons le train pour Marrakech, un peu dans un rêve. Mais sur le quai, Jean a été abordé par quelqu'un qui le remercie de l'avoir glissé dans le convoi et le présente à Vallin, ex-député P.S.F., en uniforme de capitaine aviateur, avec la croix de Lorraine, qui lui dit que, à Marrakech, nous aurons à choisir entre Giraud et de Gaulle. De quoi ? de quoi ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

7 - MARRAKECH

- Jean : La nuit est venue, on s'installe pour dormir, les uns par terre, les autres dans les filets. Assis sur la banquette, je songe à cette histoire. Il y a donc une telle différence entre les deux clans ? Les cocons, auxquels j'ai parlé de la question, n'ont pas l'air de s'y être attardés. A Barcelone nous en avons discuté, Abel et moi, sans informations, nous basant sur des vraisemblances : d'un côté un général ambitieux qui veut maintenir en France les réformes faites par Vichy, de l'autre un général, peut-être moins ambitieux, qui est entouré de l'ancien personnel de la IIIème République. Nous avons penché pour de Gaulle.

- Francis : 7 heures. Marrakech. Marseillaise, hymne colonial. Laïus d'un capitaine qui a de l'allure avec son burnous noir, mais qui se révèle podneu à son laïus. Puis nous sommes dirigés sur le 4ème R.S.M. (Régiment de Spahis Marocains) avec les aspis et les sous-off; aux murs des chambres il y a encore le portrait du Maréchal.

° °
°

J'interromps un moment ce récit pour regrouper à la file tout ce qui a trait à ce stupide problème Giraud/de Gaulle, et je commence par donner des extraits du journal de Jean.

- Jean : Je frappe au bureau du Colonel du Régiment de Spahis Marocains, que je connaissais, car ce régiment était basé à Senlis. Dodelier et Bruno me reçoivent et me souhaitent la bienvenue - "Surtout n'allez pas vous fourrer avec les Gaullistes, hein !", me dit le Colonel. Je ne réponds rien mais n'en pense pas moins.

A midi, au mess, les adjudants nous interrogent sur l'état actuel de la France et s'étonnent de trouver dans nos propos une position aussi nette contre Vichy. Ces braves types sont persuadés que Pétain est d'accord avec les Américains et aucune indignation ne les secoue lorsqu'on parle de Vichy ou des marins. Vieux sous-officiers de carrière honnêtes - mais tout de même, cet état d'esprit n'est-il pas général dans le pays ? ...

... Un jeune enseigne m'accroche et me parle "en ami" : "Evidemment, si vous allez chez de Gaulle, vous trouverez du matériel moderne, vous naviguez vite et beaucoup. Mais ... mais vous ne trouverez pas le véritable "esprit" (sic) de la Marine; vous risquez de faire une gaffe que les marins (les vrais) vous reprocheront plus tard". Ce discours me décide : j'irai chez de Gaulle.

.....

.....Un autre marin : "Qu'est-ce qu'on leur a mis !" - "Qui. A qui ?"
 "Ben, aux Américains"!!??

Un jeune lieutenant, consul de son métier, passé chez de Gaulle en été 40, déblatère sur la façon dont on les reçoit ici : "les gens d'Afrique du Nord n'ont pas encore compris que c'est la guerre; ils ne tiennent pas à se battre; ils sont encore intoxiqués par la propagande de Vichy qui, décidément, a réussi". Dans son ton, une rancœur amère de se sentir traité par ces gens non comme un traître mais presque.

La question n'a pas l'air d'inquiéter Bertaux et André qui retrouvent leur arme; Pierre est muet mais certainement soucieux. Quant à Georges, je remarque dans son attitude qu'il trouve qu'il n'y a pas de question à se poser. René et Francis, amateurs d'avions, se sont décidés pour de Gaulle; Fred, qui se moque de l'arme et veut se battre tout de suite, reste ici; Hertz est complètement dégoûté de ce pays, mais reste. Quant à Abel, il ne sait pas encore que faire; il hésite et ses tiraillements se lisent dans ses cheveux ébouriffés, ses yeux hagards et ses traits tirés. Pauvre vieux ! Je ne lui dis rien; à sa place je resterais pour éviter de placer la question sur le plan politique.

- André : Si nous connaissions la haine des marins contre les Anglais (animosité viscérale exacerbée par Mers-el-Kebir), si nous savions que des Français s'étaient battus contre des Français Libres à Dakar, en Syrie, et que, en dernier lieu, la Marine et les troupes françaises avaient combattu les Américains lors du débarquement, nous pensions naïvement que tout cela c'était du passé, que la Libération était en marche et qu'un front commun s'était constitué : pas du tout !

Les militaires d'A.F.N. étaient avant tout pétainistes et exécraient de Gaulle, la France Libre, la Résistance. Pourquoi ? Cela tenait pour une part à la méconnaissance de la situation en France : au fond, l'A.F.N. était une cinquième zone à ajouter aux quatre dont j'ai parlé dans le prologue. Mais il y avait probablement autre chose. Ces militaires d'Afrique et surtout les coloniaux auraient eu beaucoup de facilités depuis 1940 pour rejoindre les F.F.L. Seule une toute petite minorité l'a fait.

Se déclarer gaulliste en mai 1943 aurait été un peu minable. Ce respect humain a-t-il joué ? Peut-être. En tout cas, la façade était politique : de Gaulle représentait le retour aux errements de la IIIème République, dont ils ne voulaient pas, sans se rendre compte que, même si certaines réformes de Vichy étaient bienvenues, elles seraient totalement balayées pour avoir été prises sous la botte allemande.

Et ils étaient confortés dans leur attitude par les Américains qui, depuis 1940, misaient toujours sur le mauvais cheval : Pétain, Weygand, Darlan et enfin Giraud, ne reconnaissant de Gaulle qu'en juillet 1944, bien après que les Anglais et les Russes l'aient fait.

Ce qui précède peut laisser croire que je mets tous les militaires d'A.F.N. dans le même sac : bien sûr que non ! J'en ai connu d'aussi dégoûtés que nous, mais je dois dire, plutôt parmi les officiers subalternes. Par contre, Jean raconte : "De retour à Casa, nous fûmes invités René (?) et moi par un général - rien que cela - à venir prendre un déjeuner en famille. Tous nous

firent raconter notre aventure. La mère, nous désignant à son fils tira la conclusion : "Regarde les, ce sont des héros !!". Au café, le général nous demanda, en a parte, de le faire monter clandestinement dans le bateau qui, le lendemain, devait nous conduire vers l'Angleterre, vers de Gaulle.

Pour clore cette question, j'ajouterai que l'opposition gaullistes/giraudistes, Pétain/France Libre, ne disparut pas facilement (si tant est qu'elle ne dure pas encore aujourd'hui). Pierre a fait la guerre dans la 1ère Division Blindée, dont la devise était "France d'abord", sous-entendu "pour d'autres c'est politique d'abord". Quant à moi, je me suis fait traiter de "déserteur de la carte d'alimentation" par un commandant de mon régiment (il n'est pas allé jusqu'à me traiter de traître mais je ne suis pas sûr qu'il ne l'ait pas pensé).

Pour tous d'entre nous, sauf un, le choix fut "technique" : Jean qui voulait être marin, Francis et René qui voulaient être aviateurs, choisirent de Gaulle parce qu'en A.F.N. il n'y avait ni marine ni aviation dignes de ce nom. Les autres qui voulaient l'artillerie ou les chars restèrent sur place parce qu'ils crurent qu'ils seraient engagés plus tôt. Aucune considération politique n'intervint dans les choix.

Mais je ne suis pas d'accord avec Jean, car ce choix avait un sens politique. Seul Abel l'a compris, qui choisit finalement l'artillerie mais dans les F.F.L. et il a eu raison.

En ce qui me concerne, étant déjà aspirant d'artillerie, le problème de la formation ne se posait pas et je suivis tout naturellement le Capitaine Debay que j'avais connu à Barcelone et qui me demanda si je voulais aller avec lui. Il est fort possible que j'aie eu des scrupules d'arriver comme l'ouvrier de la onzième heure chez des Français Libres qui se battaient depuis trois ans (tandis que l'on voyait la fin de la guerre toute proche). J'ai dit "fort possible" car on n'est jamais sûr qu'un souvenir ne se crée pas après coup; mais Lyna se souvient que je lui ai parlé de cela en 1946, donc relativement peu de temps après. Toujours est-il que j'ai toujours regretté de ne pas être allé chez de Gaulle.

Les "Gaullistes" retrouveront Jacques en Angleterre :

- Jacques : Mon frère Etienne était parti aux U.S.A. en juillet 1941 grâce à une bourse de recherche (c'était inespéré) mais je savais qu'il irait à Londres dès qu'il pourrait. Ce fut beaucoup à cause de ce cela que je m'étais rapproché du consulat anglais à Barcelone. Malgré cela, arrivé à Gibraltar, notre "esprit de corps" m'avait repris; nos conversations indiquaient Alger comme lieu le plus probable de ralliement et mon premier engagement fut signé à Gibraltar avec la délégation d'Alger, venue faire un amphi à la vingtaine d'hommes avec lesquels je venais d'arriver.

Dans la soirée je rencontrais dans la rue une bande de matelots F.N.F.L. (x) en bordée, qui m'emmenèrent prendre un pot et me dirent : "vous ne pouvez pas aller chez ces c... là", et pensant à mon frère que je venais d'abandonner, je suis allé avec eux à la délégation F.F.L. locale, j'ai signé un deuxième engagement, F.F.L. celui-là, et suis retourné prendre mes affaires dans l'autre centre où on m'a, bien entendu, insulté comme "déserteur".

(x) F.N.F.L. : Forces Navales Françaises Libres.

Pour reprendre le récit de notre séjour à Marrakech, qu'y a-t-il à dire ?

D'abord que notre situation d'élèves à l'Ecole Polytechnique embarrassait les autorités car elles ne savaient pas comment nous traiter. Assimilés aux sous-officiers à notre arrivée, nous nous sommes introduits dans la catégorie officiers motu proprio; ce n'est qu'en retournant à Casa que nous serons sous-lieutenants.

Jean donnait à un officier F.F.L. un message à faire passer par la B.B.C. : "Les Rayons X ont traversé la matière". Je n'avais pas connu ce message convenu avant le départ : dommage, mes parents l'auraient peut-être entendu.

La Mafia des X a bien fonctionné. Témoin un repas avec 19 personnes à table, dont toute la Coconos. Cette soirée a dû frapper Francis car il la raconte en détails : on a l'impression de lire le récit d'un petit garçon sorti des jupes de sa maman et qui découvre le monde de la turpitude !

- Francis : Après le magnan, très gai, nous nous rendons dans un grand café (comment l'appeler ? salon de thé plutôt) d'un luxe tout marocain. Un grand cercle de 19 fauteuils ... Rien à boire. Sortie aussi remarquée que l'entrée. Nous partons en chantant vers le quartier des "bousbirs". En voilà un : rien à boire ? Longues discussions entre un lieutenant en tenue et la tenancière, à travers la porte entrebaillée, menaces, cris ... "Va appeler la police" crie la mère à une de ses filles. Arrivée des policiers américains. Nous repartons dans les ruelles sombres, pour entendre au premier tournant un méga coup de pistolet ... Une autre maison. Gigon ! "Avez-vous une chambre ?" demande l'aviateur. Stupéfaction de la patronne : "Il n'y a rien de libre !". Nous repartons glorieusement dans une série d'impasses obscures. Gigon de policiers américains qui examinent négligemment, la mitrailleuse à la main. Nous sortons du quartier. Nous voici sur la route et rentrons à pied.

- André : Nous quittons Marrakech le 9 mai. Nous embarquons dans le train entre deux rangées de Sénégalais, les "Gaullistes" séparément, comme des pestiférés. A Casablanca, le lendemain, nous commençons un peu à être séparés : Francis, Jean, René, sont pris par la préparation du départ en Angleterre, Abel est logé dans le centre F.F.L., moi je ne sais où, et le reste de la bande attend son départ pour Cherchell, près d'Alger, où se trouve l'école d'élèves-officiers.

Bien sûr nous nous voyons, mais cela n'est plus la même chose.

Vendredi 14 après-midi. Voilà le car pour le port, les "Anglais" montent; ce n'est pas la joie : adieu ...

A quelques jours de là, Abel a une altercation avec un officier F.F.L. borné et sectaire comme savent l'être souvent les planqués non combattants. Le motif en fut, au départ, le fait qu'on voulait envoyer les élèves-officiers

en A.E.F. (pourquoi pas en Chine ?). Les choses dégénérent vite et l'officier dit que les arrivants ne devaient pas être tellement fiers de n'avoir rejoint de Gaulle qu'en janvier 1943. Abel et quelques autres, conscients d'avoir pris des risques tandis que cet officier n'était qu'un gaulliste "géographique" l'envoient sur les roses et rejoignent ceux qui doivent partir pour Cherchell. L'engagement d'Abel dans les F.F.L. ne sera pas résilié pour autant, et c'est ce qui lui permettra d'être affecté par la suite à la 2ème D.B.

Puis c'est à mon tour de partir.

Le 27 janvier 1943, Abel est affecté à la 2ème D.B. à Cherchell. Il est affecté à la 2ème D.B. à Cherchell. Il est affecté à la 2ème D.B. à Cherchell.

Abel est affecté à la 2ème D.B. à Cherchell. Il est affecté à la 2ème D.B. à Cherchell. Il est affecté à la 2ème D.B. à Cherchell.

Abel est affecté à la 2ème D.B. à Cherchell. Il est affecté à la 2ème D.B. à Cherchell. Il est affecté à la 2ème D.B. à Cherchell.

Abel est affecté à la 2ème D.B. à Cherchell. Il est affecté à la 2ème D.B. à Cherchell. Il est affecté à la 2ème D.B. à Cherchell.

Abel est affecté à la 2ème D.B. à Cherchell. Il est affecté à la 2ème D.B. à Cherchell. Il est affecté à la 2ème D.B. à Cherchell.

Abel est affecté à la 2ème D.B. à Cherchell. Il est affecté à la 2ème D.B. à Cherchell. Il est affecté à la 2ème D.B. à Cherchell.

Abel est affecté à la 2ème D.B. à Cherchell. Il est affecté à la 2ème D.B. à Cherchell. Il est affecté à la 2ème D.B. à Cherchell.

Abel est affecté à la 2ème D.B. à Cherchell. Il est affecté à la 2ème D.B. à Cherchell. Il est affecté à la 2ème D.B. à Cherchell.

8 - E P I L O G U E

En Angleterre, Jean devient marin, escortant des convois dans l'Atlantique et faisant de la lutte anti-sousmarine.

Francis et René, partis pour être aviateurs, trouveront les délais de formation trop longs. René rejoint Jean dans la marine. Dégoûté de patrouiller sur les côtes d'Afrique sur un vieux rafiot pratiquement hors d'usage, il part en septembre 1944 comme élève pilote d'aéro navale. Son stage se termine un an après, au moment où le Japon dépose les armes.

Francis rejoint Jacques dans l'artillerie : ils ne se quitteront plus jusqu'à la fin de la guerre, tous deux dans le même groupe de la 1ère DFL (Division Française Libre) : Italie, Toulon, Vosges, Bas-Rhin. Le 11 janvier 1945, ils sont faits prisonniers à Obenheim. Première tentative d'évasion le 27 mars, la bonne le 5 avril; ils rejoignent les troupes américaines.

Moi, je suis affecté à la compagnie canons du 6ème RTS (Régiment de Tirailleurs Sénégalais) de la 9ème DIC (Division d'Infanterie Coloniale) : Corse, Ile d'Elbe, Toulon, boucle du Doubs, Haut-Rhin. Le 27 janvier 1945, à Wittenheim, je saute sur une mine anti-personnel, qui m'arrache un pied.

A leur sortie de Cherchell (où je les ai vus au cours d'une permission) les autres sont répartis dans diverses unités :

Abel, comme il le désirait, revient dans les F.F.L. étant affecté à la 2ème DB (Division Blindée),

Pierre et Hertz se retrouvent dans la 1ère DB, l'un dans les transmissions, l'autre dans l'artillerie. Nous suivons en France des chemins parallèles, sans jamais nous rencontrer,

Fred et Georges vont, comme moi, dans la 9ème DIC. Georges dans l'artillerie sera le seul que j'ai eu plusieurs fois l'occasion de voir, surtout en Alsace. En particulier, sortant du coma dans la salle de réanimation, la première chose que j'ai vue, c'est sa tête.

Quant à Fred, affecté au RICM (Régiment d'Infanterie Coloniale du Maroc), régiment de reconnaissance de la DIC, il est tué le 14 septembre 1944 à Villars-sous-Écot, dans le Doubs, alors que venant de buter sur la ligne de résistance allemande, il est sur le marche-pied de son half-track, guidant son chauffeur pour faire demi-tour : il a reçu un obus de plein fouet.

° °
°

A partir de mai 1945, nous nous sommes petit à petit retrouvés. En septembre, les exangés de sortie nous ont réunis rue Descartes, sans René

encore aux USA et, bien sûr, sans Fred.

Avec les 38 et 39 prisonniers qui passaient eux aussi leurs exams, s'est recréé un peu de cette insouciance de la vie à l'Ecole, cependant, au fond, le coeur n'y était pas.

Bien sûr, nous étions fiers de nous, fiers de ne pas ressembler aux autres, mais, comme l'a dit Georges à Jean : "On s'imagine que l'on va revenir mais on ne revient jamais."

Eh non ! car beaucoup de choses s'étaient passées en deux ans; la plupart d'entre nous n'avaient pas retrouvé des êtres chers, qui son frère, qui sa mère, qui ses grands parents.

Et tandis que nous avons cru retrouver un pays uni dans la ferveur de la victoire, nous avons retrouvé les mêmes clivages.

Nous avons voulu, Jean surtout, reprendre contact avec notre promotion pour essayer de faire prendre conscience de leur démission à la masse des attentistes (et aussi peut-être pour régler quelques comptes).

Ce fut évidemment sans succès réel (sauf celui de nous faire traiter d'émigrés). Car notre erreur a été de croire, encore en 1945, que l'Ecole Polytechnique représentait une élite autre que scientifico-mathématique.

Et la formule de Detoef que j'ai citée dans le prologue est bien vraie, quelle que soit l'origine sociale du groupe : prolétariat, bourgeoisie, parti politique, Ecole Polytechnique, etc ...

Bien sûr, elle n'est pas valable pour les groupes qui se sont constitués autour d'un idéal : missionnaires, militants communistes de la base, mouvements de Résistance.

Ce n'est que lorsque ces "idéalistes" peuvent prendre la tête d'un groupe déjà structuré qu'ils arrivent à faire que les 80 pour cent d'amorphes tirent le meilleur d'eux-mêmes.

Je prendrai pour exemple les Maquis; ce n'est faire injure à personne que de dire que la majorité de ceux qui prirent le maquis à partir du printemps 1943, ne le firent que parce qu'ils ne voulaient pas partir en Allemagne pour le S.T.O.; mais, pris en main et encadrés, ils se sont battus magnifiquement au Vercors, aux Glières et autres lieux.

C'est cet encadrement qui a manqué à notre promo. Au contraire, ceux qui la commandaient s'efforcèrent de canaliser l'ardeur de 200 jeunes gens, en neutralisant leurs élans, quand ce n'était pas en tentant de les entraîner dans le sillage de l'ennemi (x). Dans le but d'apaiser les esprits et de ne troubler

(x) Il semble que, à Paris, l'atmosphère ait été différente de celle que nous avons connue à Lyon. L'Administration aurait été neutre, se contentant d'assurer la discipline, envoyant même aux Juifs (qui n'ont pas été astreints à vivre à l'Ecole), ainsi qu'aux quelques élèves passés au maquis, les cours photocopiés. Si cela est exact, je pense qu'on doit l'attribuer à la disparition de la fiction qu'était l'existence d'un gouvernement indépendant à Vichy et à l'occupation de la France entière, qui allait effacer les différences de mentalité entre zone libre et zone occupée.

en rien les emplois du temps, nos Caissiers prirent le parti de taire le problème soulevé par nos départs et de faire oublier par tous que l'Ecole se devait de jouer un rôle dans ce qui intéressait si directement l'avenir de notre pays.

Et la plupart de nos camarades, tout heureux de trouver dans la bouche de leurs supérieurs quelques arguments pour calmer ce qui pouvait leur rester de conscience patriotique, s'installèrent confortablement dans une apathie de sérénité prématurée (x)!

En 1981, Vieillard a organisé un "pèlerinage" de la Promo 41 à Villeurbanne. Je n'ai jamais répondu à ses lettres; Jacques y est allé dans le but de rappeler dans une allocution ce qu'avaient fait certains de notre promo et des promos voisines - ce n'était peut-être pas totalement inutile. Jean a écrit à Vieillard pour expliquer pourquoi il n'irait pas :
 "... Les quelques mois que j'ai passés à Villeurbanne restent ceux d'une grande désillusion : c'est là que j'ai appris que le courage, la lucidité, la tolérance, se partagent très mal entre les hommes ...".

Bien sûr, ce sont ceux qui réussissent qui ont raison; ceux qui échouent ont tort, mais ceux qui ne font rien, qui jamais n'échouent ou ne réussissent, ceux-là sont-ils des hommes ?

Ce sont, dit-on, les occasions qui font les hommes et pas l'inverse. Nous, cette occasion, nous avons su la saisir. Pourquoi ? Cette question que j'ai posée dans le prologue sous une autre forme, restera sans réponse. Je crois qu'elle ne peut pas en avoir.

Ce qui nous a réunis, c'est une certaine dose de courage, une certaine dose de lucidité, un certain sens de l'honneur, beaucoup de nationalisme et, enfin une certaine faculté de simplifier les problèmes : la France était occupée, l'ennemi était l'ennemi.

Et après, qu'avons-nous fait ? Après, nous avons raccroché nos médailles au vestiaire, nous nous sommes mariés, nous avons eu des enfants.

Et tandis que, en 1942, nous n'avions pas voulu laisser les autres décider à notre place, nous avons laissé les autres mener le combat politique.

Bien sûr, dans notre vie professionnelle nous avons fait ce que nous avons pu pour maintenir un idéal. Nous ne sommes peut-être pas dans le moule de la majorité; très peu ont été fonctionnaires, certains ont eu des carrières internationales ou ouvertes sur les grands espaces mais, avec du recul, cela n'est pas satisfaisant.

André Boulloche, dont j'ai cité un écrit, m'a plusieurs fois reproché notre manque d'engagement politique qu'il considérait comme une démission. Aujourd'hui, je lui donne raison. Seul d'entre nous, Abel l'a compris. Et, si je n'ai pas toujours été d'accord avec les options politiques qu'il a prises, je l'approuve pleinement.

(x) Voir Annexe VIII "La Libération à l'X".

Mais en définitive, les regrets que je peux avoir sont peu de chose car, de notre aventure, me restent, quarante ans après, deux choses fondamentales : je suis fier de moi et j'ai trouvé des amis.

Le Castellet - Janvier 1983

- 1950 - 1951 - 1952 - 1953 - 1954 - 1955 - 1956 - 1957 - 1958 - 1959 - 1960 - 1961 - 1962 - 1963 - 1964 - 1965 - 1966 - 1967 - 1968 - 1969 - 1970 - 1971 - 1972 - 1973 - 1974 - 1975 - 1976 - 1977 - 1978 - 1979 - 1980 - 1981 - 1982 - 1983

Annexe I

Rappel chronologique

- 1933 Janvier 30 - Hitler prend le pouvoir.

- 1936 Juillet 17 - Début de la guerre civile en Espagne. Franco est bientôt aidé militairement par les Italiens et les Allemands.
- 1939 Mars - Fin de la guerre civile espagnole.

- 1939 Septembre 1 - Attaque de la Pologne.
 3 - La France et l'Angleterre déclarent la guerre à l'Allemagne.
- 1940 Mai 10 - Attaque allemande.
 Juin 10 - L'Italie déclare la guerre.
 14 - Entrée des Allemands à Paris.
 16 - Pétain président du Conseil.
 17 - Demande d'armistice.
 18 - Appel de de Gaulle.
 25 - Armistice.
- Juillet 3 - La flotte anglaise détruit à Mers El Kébir (Oran) les navires de guerre français au mouillage.
 17 - Pleins pouvoirs à Pétain.
 26 - Ralliement du Tchad à la France Libre, suivi à quelques jours de celui du Cameroun, du Congo et de l'Oubangui, mais échec à Dakar.
- Août }
 Septembre } - Mise en place de la Révolution Nationale - Lois d'exception contre les Francs-Maçons et les Juifs.
- Octobre 24 - Entrevue de Montoire entre Pétain et Hitler - le mot "Collaboration" est prononcé.
- Décembre 13 - Exclusion de Laval du Gouvernement de Vichy.

- 1941 Juin 8 - Les troupes de Vichy s'opposent à l'occupation de la Syrie par les Anglais et la France Libre; des Français se battent contre des Français.
- 26 - Attaque de la Russie.
- Août 20 - Première rafle de Juifs (étrangers) à Paris.
- Décembre 7 - Le Japon entre en guerre contre les Etats-Unis en détruisant la flotte au mouillage à Pearl Harbour.
- 1942 Avril 18 - Retour de Laval au pouvoir.
- 27 - Port de l'étoile jaune (en zone occupée).
- Juillet 16 - Grande rafle de Juifs (Vel d'Hiv).
- Novembre 8 - Débarquement en A.F.N.
- 11 - Occupation de la zone libre.
- 27 - Sabordage de la Flotte, à Toulon.
- Décembre 24 - Assassinat de Darlàn qui avait pris le pouvoir en A.F.N. le 8 novembre. Il est remplacé par Giraud.
- 1943 Janvier - Début officiel du Service du Travail Obligatoire (S.T.O.) (avant, il s'agissait de départs volontaires et de la "Relève").
- Février 3 - Capitulation des Allemands à Stalingrad.
- Mai 7 - Fin des combats en Tunisie.
- 30 - Arrivée de de Gaulle à Alger. Il neutralise Giraud en deux jours.
- Juillet 10 - Débarquement en Sicile.
- 1944 Février { - Procès et exécution de Pucheu. C'est le premier
Mars { acte de l'Epuración.
- Juin 6 - Débarquement en Normandie.
- Août 15 - " en Provence.
- 24 - Libération de Paris.
- 1945 Mai 8 - Fin des hostilités en Europe.
- Août 15 - Capitulation du Japon. Fin de la deuxième guerre mondiale.

Annexe II

Petit glossaire d'argot polytechnicien

Amphi	- Amphithéâtre - Cours magistral
Béta	- Faire le béta = sortir en fraude.
Bran	- Bruit, remue-ménage.
Cadavré	- Elève d'une promotion antérieure retardé dans ses études, en général pour raison de santé.
Caisse Caissier	- A l'origine "caisse de secours". Les caissiers sont les représentants de la promotion. On dit indifféremment la caisse ou les caissiers, en distinguant la grosse caisse et la petite. Ils sont élus à la suite d'une campagne électorale à laquelle ils se présentent par "tandem" (JTV = tandem Vieillard (la grosse) et Jammes (la petite)).
Carva	- L'X.
Chamô	- Femme.
Cocon	- Camarade de promotion.
Coconner	- Discuter, parler ensemble.
Couverture	- Vient de "se couvrir de ridicule"; a donné : couvertural = ridicule. On dit aussi "se couvrir" tout court.
Cran	- Jour d'arrêt. D'où : cranter = punir.
Electron	- Agent électoral pendant la campagne de caisse (ou de Kès).
Exam-gé	- Examen général qui se passe à la fin de chaque semestre de quatre mois.
Explic	- Explication.
Géné	- Général.
Gigon	- Supplément, rab, gigonnaire = abondant.
Gigonner	- Prendre la place (à l'amphi, au magnan, dans son lit) d'un cocon en béta.
Gou	- Gouverneur.
Infi	- Infirmerie.
Intégrer	- Entrer.
Inté	- Complètement, intégralement.
Inté (tenue d')	- Uniforme d'intérieur.
Jar	- Jour d'arrêt de rigueur, passé au petit château.
Jas	- Jour d'arrêt simple; privation de sortie.
Kès	- Caisse.

- Kommiss - Groupe d'une dizaine de cocons (dans lequel on entre par une initiation qui se veut ésotérique) chargé d'organiser toutes les activités non officielles ou clandestines (Bahutage ... fausses clés). A sa tête le géné de Kommiss.
- Krotale - Ou plus simplement Crotale = chef d'équipe choisi parmi les premiers au classement d'entrée puis de passage.
- Magnan - Mot à usages multiples : nourriture, repas, réfectoire, cantinier.
- Maj - Major, premier au classement d'entrée puis de passage - Commandant.
- Pékin - Civil - En pékin = en civil.
- Pet - Danger.
- Petit château - Prison où l'on passe les Jars.
- Pitaine - Capitaine. S'emploie aussi pour certains "boums" : le pitaine Kepler est celui qui balaie, car il est censé balayer des aires égales dans des temps égaux (comme les planètes). Ou le pitaine Printemps, qui distribue les feuilles des cours photocopiés.
- Podneu - Peau de noeud (les circoncis n'en ont pas) = couillon, c...
- Promo - Promotion.
- Revue Barbe - Revue habituelle à toutes les écoles : (se tenait-elle le jour de la Sainte-Barbe ?).
- Schiskal - Hasard, tirage au sort.
- Strass - L'Administration de l'Ecole.
- Turne - Chambre.
- Zurlin - Rideau. Par extension, le drapeau.

Annexe III

Extraits d'une lettre du 22/11/42 à mes parents

(Rédigée en forme sybilline à cause de la censure, elle répond à une lettre de ma mère, répondant elle-même à une lettre datant probablement du 15 et dans laquelle je parlais de mon désir de partir, en utilisant le nom de "Monique" qui est une de mes cousines germaines, qui habitait l'Algérie).

..... Oui ! je voudrais revoir Monique. Croyez bien que je sais le chagrin et les soucis que cette décision peut vous causer, mais croyez aussi que je ne l'ai pas prise sans avoir mûrement réfléchi.

Les arguments que Maman donnent ne parlent que de moi. C'est ceux qui ont le moins d'importance. Travailler, penser à mon avenir, attendre au moins la fin de l'année ? Si je dois être militaire, mon classement n'a aucune importance. Mon mariage ne changera rien à ma situation future et, quand nous serons définitivement installés chez nous et que nous serons libres, je ne vois pas ce que j'aurai perdu.

Le seul argument de poids ne serait pas votre interdiction, car je sais bien que vous ne me l'interdiriez pas formellement, mais simplement votre désapprobation, et encore je crois que dans ce cas, au fond de votre cœur, vous penseriez que j'ai raison.

Non ! la seule chose qui compte ce sont, je le répète, le chagrin et les soucis que je vais vous causer.

Je sais que l'amour que vous avez pour moi n'est pas seulement celui que des parents ont ordinairement pour leurs enfants. Je n'oublie pas que je suis fils unique et qu'ainsi j'ai accumulé sur moi seul toute votre capacité de tendresse. Je n'oublie pas que Papa a été privé très jeune de cette tendresse et qu'il a reporté sur moi tout ce qui lui a manqué.

Tout cela devrait suffire pour m'arrêter, mais vous savez que Monique en vaut la peine; vous savez que ce mariage correspond à mes vœux les plus profonds; vous savez aussi que si j'attends encore, il se peut que ses parents fassent opposition.

Vous aviez déjà donné votre consentement il y a trois ans ... (x)

.....

Si je n'épousais pas Monique, je ne sais ce que serait ma vie future : il me semble que je le regretterais toujours.

Comprenez aussi que je veux vivre une vie d'homme, que mon existence de privilégié me pèse, que je voudrais faire quelque chose par moi-même.

(x) Il s'agit de mon engagement en 1939.

Mes projets n'ont rien d'une idée en l'air; je m'occupe activement des formalités. Je ne risque pas d'empêchements de la part des parents de Monique si j'agis tout de suite et à leur insu.

.....

Vous savez que vous êtes ce que j'ai de plus cher au monde, mais après ce que j'ai reçu de Monique, je ne puis l'abandonner.

.....

Je ne veux pas perdre mon temps à attendre les décisions de la justice. Je ne veux pas attendre que l'on me dise que je suis un criminel. Je ne veux pas attendre que l'on me dise que je suis un lâche.

Je ne veux pas attendre que l'on me dise que je suis un homme de bien. Je ne veux pas attendre que l'on me dise que je suis un homme de mal. Je ne veux pas attendre que l'on me dise que je suis un homme de rien.

Je ne veux pas attendre que l'on me dise que je suis un homme de cœur. Je ne veux pas attendre que l'on me dise que je suis un homme de fer. Je ne veux pas attendre que l'on me dise que je suis un homme de chair.

Je ne veux pas attendre que l'on me dise que je suis un homme de bien.

Je ne veux pas attendre que l'on me dise que je suis un homme de mal.

Amicalement

Amicalement

Je ne veux pas attendre que l'on me dise que je suis un homme de bien.

Annexe IV

Lettre du 11 janvier donnée à Hornus

Cher Papa et chère Maman,

Cette lettre me coûte beaucoup, croyez le bien. Que vous dire ? Je ne pars pas le coeur léger, on n'emporte pas avec soi sa famille ni son pays. Si mon coeur se déchire autant que le vôtre, je sais que je souffrirai moins car, quand on agit on pense moins. Vous, vous vivrez avec constamment les mêmes pensées en tête, tandis que moi je n'aurai pas le temps. Mais si vous perdiez courage, si vous désespériez, je considérerais que c'est une trahison envers moi.

Je veux que vous tiriez de votre amour pour moi la force de réagir. Il faut que vous ayez toujours confiance en la Providence, quoiqu'il adviene. C'est à elle que je me confie. Vous êtes obligés de faire comme moi. Surmontez vos souffrances morales; je ne veux pas vous trouver diminués à mon retour dans un an ou deux.

Je voudrais dire ici tout mon amour pour vous. Il faut que ce soit quelque chose de bien grand qui m'oblige à le sacrifier, mais croyez bien que ce n'est pas de gaîté de coeur.

Mille baisers.

Courage confiance - Dieu vous garde.

André

Vous ne savez rien.

Si vous voulez écrire ici, faites le à J.C. Hornus - Chambre II.

Annexe V

Ce qui s'est passé à l'Ecole après mon départ

Je ne sais pas grand chose. Seul Pierre aurait pu me renseigner, mais ses souvenirs sont très imprécis. Il croyait que la venue de Bichelonne avait eu lieu après le départ des trois.

Il semble que, contrairement à ce qui s'est passé après le départ de la bande des quatre, les autorités aient préféré écraser le coup, se contentant d'exclure tous les partis. Les exam-gés, déjà prévus pour février, ont peut-être été avancés de 15 jours.

En mars, l'Ecole est rentrée à Paris. Ce retour au bercail était déjà demandé par quelques pro-nazis, mais l'opposition avait toujours été la plus forte, essentiellement à cause des élèves juifs. L'occupation de la zone dite libre avait levé cette objection.

Notre départ ne semble donc pas à lui seul responsable, mais peut-être a-t-il accéléré le mouvement : au lieu de se faire en octobre 43, pour la rentrée de la promo 42, le retour a eu lieu plus tôt.

En tout cas, dans une lettre du 21 février, Hornus dit à mes parents : "Comme suite à ces départs, le Ministre a pris la décision de faire rentrer l'Ecole à Paris".

• •
•

En ce qui me concerne personnellement, j'ai noté dans le récit de Francis que, alors que le dernier soir il dînait avec la Kès (qu'il semble avoir mise au courant) Francis dit : "Hornus affolé vient voir la Kès". Je suppose que c'était après que je lui aie parlé : je n'aurais pas été d'accord pour qu'il en parle tout de suite.

D'ailleurs, Hornus a fait preuve d'une très grande légèreté. Dans la même lettre du 21 février, il écrit : "après leur départ, nous avons reçu une lettre d'Amélie-les-Bains, au moment où ils se préparaient à passer la frontière".

Hornus et l'Administration ont fait parvenir presque toutes mes affaires à Nîmes, mais il manque mon épée : mes petits enfants et les générations futures ne pourront pas l'accrocher au mur - comme c'est triste.

Enfin, the lest but not the least, voici la lettre manuscrite que le Gouverneur a écrite à mes parents le 21 février SAVVOR

Monsieur,

Par une lettre dont je viens de prendre connaissance, votre fils a prévenu qu'il était parti pour la "dissidence".

Je crois inutile de vous dire que je désapprouve absolument ce geste nuisible pour la France et pour l'Ecole Polytechnique; mais je tiens, par contre, à ne pas vous cacher que votre fils risque de s'être attiré les pires désagréments; non seulement il est justiciable des lois françaises interdisant la sortie du territoire, mais encore, si pour des raisons quelconques il tombait entre les mains des Allemands, je ne sais quel sort pourrait lui être réservé.

J'ajoute qu'il va être traduit en conseil de discipline en vue de faire prononcer par le Ministre son exclusion de l'Ecole Polytechnique. Ce qui pourrait lui arriver de mieux serait d'être encore en France et de ne pouvoir réussir dans son projet.

Si, comme il est vraisemblable, il a été victime d'une officine de désertion, il serait important de pouvoir mettre fin à ses agissements. C'est pourquoi je serais désireux de savoir, à titre confidentiel et si vous le jugez à propos, de me dire, si pendant les vacances de Nouvel An votre fils a eu des relations avec des personnes qu'il ne fréquentait pas habituellement et, aussi s'il a voyagé, en particulier du côté de Marseille.

Veuillez agréer, Monsieur, avec mes regrets de l'acte de votre fils, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

• •
•

Je sais bien que l'Ecole était obligée au moins de faire semblant de réagir. Mais tout de même ! Pour un Général !

A sa décharge, on peut, peut-être, noter la date de sa lettre : le 21, alors qu'il a été avisé le 13. Sa réaction a été Bien lente, et il a pu subir des pressions externes : mais quand même !

Mes parents ont répondu qu'ils avaient tout ignoré jusqu'à réception d'une note de l'Administration du 14, les avisant que j'étais absent aux appels depuis le 12 au soir.

Annexé VI

Lettre codée (à mes parents - vendredi 7 janvier

Enfin ! j'ai reçu votre lettre me donnant des nouvelles de Monique.

Je n'espérais pas si tôt mais contre cette nouvelle vous apprendrez qu'on donnera l'ordre de rentrer à Paris. Que ce changement soit remis à la rentrée de la promotion quarante-deux, cela est fort probable. En tout cas le travail reprend lundi comme d'habitude. Il ne faut pas avoir une minute de libre sinon on s'ennuie. Si quelque chose se produit je téléphonerai aussitôt.

• •
•

- Le texte montre que je ne suis pas doué pour la littérature.

- Le code : place des mots : 8 - 17 - 26 - 45 - 60 - 69 - 86 - 96 - 109.

Annexe VII

L'Épuration

Jean a écrit dans son journal en septembre 43 : "Je lis dans le journal que le Comité Français d'Alger s'occupe du châtement des coupables de Vichy. J'entends, National Prayer Day, un Révérend anglais parler de la miséricorde universelle à propos de la guerre actuelle dont on voit approcher la fin. Quel problème tragique va se poser au lendemain de la victoire ! Un problème de justice et naturellement un problème difficile. Je reconnais la valeur du sentiment de ce Gaulliste qui veut frapper impitoyablement; je suis séduit par la charitable chevalerie de l'Angleterre vis-à-vis de ses ennemis.

Y a-t-il un Français ici pour dire avec certains Anglais que Pétain est un brave homme qui a fait du mieux qu'il a pu ?

Le problème qui se pose est celui du Bien et du Mal. Une absence de châtement entraînerait une confusion entre les deux notions mais, bien présentée, pourrait donner à l'union des Français une impulsion dynamique qu'on lui cherche en vain depuis dix ans.

La faute commise par nos "traîtres" n'est pas seulement une erreur intellectuelle, une mauvaise mise évidemment. Plus grave que cela, elle est un manque de foi dans le pays, un manque de courage et de confiance, c'est un crime impardonnable. Alors ? Coupons des têtes ! Et c'est le massacre d'un clan par un clan assoiffé de pouvoir".

o o
o

Jean s'arrête là, et je ne sais pas quelle réponse il apportait à son dilemme. Je ne pense pas me tromper en disant que, à cette époque, nous voulions fusiller beaucoup de monde : qu'en est-il aujourd'hui ?

À la Libération, il y eut dans les régions non contrôlées par des armées régulières beaucoup d'exécutions sommaires (30 à 40 000, selon René Aron). Beaucoup d'entre elles, sinon la majorité, furent des règlements de compte personnels et des crimes de droit commun, le reste étant le fait de "tribunaux populaires". Pour les ténors, il y eut procès, procès fondamentalement politiques, dont certains furent un scandale du point de vue juridique pur, comme ceux de Pétain, de Laval ou de Pucheu qui fut le premier du genre.

Est-ce à dire que ces condamnations n'ont pas été légitimes ? Certes pas !

Pucheu, ancien ministre de l'Intérieur de Vichy était arrivé avec nous à Casa, sur le Sidi Brahim. Son procès eut lieu à Alger en février 44. Il fut condamné à mort, et exécuté, sans preuves. Après la Libération, on trouva dans les archives de Vichy, des documents qui lui auraient valu la peine capitale, mais cette justification a postériori n'efface pas l'anomalie juridique.

Etait-il personnellement responsable de tout ce qu'on lui a reproché ?
Je n'en sais rien.

Pour moi une seule chose compte : le jour où les Allemands décident de fusiller 50 otages à Nantes et Chateaubriant, on présente à Pucheu une liste : " Ce n'est pas possible ! tous ces anciens combattants !". On lui en présente une autre comprenant presque exclusivement des communistes, dont un garçon de 17 ans. Pucheu n'a rien dit et son silence vaut pour approbation.

Je me demande encore comment des gens intelligents, de bonne foi, ne se sont pas rendu compte que, en traitant avec l'ennemi, ils mettaient le doigt dans un engrenage où ils laisseraient la vie et l'honneur. (x)

Jean m'a dit : "L'Histoire montre que ceux qui gagnent ont raison car ce sont eux qui "font" l'Histoire : les autres doivent payer".

Peut-être.

Peut-être que Pétain n'était pas coupable du crime de haute trahison. Il n'en reste pas moins qu'il a sur la conscience la mort ou simplement le déshonneur d'un tas de pauvres types qui eurent le tort de suivre les consignes qui étaient données en son nom.

J'écris ces lignes le jour où un gouvernement socialiste vient d'accorder le pardon complet à Salan et Jouhaux, les généraux de l'O.A.S.; j'estime que c'est un scandale. Non pas parce qu'ils se sont rebellés, mais parce qu'ils sont responsables, étant les chefs, de cette folie suicidaire qui a saisi les Pieds Noirs, de tant de massacres inutiles et, pour finir, de l'évacuation de l'Algérie dans les pires conditions.

Noblesse oblige. Plus on s'élève dans la hiérarchie militaire ou sociale, plus on doit avoir les capacités intellectuelles et surtout morales de discerner où est le vrai devoir.

Si je ne suis pas sévère pour le petit policier qui allait, par ordre, arrêter des Juifs, je suis sans pitié pour les chefs, ceux qui donnaient les ordres ou laissaient faire : Pétain, les officiers généraux, comme de Laborde qui n'a rien tenté pour sauver sa flotte à Toulon, ceux qui ont fait tuer leurs hommes en combattant les Alliés lors du débarquement en A.F.N. ou qui, et c'est pire encore, se sont battus en Syrie contre des Français, et j'en passe.

Clerc, notre chef de groupe à l'X qui voulait porter nos fiches à la police n'était qu'un stupide petit requin, il ne méritait pas la mort, mais une lourde sanction sans nul doute.

En haut j'aurais été, je le répète, sans pitié et le serais encore.

(x) A propos du procès Pucheu, je dois signaler quelque chose de totalement inadmissible. Pucheu était venu en A.F.N. avec un sauf-conduit de Giraud, sous la condition qu'il s'engagerait, sous un nom d'emprunt, dans une unité combattante. Mais il fallait être bien candide pour avoir cru que l'arrivée de Pucheu en A.F.N. passerait inaperçue. Giraud l'a laissé condamner à mort sans dire : "Cet homme est venu sous ma garantie; si vous le condamnez, vous me condamnez".

Giraud s'est déshonoré. Comme quoi le courage moral, c'est plus rare que le courage physique.

Annexe VIII.

L'X à la Libération

a) Extrait d'une lettre de Jacques du 6/9/45

(les commentaires sont de lui).

.....

Voici ce que j'ai découvert dans le bulletin des Amis de l'Ecole Polytechnique (Rapport de M. Suquet, président de l'assemblée générale ordinaire du 9/12/44) :

" Après l'envahissement de la zone sud, les motifs qui avaient justifié le repli de l'Ecole à Lyon disparaissaient. Aussi, en avril 1943, peut-on décider son retour à Paris. Les élèves conservaient leur uniforme et leur épée. Ils n'étaient pas astreints à saluer les officiers allemands, mais la plupart, profitant de la permission qui leur est accordée, ne sortaient qu'en vêtements civils.

A noter que neuf élèves de la promotion 1941 avaient pris le maquis; que l'élève Sauverain, de la promo 43, pris dans le maquis, avait été fusillé par les Allemands et que plusieurs élèves étaient affiliés à des groupes de résistance.

Le 19 août 1944 les examens venaient d'être terminés. Il ne demeurait plus qu'un petit nombre d'élèves en attente d'un moyen de transport pour rentrer en province dans leurs familles. Parmi ceux qui avaient quitté l'Ecole, plusieurs étaient déjà entrés dans les organisations F.F.I.

A 10 h 45, les couleurs françaises sont hissées à l'entrée des élèves et au pavillon Boncourt. Le 21, les Allemands avec deux chars tirent sur le blockhaus situé près de l'entrée du Boncourt et visent le pavillon qui continue à flotter. Des balles entrent dans divers bâtiments. Plusieurs élèves se rallient aux F.F.I. (x). Ils sont félicités par le commandant pour le département de la Seine "pour leur courage conforme à leur tradition" (xx). Un groupe d'entre eux, armé d'engins antichars, devait attaquer les chars allemands forçant le passage de Paris; mais ceux-ci ne se présentèrent pas" (xxx).

Plus loin, dans le même bulletin (sous le titre : cérémonie de la présentation au drapeau de la promotion 1942A-1943A) :

....." (le drapeau) est porté par un ancien élève de la promotion 41, particulièrement qualifié par sa patriotique activité au cours de la semaine de la libération de Paris (xxxx)"

(x) Il était temps.

(xx) Pas étonnant si le commandant commandait depuis la veille.

(xxx) C'est un raccourci saisissant des exploits qui ont valu à Bergerol deux galons et la croix de guerre.

(xxxx) C'est Bergerol. Sans commentaires.

Je relis encore une lettre de Thiébault, reçue en juin, racontant comment "tout a foiré" au moment de la libération, au milieu des lâchages et de démerdages individuels. Le nom de Bergerol est en toutes lettres. Tout ceci n'intéresse sans doute plus que toi, vu ma vieille rancune contre ce sinistre gnass. Mais enfin, cela te montre qu'à Carva on était très imbu, l'automne dernier, du peu qu'avait fait l'escouade des adeptes des F.F.A. (Forces Françaises d'Août). Quant à savoir qui nous sommes, l'Ecole s'en inquiète assez peu : comme tu vois, une courte phrase nous dépeint comme des types qui décident un beau jour de s'en aller dans les bois, avec un boomerang dans une main et un cours de math dans l'autre, et avec des provisions de craie pour six mois

b) En mai 45, lors de mon premier voyage à Paris, je suis passé rue Descartes et j'ai eu le plaisir de voir sur les registres, écrit en rouge en face de mon nom : "exclu de l'Ecole par décision du Conseil de Discipline du ?".

Je sais bien que la machine administrative est lente, mais tout de même, à neuf mois de la libération de Paris, le Gouverneur aurait pu décider de lui-même de nous réintégrer.

Pour être honnête, je dois dire que je ne suis pas sûr que cette réintégration n'était pas déjà faite. Mais ce qui est sûr, c'est qu'elle l'a été fort tard et après que certains l'aient demandée. Francis avait écrit au Gouverneur une lettre plutôt dure envers l'Ecole, le 6 octobre 44 : l'Administration savait donc que la question devait être réglée.

Annexe IX.

Références bibliographiques

- Le Troisième Reich - William L. Shirer Stock 1961

Chap. 27 L'Ordre nouveau
 L'horreur du Nazisme

- Histoire de Vichy - Robert Aron - Fayard 1954

La Révolution Nationale
Les Juifs
Le S.T.O.

- Vie des Français sous l'occupation - Henri Amouroux - Fayard 1961

(Cette édition en un seul volume est largement suffisante;
la nouvelle, étendue à quatre volumes, est bien délayée).

- La guerre d'Espagne - Hugh Thomas - Laffont 1961

Les atrocités de tous bords (chap. 19, 20, 32, 42).

- Histoire de l'Épuration - R. Aron - Fayard 1967

Tomes I et II - La libération en AFN; Giraud-de Gaulle
Le procès Pucheu
Les excès de la Libération
Les procès Pétain et Laval

Je ne connais pas d'Histoire de la France Libre (hormis les mémoires de de Gaulle), ni d'Histoire de la Résistance (l'ouvrage de Henry Noguères n'est pas une histoire mais une chronique trop détaillée, sans vues d'ensemble ni synthèse).